HENRI SIENKIEWICZ

En Vain

TRADUIT DU POLONAIS

PAR

GASTON LEFÈVRE

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1901

NOTE DU TRADUCTEUR

En Vain est un des premiers romans de M. Sienkiewicz : on le sent assez à l'ardeur juvénile, à l'élan de passion dont il est animé. Il n'a pas, en vérité, l'ampleur monumentale des épopées historiques de l'écrivain polonais, ni de cette *Famille Polaniecki*, où l'on a eu raison de voir une grande épopée bourgeoise autant et plus qu'un roman de mœurs. Mais pour être plus court, et d'une portée plus restreinte, *En Vain* n'en atteste pas moins, déjà, les mêmes précieuses qualités

littéraires; le même naturel et la même émotion, la même maîtrise à dessiner des figures qui soient tout ensemble typiques et vivantes.

Et je crois en outre que ce roman est, avec *Quo Vadis*, celle de toutes les œuvres de M. Sienkiewicz qui peut le mieux garder ses qualités dans une traduction. Le sujet du drame qui s'y joue devant nous a un intérêt universel. Pour comprendre et ressentir le tragique conflit de l'amour et du devoir dans l'âme de Schwartz, pour assister à l'écroulement successif des rêves du jeune homme, pour le plaindre et pour plaindre les deux innocentes créatures dont, innocemment, il cause la perte, nous n'avons pas besoin de rien savoir de l'histoire de la Pologne, ni d'avoir observé de près la société polonaise. Au contraire de la plupart des autres héros de M. Sienkiewicz, Schwartz et Marie, Hélène et Gustave, tout comme les person-

nages de *Quo Vadis*, sont des figures que chacun de nous peut sans peine comprendre, imaginer, adapter à sa conception spéciale de la vie. Le fond de leurs âmes, cependant, est essentiellement slave, et il n'y a pas un de leurs sentiments qui ne porte, toute vive, l'empreinte de leur race : mais les situations où ils sont placés, leurs paroles, leurs actes, l'intrigue du roman et ses épisodes, tout cela est d'une vérité plus humaine que locale.

Par là s'explique, sans doute, qu'en Italie, en Allemagne, dans tous les pays où on l'a traduit, ce petit roman soit aussitôt devenu. avec *Quo Vadis*, l'ouvrage le plus populaire de M. Sienkiewicz. Puisse-t-il, de même, intéresser et toucher le lecteur français!

G. L.

EN VAIN

I

— Enfin voici donc Kiew ! — s'écriait Joseph Schwartz en pénétrant dans l'antique cité.

Il y était arrivé sans s'en apercevoir, s'étant endormi au fond de la carriole qui l'amenait ; mais, à l'octroi, les formalités d'usage l'avaient éveillé, et maintenant il se voyait, soudain, entouré de longues rues et de hautes maisons. Le cœur lui battait joyeusement. Il était jeune, avide de vivre. Il aspirait à pleins poumons l'air de la

grande ville, qui lui semblait infiniment plus pur et plus vivifiant que celui de son village; et, avec un sourire joyeux, il se répétait : « Enfin voici donc Kiew ! »

Les maigres chevaux avançaient lentement, les roues dansaient à chaque saillie du payé ; bientôt Schwartz ne se sentit plus la patience de rester assis sous la bâche de toile. Il ordonna au cocher de se diriger vers l'auberge la plus voisine ; et puis, sautant à terre, il se mit à marcher à côté de la carriole.

Une foule pressée courait en tous sens sur le trottoir, le long des boutiques aux brillants étalages, tandis que, sur la chaussée, des voitures des formes les plus diverses se croisaient, se dépassaient, évitant les chocs avec une adresse incroyable. Le jeune homme voyait glisser rapidement autour de lui, pêle-mêle, des figures de tout âge et de toute condition, des marchands et des moines, des mendiants et des officiers.

C'était jour de marché, et la ville avait pris l'aspect particulier que prennent, ce jour-là, toutes les villes, un aspect de vie hâtive et affai-

rée. Pas un mouvement, pas une parole inutiles. Le marchand, l'acheteur, le filou, chacun poursuivait de toute son âme un but précis qu'il avait très clairement présent devant les yeux. Et sur tout ce tumulte et sur toute cette fièvre s'épanouissait un brûlant soleil d'après-midi d'été, se reverbérant aux fenêtres des maisons.

— Un vrai tourbillon! — songeait Schwartz, qui jamais encore n'avait vu une grande ville. — Voilà ce qui s'appelle vraiment de la vie!

Et il réfléchissait à l'abîme qui séparait cette vie nouvelle de l'étroite existence qu'il avait connue jusque-là, lorsqu'une voix, l'appelant, l'interrompit dans ses réflexions :

— Par Dieu! Joseph!

Schwartz se retourna, considéra une seconde l'homme qui venait de l'appeler, et puis s'élança vers lui en criant :

— Par Dieu! Gustave!

Ce Gustave était un petit jeune homme maigre et chétif, qui, de même que Schwartz, n'avait guère plus de vingt-trois ans, bien qu'au premier abord il parût plus âgé, avec ses longs

cheveux châtains, qui lui descendaient presque sur les épaules, et son épaisse moustache rousse, taillée en brosse au-dessus des lèvres.

— Ainsi donc, c'est bien toi ! dit-il à Schwartz. Et pourquoi viens-tu à Kiew? Pour entrer à l'université, n'est-ce pas?

— Oui.

— Ah ! voilà qui est bien ! reprit Gustave d'une voix essoufflée. Apprendre, il n'y a encore que cela qui, au fond, vaille la peine de vivre ! Et à quelle faculté vas-tu t'inscrire?

— Je ne le sais pas encore. Je veux m'orienter avant de fixer mon choix.

— Tu as bien raison ! Et tu ne saurais y mettre assez de temps ! Moi, qui suis ici depuis deux ans, j'ai eu le temps de m'orienter; et pourtant j'ai encore l'impression d'avoir choisi trop vite. Mais désormais que faire ? Pour retourner en arrière, il est trop tard ; et pour avancer je sens que les forces me manquent... Ah ! c'est plus facile de faire une sottise que de la réparer... Écoute : demain je te conduirai à l'université; et, en attendant, si tu n'as pas

encore trouvé de logement je vais faire monter tes affaires chez moi. Je demeure à deux pas d'ici. Nous pourrons toujours essayer de demeurer ensemble ; plus tard, si cela te gêne, tu verras à te chercher une autre compagnie.

Schwartz accepta avec joie l'offre de son ami ; et, un quart d'heure après, les deux jeunes gens pénétraient dans la petite chambre de l'étudiant.

— Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus! Deux ans, n'est-ce pas? Depuis notre sortie du collège ? — dit Gustave, après avoir déposé dans un coin la valise de Schwartz. — Et qu'as-tu fait pendant ces deux ans ?

— Je suis resté dans mon village. Mon père ne voulait pas me permettre d'entrer à l'université.

— Quel mal y voyait-il ?

— C'était un homme excellent, mais simple et un peu borné... un forgeron.

— Et maintenant il a changé d'avis ?

— Hélas! non; il est mort!

— Vraiment! dit Gustave en toussant. Ce maudit asthme! Voilà déjà six mois qu'il ne veut

pas me lâcher. Cela t'étonne de me voir souffler ainsi?... Attends, attends, mon vieux, tu souffleras comme moi quand tu te seras éreinté à ton tour sur ces misérables livres, et que tu auras mangé ta part de vache enragée!... A propos, as-tu de l'argent ?

— Oui. J'ai monnayé tout l'héritage que m'a laissé mon père. Je possède deux mille roubles.

— Vingt billets de cent ! Mâtin! c'est une somme !

Et de nouveau il s'interrompit pour tousser et souffler.

— Quelle misère ! ce maudit asthme !... C'est ainsi. Il faut travailler; pas un moment où l'on puisse respirer à son aise! Dans la journée, les leçons, le soir et la nuit l'étude... De dormir, même, on n'en a pas le temps. Ah! quand tu auras goûté de notre vie, tu comprendras enfin ce que c'est que l'université. Mais en attendant, tout à l'heure, je vais te conduire à notre cercle, pour que tu fasses connaissance avec les camarades.

Toujours toussant et soufflant, Gustave s'oc-

cupa de mettre un peu d'ordre dans la chambre. A voir son dos voûté, son visage creux et sa longue chevelure déjà clairsemée, on l'aurait pris pour un viveur usé par l'excès de plaisir, plutôt que pour une victime de l'excès de travail. Mais les piles de livres, les liasses de papier noirci, et toute l'apparence de sa misérable chambre prouvaient assez que Gustave appartenait à l'espèce de ces oiseaux de nuit qui meurent d'épuisement, penchés sur des manuels ou des dictionnaires. Et Schwartz, au contraire, aspirait à pleins poumons l'atmosphère de la petite chambre : c'était pour lui un monde nouveau, la réalisation de son rêve le plus cher. « Que de pensées, se disait-il, doivent germer dans des cerveaux qui ont le bonheur de pouvoir vivre ici, entre ciel et terre !

— Oui, je vais te faire faire connaissance, dès ce soir, avec quelques-uns de tes futurs condisciples ! poursuivait Gustave, tout en s'efforçant de caler, le mieux qu'il pouvait, un samovar qu'il avait tiré de sous le lit et qui se trouvait n'avoir plus qu'un pied. Le cercle te donnera,

peut-être, d'abord, une mauvaise impression : mais cela se passera, à l'usage. Et les folies que tu entendras, tu ne dois pas non plus trop t'en effrayer ! Notre vie est un peu folle, c'est certain, mais tout de même nous poursuivons notre voie et nous allons bon train !

Puis, pendant un moment, le silence régna dans la chambre, coupé seulement par la respiration de plus en plus bruyante de Gustave, qui attisait la braise dans le samovar. La nuit tombait, les ombres sur les murs et le plancher devenaient sans cesse plus noires; le cercle de lumière projeté par le samovar tantôt s'étendait, tantôt se resserrait, à chaque souffle de Gustave, accroupi à terre. Enfin l'eau commença à frémir, à siffler, à sauter. Gustave se releva et alluma une chandelle.

— Tiens, dit-il à son ami, voici du thé ! Il faut maintenant que j'aille encore donner une leçon. Attends-moi ici, dans ce fauteuil, ou plutôt couche-toi sur le lit, et fais un somme ! Quand tu auras dépensé ton argent, tu seras bien force, toi aussi, de donner des leçons. C'est assommant.

mais que faire ? Il y a bien des ombres à la vie d'étudiant... Mais à quoi bon te parler d'avance de tout cela? Notre monde et le reste du monde sont entièrement séparés l'un de l'autre. On ne nous aime pas, en ville, personne ne consent à nous recevoir ; mais nous nous querellons avec tous les bourgeois, et puis entre nous aussi... Ah! une dure vie ! Si tu tombes malade personne ne te tendra une main secourable. Mais bah ! c'est notre destin ! Cela les fâche, ces gros bourgeois, que nous nous refusions à jouer la comédie, et que nous appelions chaque chose par son nom !

— Tu vois tout en noir! murmura Schwartz.

— En noir ou non, répondit amèrement Gustave, tu le verras par toi-même. Je te préviens seulement que tu ne dois pas t'attendre à dormir sur un lit de roses... Malheur à toi si tu te permets d'avoir des rêves, des aspirations ! on te rira au visage, on te dira que tu es un fou, un exalté. Eh ! qu'on dise ce qu'on veut, mais quand je sens quelque chose qui me brûle dans l'âme, quand je sens... Mais, d'ailleurs, tu verras

par toi-même... Verse-toi du thé et fais un somme! Dans une heure je reviendrai te prendre! Tiens, donne-moi ma toque, qui est là dans le coin! Et à tout à l'heure!

Un instant encore Schwartz entendit, sur l'escalier, les pas de Gustave et son souffle oppressé. Puis le silence se fit dans la chambre. Et le jeune homme, resté seul, réfléchit aux amères paroles de son camarade. Dans ces paroles à la fois violentes et douloureuses, dans la voix qui les prononçait, il avait cru reconnaître l'écho d'un état d'esprit singulier, mêlé de souffrance et d'aigreur. Il se rappelait Gustave tel qu'il l'avait connu au collège, deux ans auparavant. C'était alors un jeune homme plein de force et d'entrain. Et, à présent, comme il avait peine à respirer! Comme il était fiévreux, dans ses discours, dans tous ses mouvements! On aurait dit que la vie avait déjà épuisé toutes ses forces.

— Mais est-ce possible que la vie l'ait tant changé? se demandait Schwartz. Ainsi, on doit lutter, aller contre le courant, et c'est ce que le pauvre diable, sans doute, n'aura pas su faire.

Pour vivre ici, on doit être capable de résister, de vaincre!... Eh! parbleu, la vie n'est pas un jeu d'enfants!... Mais Gustave est trop pessimiste, il se sera trop brûlé les ailes. Et d'ailleurs, avec tout son découragement, il n'en continue pas moins à travailler, à marcher devant lui! Peut-être son pessimisme n'est-il qu'un déguisement, à l'abri duquel il fait son chemin d'un pas plus aisé et plus sûr?... Et si même, pour parvenir au but, il faut risquer de vaincre ou de se perdre, eh bien! soit, je vaincrai! — se dit le jeune homme, retrouvant l'énergie qui lui était naturelle.

Une heure après, le bruit de pas, la toux et le souffle oppressé se firent de nouveau entendre sur l'escalier, et Gustave se poussa dans la chambre.

— Allons! vite, viens avec moi! s'écria-t-il. Je vais te montrer le côté joyeux de la vie d'étudiant. Mais vite, ne perdons pas notre temps!

Tout en parlant, il tournait et retournait sa toque dans ses mains, et jetait autour de lui des regards fiévreux. Puis il ouvrit un tiroir, en tira

un peigne, et se mit à lisser ses longs cheveux flottants. Dès l'instant d'après, les deux jeunes gens marchaient dans la rue.

Ils ne tardèrent pas à arriver en face du cercle des étudiants, dont la façade, vivement éclairée, contrastait avec la morne obscurité des maisons voisines. Et c'était aussi un contraste saisissant de voir la figure large et solide de Schwartz auprès du dos voûté et de l'énorme tête de Gustave.

Celui-ci pressait le pas, grommelant quelques mots qu'il semblait adresser à lui-même plutôt qu'à son compagnon. Devant la fenêtre du cercle, il se dressa sur le bout des pieds, colla son visage à la vitre, et explora du regard l'intérieur de la salle.

— Non, dit-il, elle n'est pas là!

— Qui donc?

— Elle sera venue, bien sûr, et déjà repartie !

— Mais qui cela?

— Quelle heure est-il?

— Neuf heures passées... Mais de qui es-tu si en peine?

— Pourvu qu'elle ne soit pas malade!

— C'est une personne que tu connais?

— Naturellement! Si je ne la connaissais pas, je n'en serais pas en peine!

— Oui, c'est clair! — répondit Schwartz.

— Eh bien, entrons, maintenant!

Schwartz tourna la poignée de la porte, et se trouva dans la grande salle du cercle.

Dans une atmosphère chaude, à travers un voile de fumée, il aperçut une foule de jeunes visages inconnus. Du fond de la salle arrivaient à lui les sons d'un piano, tantôt clairs et distincts, tantôt assourdis comme un écho lointain; et à ces sons se mêlaient ceux d'une guitare, que grattait distraitement un grand et maigre garçon aux cheveux coupés ras, avec une large entaille au milieu du visage. Ses doigts pointus glissaient sur les cordes, pendant que ses grands yeux bleus se fixaient au plafond, comme noyés dans un rêve. L'autre étudiant, celui qui jouait du piano, avait l'air d'un enfant. Il était, lui aussi, de haute taille, mais avec une peau toute

fraîche et toute rose, et de fines lèvres d'une grâce puérile. Seuls ses yeux avaient une profonde expression de mélancolie.

Autour du piano, le dos à la lumière de la lampe, se tenaient debout de joyeux gaillards, toujours prêts à profiter de toutes les occasions pour faire du tapage. De leurs chants, des mouvements de leurs têtes, ils accompagnaient les musiciens. D'autres jeunes gens étaient assis sur des bancs et des chaises; et quelques jeunes filles étaient là aussi, pauvres petites cigales dépensant en chansons le bref été de leur vie.

Tout le long de la salle s'étendait une suite de cabinets où l'on jouait aux cartes ; par les portes entr'ouvertes, Schwartz apercevait la figure animée des joueurs, ne détournant la tête que pour allumer ou jeter un cigare. Assise devant son comptoir, la caissière promenait autour d'elle un regard indifférent ; parfois seulement elle sortait de son apathie pour inscrire, dans un registre, les dettes nouvelles de chacun des clients. A côté d'elle, son assistante sommeillait sur une chaise bancale, maintenue debout par

un prodige d'équilibre; et un chat, étalé sur un des coins du comptoir, ouvrait et fermait paresseusement les yeux, avec une admirable expression de calme philosophique.

— Tiens, voilà Schwartz! s'écria une voix, du fond de la salle.

Et le jeune homme vit s'avancer vers lui, dans la fumée, un autre de ses anciens camarades de collège.

— Comment vas-tu? Et te voilà ici à ton tour?

D'autres jeunes gens firent groupe autour du nouveau venu.

— Messieurs, je vous présente un de mes amis, qui aspire à faire partie de notre respectable société! — dit Gustave en s'efforçant de sourire. Puis, se retournant vers Schwartz: — Et toi, mets-toi bien dans l'esprit que l'obligation morale de venir ici tous les soirs s'accompagne, pour toi, d'un privilège précieux : le privilège de ne jamais dormir à ta suffisance!

— Un candidat à notre cercle? Parfait! Mais cela mérite un discours!... Hé! Augustinowicz, arrive ici, tu as la parole!

Sur le seuil de l'un des cabinets se montra un jeune homme de l'aspect le plus divertissant, petit, avec un ventre creux et une tête chauve. Il jeta sa toque sur la table, grimpa sur une chaise, et commença aussitôt son discours :

— Messieurs, je vous préviens d'abord d'avoir à vous tenir tranquilles, sans quoi je me mets à vous parler comme un professeur. Et puis, par Jupiter! il faut pourtant que vous vous accoutumiez à la vie parlementaire! Quoi? Qu'est-ce que c'est? J'entends du bruit! Silence, silence, ou j'emploie des termes scientifiques!

Pendant une courte minute, la menace produisit son effet. Il y eut un silence relatif; et l'orateur, promenant à l'entour un sourire triomphant, poursuivit :

— Messieurs, si nous nous réunissons en ce lieu, ce n'est pas seulement pour chercher dans le calme l'oubli de nos souffrances! Moi, par exemple, je viens ici tous les jours, et jamais je n'ai songé à le nier... Mais vous non plus, je pense, vous ne contesterez pas que je sois ici aujourd'hui!

De nombreux applaudissements accueillirent ces paroles : l'orateur rayonnait d'orgueil et de plaisir.

— Mais qu'est-ce que tout cela signifie? — demanda Schwartz.

Gustave haussa les épaules.

— Rien, un discours!

— Et pourquoi?

— Hé, pour rien!

— Qu'est-ce que c'est que ce garçon?

— Il s'appelle Augustinowicz. Une forte tête; mais, pour le moment, il est ivre, et ses idées lui dansent dans le cerveau. Et pourtant, il sait ce qu'il veut, et, par Dieu, il a bien raison de le vouloir!

— Que veut-il donc?

— Il veut que nous ne continuions pas à nous réunir ici sans objet; il veut que notre cercle ait un programme, un but. Et il a bien raison! Et, si c'était un autre qui proposât cela, peut-être réussirait-il à le faire accepter,

— Tandis que lui?

— Lui, il laisse sur tout ce qu'il touche des

traces de ridicule et de vulgarité... Prends garde, Joseph ! Je te connais, je sais que tu ne lui ressembles pas ; mais c'est chose si facile, ici, de dévier de son chemin, pour une raison ou pour l'autre, et alors tout est fini !

Gustave leva un instant les yeux sur Augustinowicz, puis il haussa les épaules et reprit :

— Cet homme-là, vois-tu? est un être à part. C'est une réunion extraordinaire de qualités bonnes et mauvaises, une intelligence prompte et vive avec un caractère bas, un élan vers le plus haut idéal et des actions souvent méprisables : en un mot, un désaccord continuel et complet. Ce qui lui a manqué, c'est l'équilibre entre la tendance et l'acte ; et, faute de cela, toutes ses forces se sont usées à rien.

Cependant d'autres étudiants s'étaient approchés et, peu à peu la conversation était devenue générale. Schwartz demanda à ses nouveaux amis quelques premiers renseignements sur la vie universitaire.

— Ainsi, vous vivez tous en commun?

— Oh! non, cela ne serait pas possible. —

répondit un jeune Lithuanien. — Il y a parmi nous des esprits des opinions et des habitudes les plus diverses ; et chacun a sa coterie.

— De sorte que vous n'êtes jamais tous d'accord?

— Mais si, cela nous arrive parfois! Nous nous mettons d'accord sur les questions pratiques qui ont pour tous le même intérêt. Et d'ailleurs les divisions qui nous séparent sont loin d'être chose aussi mauvaise que vous paraissez le croire : elles prouvent que nous vivons, sentons, et pensons.

— Mais ici, en particulier, à quel groupe appartenez-vous?

— Au groupe des pauvres et des travailleurs. Nous n'avons pas de titre spécial. Seuls les Amis des Paysans nous appellent les Garçons Boulangers.

— Et pourquoi cela?

— Pourquoi? C'est ce que l'expérience vous apprendra bientôt. Chacun de nous essaie de se loger dans une maison où demeure un boulanger, de manière à se lier avec lui, et à avoir du

crédit dans sa boutique. La plupart d'entre nous ne vivent que grâce à ce crédit. Dans les restaurants, impossible de manger sans argent comptant; mais une miche de pain, on arrive toujours à la décrocher !

— Eh! bien, c'est gai!

— Oh! oui, gai, vous pouvez le dire! Il y avait parmi nous un autre groupe, qui promettait de prendre de l'importance, c'était, précisément, celui des Amis des Paysans. Mais il n'est plus dirigé maintenant que par des fous, qui ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils veulent. Ils parlent petit-russien et boivent de l'eau-de-vie : c'est leur seule façon d'être « amis des paysans ».

— Et quels autres groupes y a-t-il encore?

— De groupe bien défini, il n'y a guère que celui-là; mais chacun de nous s'associe suivant ses affinités. Les uns se trouvent unis par le fait de s'occuper des mêmes études, les autres par le fait d'avoir la même situation sociale. Vous trouverez à l'université des aristocrates et des démocrates, des catholiques et des libéraux, et puis

aussi des bambocheurs, des coureurs de filles, des noctambules,et aussi des bûcheurs enragés.

— Et quel est celui de vous tous qui passe pour la plus forte tête?

— C'est difficile à dire. Quelques-uns prétendent qu'Augustinowicz est le mieux doué et le plus savant : mais nous aurions bien des choses à y objecter. Le plus laborieux, en tout cas, est certainement Gustave.

— Vraiment?

— Oui, mais le malheur est qu'il change beaucoup, depuis quelque temps. Une partie d'entre nous ne peut pas le souffrir. Au reste, puisque vous allez demeurer avec lui, vous pourrez mieux en juger par vous-même... Mais voilà, par exemple, ses relations avec la Potkanska! Exaltation pure, folie, et rien d'autre. Personne de nous n'aurait fait comme lui! Sans compter qu'il en voit de dures, avec elle...

— J'ai entendu Gustave, tout à l'heure, s'inquiéter d'une dame qu'il s'attendait à trouver ici. Qui est-elle donc et qu'est-ce que ces relations dont vous parlez?

— Eh bien, voici! La Potkanska est une malheureuse jeune femme que connaissent tous les étudiants de Kiew. Elle a été autrefois la maîtresse d'un étudiant en droit nommé Potkanski, et on dit qu'elle l'a follement aimé. Ce Potkanski était un garçon très riche, mais aussi très intelligent, l'idole des étudiants. Comment il avait connu sa maîtresse, je ne le sais pas au juste : mais le fait est que lui aussi s'était épris d'elle jusqu'à la folie. Elle n'avait alors que dix-huit ans. Et, un jour, Potkanski résolut de se marier avec elle. Sa famille fit tout au monde pour l'en empêcher; mais lui, qui était un gaillard plein d'énergie, n'en persista que davantage dans sa résolution. Il se maria donc, vécut un an avec sa femme; et puis, il y a six mois, il a pris une méningite et il est mort, laissant dans la misère la plus noire sa veuve et un petit enfant qui, d'ailleurs, n'a pas tardé à s'en aller, lui aussi. Sans Gustave, la pauvre femme serait morte de faim.

— Et Gustave, qu'a-t-il fait?

— Il a fait des miracles. Lui qui n'avait pas

un sou en poche, il a poursuivi en justice, à ses frais, les parents de Potkanski; et il a réussi à obtenir de ces magnats que, pour éviter le scandale, ils paieraient à leur belle-fille une petite pension, toute petite en vérité, mais enfin suffisante pour la faire vivre.

— Mais pourquoi a-t-il fait cela? Quelles obligations avait-il envers elle?

— Il dit, lui, qu'il n'a fait tout cela que parce qu'il était l'ami de Potkanski. Mais cette raison ne suffit pas à expliquer sa conduite. On prétend qu'il était amoureux de la veuve avant même qu'elle devînt la femme de son ami. En tout cas, à présent il l'aime, ce n'est un secret pour personne.

— Et elle?

— Elle? La malheureuse créature n'a pas pu résister à la catastrophe qui l'a frappée. Son cerveau s'est dérangé, elle est devenue folle. Elle ne sait plus rien de ce qui lui arrive, elle est indifférente à tout. Au fait, vous allez sans doute la voir, car elle vient ici tous les jours. C'est ici qu'elle venait toujours avec son mari; et, main-

tenant, figurez-vous qu'elle ne veut pas croire qu'il soit mort, et garde obstinément l'espoir de le retrouver!

— Mais comment Gustave ne s'oppose-t-il pas à ce qu'elle vienne ici?

— Gustave ne s'oppose à rien de ce qu'elle veut; il lui laisse faire tout ce qui lui plaît.

— Et elle, comment le traite-t-elle?

— Comme elle traiterait une chaise, un plat, une pelote de fil! Elle ne paraît pas même s'apercevoir de son existence, tout en acceptant tous les cadeaux qu'il lui fait. Toujours indifférente, apathique. Ah! le pauvre diable n'est pas à la fête! Mais, en somme! c'est son affaire... Tenez! justement la voici qui entre!

L'entrée de la jeune femme produisit, ce soir-là comme tous les soirs, un moment de silence. La Potkanska était une personne de haute taille, maigre, avec un visage allongé, et de grands yeux noirs qui luisaient sous sa chevelure blonde : mais sa maigreur ne l'empêchait point d'avoir une plénitude de formes dont Schwartz

fut aussitôt frappé. Et plus encore il fut frappé de la vue de ses yeux : d'étranges yeux d'acier, brillant sans reflet, des yeux où manquait la chaleur de la pensée. On devinait que c'étaient des yeux qui regardaient, mais ne voyaient pas. La pupille avait une immobilité effrayante, fixant les objets d'un regard à la fois anxieux et comme mécanique. Le reste du visage répondait à l'expression de ces yeux. Les lèvres, un peu relevées, semblaient à jamais immobiles ; et la peau avait une pâleur mate, uniformément teintée d'une ombre brune. On ne pouvait pas dire de la jeune femme qu'elle fût jolie ni gracieuse : elle n'était que régulièrement belle. Mais, par un phénomène singulier, et tandis que son visage semblait pour ainsi dire mort, l'ensemble de sa figure avait quelque chose d'inexprimable, comme un charme sensuel qui attirait les yeux irrésistiblement. On avait l'impression de voir tout ensemble une statue et une femme.

Sitôt entrée dans la salle du cercle, elle s'avança vers une table et s'assit, sans rien dire. Le nuage de fumée n'avait fait qu'augmenter,

l'air résonnait encore de légères chansons quelque peu grivoises; dans ce milieu impur, la veuve fit à Schwartz l'effet d'une fleur d'eau sur un marécage. Gustave, dès qu'elle était entrée, avait couru au-devant d'elle. Quand elle se fut assise, il lui ôta des épaules son châle, lui fit quelques questions, auxquelles elle répondit brièvement, sans même relever les yeux sur lui; puis, revenant auprès de Schwartz :

— La malheureuse! — lui dit-il. — Ne t'approche pas trop d'elle! chaque nouveau visage qu'elle voit lui prépare une déception pénible. Elle s'attend toujours à retrouver son mari.

— Y a-t-il longtemps que tu la connais?

— Deux ans bientôt. J'ai été témoin à son mariage. Et depuis la mort de son mari je la vois tous les jours.

— On m'a dit que tu lui venais en aide?

— Hélas! ce n'est vrai qu'à moitié. J'ai fait ce que j'ai pu, en effet, pour la tirer de l'affreuse misère où elle se trouvait. Mais maintenant je ne puis rien pour elle. On a beau s'éreinter, travailler, courir, dépenser toutes ses forces : im-

possible de trouver de l'argent ! C'est à désespérer.

— Et la famille?

— Quelle famille?

— Celle du mari. On m'a dit qu'elle était riche.

— Les misérables ! Ils voudraient la voir crever de faim ! Et l'on appelle cela des grands seigneurs ! Et cela se vante d'être chrétien ! Écoute, Schwartz ! Si quelqu'un de cette race me demandait un morceau de pain, je jetterais plutôt le morceau à un chien !

— Allons ! calme-toi ! ne verse pas dans le sentimentalisme !

— Tu me juges mal, Schwartz ! Je suis un pauvre diable, et pas du tout un bavard. Mais écoute encore ! Avant de mourir à l'hôpital, Potkanski a repris un moment sa lucidité : « Gustave, m'a-t-il dit, je te confie ma femme, tu auras soin d'elle ! » Je le lui ai promis, je lui en ai fait le serment. « Et si on lui fait quelque injustice, tu la vengeras ! » a-t-il ajouté. Je le lui ai juré encore; et peu de temps après il s'est éteint

doucement. Tu sais maintenant toute l'histoire !

— Non, pas toute, cher ami !

— *Ah ! On t'a dit* aussi que j'étais amoureux d'elle, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est vrai ! Vois-tu, je n'ai plus personne sur la terre, mes parents sont morts, je mène une existence qui m'ennuie, tout en m'épuisant. Rien ne me rattache à la vie, si ce n'est elle seule !

Et il désignait des yeux la veuve, toujours assise à sa table, immobile comme une statue.

Pour la première fois, Schwartz eut l'occasion d'apprécier ce qu'était la passion, quand elle s'emparait d'un jeune cœur pour le brûler tout entier. Pâle, maigre, chétif, avec son dos voûté, Gustave lui apparaissait, à cette minute, exubérant de force et de vie.

— Messeigneurs ! — s'écria soudain l'un des jeunes gens, — voici qu'il est minuit bientôt, et plusieurs d'entre nous ont encore à travailler avant de s'endormir. Le moment est venu de chanter une dernière chanson et de nous dire bonne nuit !

L'étudiant imberbe qui était assis au piano frappa quelques accords, et un chœur de jeunes voix entonna le *Gaudeamus*.

Schwartz se rapprocha du piano. Il était dans l'ombre, mais une lampe suspendue au plafond détachait nettement son profil sur le mur. Soudain, l'œil de la veuve aperçut cette silhouette ; et aussitôt la malheureuse femme se leva, étendit les bras vers Schwartz, et s'écria :

— Paul, mon Paul, enfin je te retrouve !

Il y avait dans sa voix un mélange d'espoir, de joie, de retour à la vie.

Son cri fut suivi d'un profond silence. Tous les regards se tournèrent sur Schwartz; et ceux d'entre les étudiants qui avaient connu Potkanski ne purent s'empêcher de frémir en découvrant que, effectivement, la haute et forte figure du jeune homme ressemblait beaucoup à celle du défunt.

— Et moi qui n'avais pas songé à cette ressemblance! — murmurait Gustave lorsque,deux heures après, ayant ramené la veuve chez elle et

l'ayant mise au lit, il reprit tristement le chemin de sa chambre. — Dieu merci ! la crise est passée,mais la fièvre dure encore !... C'est vrai qu'il lui ressemble !... Mille diables !... Et cette toux qui, ce soir, m'accable encore plus qu'à l'ordinaire !

II

Schwartz hésita longtemps, avant de choisir la faculté dont il suivrait les cours.

— Je me suis juré de tirer de la vie tout le parti possible, — disait-il à ceux qui l'interrogeaient sur son choix; — je veux réfléchir à loisir avant de me décider.

Mais, dès le premier jour, l'université exerça sur lui la force d'attraction qu'elle exerçait sur les autres jeunes gens qui, chaque année, arrivaient en troupe à Kiew comme une volée d'oiseaux. Ils aspiraient à apprendre, et ils s'assem-

blaient et se dispersaient, et ils recevaient la science ou la communiquaient à d'autres, ils la recueillaient en eux ou la gaspillaient, ils avançaient ou restaient sur place, ils succombaient ou triomphaient. C'était une vie vivante entre toutes, pleine de bruit et de mouvement. L'université apparaissait à ces jeunes gens comme une grande ruche familiale où se fécondaient les cerveaux, où la raison et la jeunesse s'alimentaient en même temps. Tous les ans elle rouvrait ses portes, produisait ses fruits, recevait une sève nouvelle pour les années suivantes. Quiconque y venait étudier s'en trouvait régénéré. Et quel beau spectacle que celui de cette jeunesse se lançant, de toutes ses forces. dans le torrent du monde!

C'est sur ce torrent que s'apprêtait à voguer le jeune Joseph Schwartz. Mais de quel côté se dirigerait-il? Entre les ports divers qu'il apercevait devant lui, lequel choisirait-il pour son point de départ? Longtemps il hésita, et c'est pour la médecine qu'il finit par se décider.

— Avant toute chose, — se dit-il, — je dois

songer à devenir riche, et aucune autre carrière ne me le permettra aussi sûrement que la médecine!

Il ne se décida cependant qu'à contre-cœur : s'il n'avait écouté que ses goûts, il aurait infiniment préféré l'étude désintéressée des sciences naturelles. Celles-ci lui apparaissaient comme la plus haute manifestation de l'esprit humain; et l'opinion qu'il en avait datait de loin, elle datait du temps où, au collège, son jeune professeur de chimie avait dit à ses élèves, d'une voix inspirée, et la main sur le cœur : « Croyez-moi, mes amis, en dehors des sciences naturelles, tout n'est que vain bavardage! » Le principal du collège avait bien fait tout son possible pour réagir contre cette affirmation, en affirmant aux élèves que, seule, l'étude de la religion pouvait conduire l'homme à un bonheur véritable; mais Schwartz, qui depuis longtemps déjà considérait le principal comme une « vieille bête », ne tint compte de ses paroles que pour croire plus profondément encore à celles de son professeur de chimie. Et peut-être aurait-il suivi le penchant

qui le portait vers la science pure, si le hasard ne lui avait permis d'assister à une conversation qui avait eu sur lui une influence décisive.

Certain soir, au cercle, un Allemand, étudiant en philologie, avait soutenu que l'homme qui se consacrait à la science devait s'abandonner tout entier à elle, et renoncer pour elle aux plaisirs du monde.

— On raconte, poursuivait-il, qu'un pêcheur islandais s'était si profondément adonné à la contemplation d'une aurore boréale qu'il s'était trouvé incapable de résister au courant, et que les flots l'avaient englouti. Mais lui, jusqu'au dernier instant, il avait tenu les yeux fixés sur l'aurore boréale; et quand on l'a retrouvé, au fond de la mer, on a découvert que l'aurore boréale s'était imprimée dans ses yeux. De même il en est de celui qui s'éprend de la science : dans quelque gouffre que le jettent les vagues de la vie, le reflet de la science brille toujours sur son front!

Ce mélange d'abstractions et de métaphores

en avait d'abord imposé aux auditeurs du jeune philologue. Seul, un étudiant en médecine, nommé Wassilkiewicz, garçon des plus intelligents, et avec qui Schwartz s'était particulièrement lié, seul parmi l'assentiment général il osa protester.

— Des mots! s'écria-t-il, rien que des mots! Qu'une telle conception de la science puisse trouver crédit auprès des Allemands, je le veux bien: mais à coup sûr elle n'est point de chez nous. Quant à moi, je suis d'avis que c'est la science qui est faite pour l'homme, et non l'homme pour la science. Ton pêcheur était un sot; s'il avait mieux tenu ses rames, il aurait pu, tout en contemplant à son aise l'aurore boréale, rapporter chez lui le produit de sa pêche. Comment! l'humanité souffre du froid et de la faim, et tu voudrais tourner le dos au monde, devenir pour lui une charge au lieu d'un appui! Mais d'ailleurs toi-même tu ne parles pas sérieusement, ou bien tu es victime d'une illusion dont tu reviendras tôt ou tard. Un jour, quand tu auras commencé à vivre, tu comprendras, toi aussi, la vanité de

tes in-folio, et ton cœur aspirera au bonheur et à l'amour. Moi, par exemple, j'ai là-bas en Lithuanie, dans une petite maison de bois, deux vieilles gens en cheveux blancs, mon père et ma mère, qui toute la journée ne parlent que de moi, comme si j'étais un prince des Mille et Une Nuits. Ne serais-je pas un misérable si, de mon côté, je m'enfonçais dans mes livres au point de ne pas penser à eux et de les abandonner dans leurs vieux jours ? J'étudie, c'est vrai, j'acquiers de la science autant que je puis : mais c'est pour eux et pour moi que je le fais, et non pas pour la science !

Ainsi parla Wassilkiewicz, après quoi il alluma un cigare et vida le verre qui était devant lui. Et ce furent ces paroles qui achevèrent de décider Schwartz à renoncer aux sciences pures pour étudier la médecine.

Mais c'est que, aussi bien, tout son tempérament le portait à comprendre et à s'approprier les paroles de son ami. Il était, de naissance, enclin au réalisme, attachant plus de prix aux faits qu'aux idées, et n'ayant guère le goût de la

dialectique. Jamais il ne s'embellissait l'image de ce qu'il avait sous les yeux : il la considérait telle qu'elle était. Dépourvu du don de créer, il savait s'assimiler les choses du dehors, les comparer, les classer, en tirer parti. Et le pouvoir qu'il avait de se concentrer équilibrait, en quelque sorte, ses désirs et ses forces. Jamais Schwartz n'entreprenait rien dont la réalisation ne lui parût d'avance parfaitement possible. Avec cela, une grande confiance en soi, un grand zèle au travail, sans compter ses deux mille roubles, qui lui permettaient de se livrer à ses études plus librement que la plupart de ses camarades. Aussi, sa résolution une fois prise, la poursuivit-il avec énergie, de telle sorte qu'il ne tarda pas à compter parmi les meilleurs élèves de la faculté de médecine.

Mais plus était grand son zèle, plus lui furent amères les désillusions qu'il éprouva au début. Lui qui aimait à comprendre, il fut désolé de découvrir qu'il aurait surtout à apprendre par cœur. Il fut désolé de découvrir que le succès, dans ses études, dépendait plus de la volonté

que de l'intelligence. La chose principale était d'emmagasiner dans le cerveau le plus grand nombre possible d'idées toutes faites. L'étude de la médecine lui apparut moins comme une étude que comme un métier. Et il songea au peu de profit qu'il pourrait tirer d'un enseignement qui lui remplissait ainsi la tête de notions mal digérées, superficielles, et incohérentes. Pourtant, s'étant engagé dans cette voie, il résolut d'y persévérer; et un moment vint bientôt où il oublia même les déceptions qui d'abord l'avaient accueilli.

III

Plus d'un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de Schwartz à Kiew.

Un beau soir d'automne, tandis que le soleil descendait doucement derrière les dômes des églises de la ville, Schwartz et Gustave étaient assis à leur table de travail, profitant des derniers rayons qui venaient éclairer leur petite chambre. Gustave était plus pâle et plus oppressé encore que d'ordinaire; sur son visage se lisait un mélange d'amertume et d'inquiétude, et l'éclat fiévreux de ses yeux révélait une souffrance conte-

nue. Et les deux jeunes gens travaillaient en silence ; mais sans doute Gustave aurait voulu interrompre ce silence, car à tout instant il levait la tête et se tournait vers Schwartz, puis se replongeait dans la lecture de son livre, comme s'il n'avait pu se décider à prendre la parole. Enfin son impatience se fit jour ; d'un geste soudain il saisit sa toque sur la table, se leva, et demanda :

— Quelle heure est-il ?

— Six heures.

— Pourquoi ne vas-tu pas chez Hélène, comme tous les soirs ?

Schwartz se redressa, et regarda Gustave dans les yeux.

— Écoute, Gustave ! s'écria-t-il. — C'est toi-même qui, sur la demande de Mme Potkanska, m'as conduit chez elle ! Mais laissons cela, ne parlons point d'un sujet qui nous serait pénible à tous deux ! Au reste nous nous comprenons assez là-dessus. Mais je te déclare que je n'irai plus chez Mme Potkanska, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. Je t'en donne ma parole

d'honneur. Aussi vrai que je te tends la main !

Les deux jeunes gens étaient maintenant debout face l'un de l'autre. Schwartz tendait la main, mais Gustave, immobile, semblait ne pas voir le geste de son ami. Enfin il se décida à étendre la main, lui aussi. Et le silence dura quelques instants encore. Ni l'un ni l'autre des deux amis, évidemment, ne se sentait la force de parler : l'un cherchait, sans la trouver, une parole cordiale, l'autre cherchait, sans la trouver, une formule de remerciement... Et, ainsi, ils se séparèrent sans s'être rien dit de plus.

Schwartz venait de promettre à Gustave de ne plus retourner chez la veuve de Potkanski. Il l'avait fait par amitié pour lui, mais c'était de sa part un sacrifice, et qui lui coûtait beaucoup : car, dans la monotonie de sa vie de travail, ces visites chez la jeune femme étaient le seul point lumineux qui reposât et divertît sa pensée. Il avait cependant consenti de grand cœur à y renoncer, en présence de la douloureuse inquiétude de Gustave; mais, à peine eut-il vu sortir celui-ci que son visage exprima un mélange de

tristesse, de regret, et même de colère. Il songeait à la façon dont Gustave, au lieu de le remercier de son sacrifice, avait hésité à serrer la main qu'il lui avait tendue. N'était-ce point, en quelque sorte, refuser de reconnaître la valeur d'un tel sacrifice ? Et peu s'en fallait que cette ingratitude ne changeât en haine l'affection du jeune homme pour son camarade.

Mais pour Gustave, d'autre part, accepter le sacrifice d'un rival apparaissait un peu comme un affront. Il éprouvait l'impression de l'homme qui reçoit de force une aumône qu'il n'a pas demandée. Il souffrait dans son orgueil à la pensée qu'il avait dû se résigner à admettre une offre aussi humiliante. Et sur ses lèvres errait un sourire d'amère ironie, tandis que, descendant l'escalier, il se disait : « Allons, de mieux en mieux ! Te voici l'obligé de Schwartz, et tous les jours, désormais, tu seras tenu de le remercier ! Ah ! vraiment, la vie est gaie ! »

Il se plongea dans de sombres réflexions, accablé sous le poids de son infortune. Et il allait, d'un pas rapide, sans songer au chemin

qu'il suivait, lorsque, soudain, derrière lui, une voix bien connue fit entendre le début d'une joyeuse chanson. Il se retourna : c'était Augustinowicz, marchant bras dessus bras dessous avec un camarade.

— Eh! Gustave, où vas-tu donc? demanda ce dernier.

— Où je vais ?... Mais au fait...

Il tira sa montre et regarda l'heure.

« Trop tôt encore pour aller chez Hélène ! » songea-t-il. Et, tout haut :

— Eh bien ! je vais au cercle.

— Hélas ! Hélas ! — s'écria Augustinowicz, en levant les bras au ciel ; puis, sans s'inquiéter le moins du monde des passants, il se mit à déclamer avec force gestes :

« Un voile funèbre recouvre le château, naguère tout brillant encore des fêtes nuptiales. L'herbe sauvage envahit les antiques remparts, et un chien hurle tristement devant la porte. »

— Il n'y a plus pour nous rien à faire au cercle! dit à Gustave l'autre étudiant.

— Que s'est-il donc passé ?

— « L'horreur et le deuil y ont désormais leur demeure! » déclama Augustinowicz.

— Mais, enfin, parlez ! Qu'est-il arrivé ?

— Une catastrophe !

— Quelle catastrophe ?

— Irréparable !

— Toi du moins, Frédéric, explique toi, dis-moi clairement ce qui s'est passé!

— Eh bien ! les directeurs de l'université viennent de fermer notre cercle.

— Oui, quelqu'un leur a rapporté que nous y tenions des réunions politiques!

— Et quand cela s'est-il fait ?

— Il y a deux heures à peine.

— Allons vite sur les lieux, pour apprendre les détails!

— Je ne te conseille pas d'y aller, — dit Augustinowicz. — On te pincera, et pour ne plus te lâcher.

— Mais alors, pourquoi n'est-on pas venu plutôt fermer le cercle ce soir? On nous aurait surpris tous ensemble, comme des poissons dans un filet!

— C'est sans doute qu'on aura tenu davan-

tage à fermer le cercle qu'à mettre la main sur nous. Mais ce qui est certain aussi, c'est que si quelqu'un allait maintenant se mettre sous leurs pattes, ils s'empresseraient de le confisquer.

— Et vous, maintenant, où allez-vous ?

— « De même que le vaillant Rodrigue... »

— Tais-toi, Augustinowicz ! dit Frédéric.

Puis s'adressant à Gustave :

— Nous allons prévenir les camarades. Donc, adieu, ou viens avec nous!

— Impossible !

— Alors, bonsoir !

Resté seul, de nouveau, sur le trottoir, Gustave reprit sa marche avec plus d'entrain; et, pendant un instant, l'ombre d'un sourire de satisfaction vint éclairer son visage. La nouvelle de la fermeture du cercle l'avait, en secret, rempli de joie : car ainsi il n'avait plus à craindre qu'Hélène retournât au cercle pour revoir Schwartz, quand elle apprendrait la nouvelle résolution prise par le jeune homme. Il se rappelait, comment le lendemain du jour où elle

avait vu, Schwartz pour la première fois toutes ses prières n'avaient pu l'empêcher de revenir à l'endroit où elle l'avait vu : si bien que, pour la retenir, il avait été forcé d'aller lui-même chercher son ami pour l'amener chez elle. Maintenant, le cercle étant fermé, il n'avait plus à craindre d'aventures de ce genre.

Quelques instants après, il sonnait à la porte de l'appartement d'Hélène.

— Comment va M[me] Potkanska? — demanda-t-il à la servante.

— Elle va bien, mais elle ne cesse pas de marcher de long en large dans la chambre, et de se parler à haute voix, répondit la servante.

Gustave entra. L'appartement de la veuve consistait en deux petites pièces dont les fenêtres donnaient sur un jardin. L'une de ces pièces servait de salon, l'autre de chambre à coucher. C'est dans cette dernière que pénétra Gustave.

Dans un angle de cette chambre, sur une table de bois blanc couverte d'un petit tapis, se trouvaient deux portraits, dont l'un représentait un grand et beau jeune homme d'un visage à la fois

intelligent et énergique, l'autre une jeune femme, Hélène elle-même, avec un enfant sur les genoux. Dans un autre angle, entre deux lits plus grands, se voyait un berceau. Il avait été, naguère encore, plein de sourires et de murmures enfantins ; à présent, il était vide. Sa couverture verte, doucement éclairée d'un dernier rayon du soleil, semblait se soulever. On pouvait s'attendre à voir, d'un moment à l'autre, une petite main blanche sortir du berceau, la petite main de l'enfant appelant sa mère. Et dans toute la chambre régnait une étrange atmosphère de tristesse silencieuse et grave. Les feuilles d'un acacia du jardin voisin jetaient sur le plancher une ombre noire, parmi laquelle se dessinait par instants une spirale de lumière, lorsque le vent faisait remuer les feuilles. Près de la porte était accroché au mur un bénitier orné d'une statuette qui représentait un ange gardien étendant les mains, comme pour bénir. Et, au moment où Gustave entra, la tête de l'ange se trouvait comme illuminée d'une auréole dorée, auréole d'innocence, de paix, et de douceur.

De combien de rires et de caresses cette chambre avait été témoin, lorsque Potkanski, le soir, rentrant chez lui, enlaçait d'une main la taille de sa femme, et, de l'autre main, écartait les boucles blondes de sa chevelure pour pouvoir plus à l'aise couvrir son front de tendres baisers! Combien calme et intime était le bonheur des deux jeunes gens lorsque, sans se parler, ils se tenaient là devant la fenêtre, poitrine contre poitrine et les yeux dans les yeux! Et soudain tous deux couraient au berceau, où l'enfant, levant en l'air ses deux petits pieds, accueillait de son plus beau sourire ses parents émerveillés. Mais maintenant tout cela était fini, et un vide sinistre régnait désormais dans l'air de cette chambre.

Le petit salon, lui aussi, donnait l'impression navrante du vide. Il était clair, propre, d'une élégance médiocre et banale. Tout y était resté dans le même état que du vivant de Potkanski; et seul Gustave aurait pu dire par quel miracle la veuve, depuis la mort de son mari, parvenait à payer les frais du loyer et de l'entretien.

Toutes les fois que Gustave entrait dans cet appartement, il sentait comme un frisson lui courir de la tête aux pieds. Dans ce lieu tout plein de la femme qu'il aimait, un poids affreux lui écrasait la poitrine. Et ce poids était pour lui presque une volupté : c'était comme si sa poitrine en eût respiré plus profondément. Toute sorte de désirs et de rêves péniblement contenus s'éveillaient en lui. Et sa souffrance même, en devenant plus aiguë, lui donnait la conscience d'une vie plus active.

La veuve, ce soir-là, était plus pâle encore qu'à l'ordinaire. Son profil délicat se dessinait comme une silhouette dans l'ouverture de la fenêtre. Elle tenait d'une main un peigne, de l'autre un petit miroir encadré d'argent. Ses cheveux dénoués voltigeaient légèrement sur la blancheur de son front et descendaient sur ses épaules, pareils à une cascade d'ambre fluide. Elle fit à Gustave un signe de tête amical et lui sourit, d'un léger sourire à peine perceptible.

La raison commençait à lui revenir, depuis quelque temps déjà. La secousse imprévue et

violente que lui avait produite la vue de Schwartz l'avait réveillée de son engourdissement. Elle avait seulement encore de la peine à se rappeler si son mari s'appelait Potkanski ou s'il s'appelait Schwartz, tant ces deux figures s'étaient mêlées et confondues dans son pauvre cerveau. Et tous les soirs, depuis que Gustave avait consenti à lui amener son ami, elle attendait avec une impatience anxieuse cette visite qui lui procurait l'illusion de son bonheur passé. Ce n'était pas Schwartz lui-même qu'elle désirait, ce n'était que le souvenir qu'il évoquait en elle: mais d'autant plus la présence de Schwartz lui était devenue une nécessité.

Aussi, lorsque Gustave lui eut fait part de la résolution de son camarade, eut-elle un frémissement de douleur qui la secoua tout entière, agitant ses cheveux comme un fleuve d'or.

— Et où pourrai-je le voir ? — demanda-t-elle à Gustave d'un ton suppliant. Puis, ne recevant pas de réponse :

— Je veux le revoir, ici ou ailleurs ! Lui seul

me rappelle mon Paul ! Monsieur Gustave, je vous en prie, faites que je le revoie!

Gustave continuait à ne pas répondre. L'égoïsme aveugle de la jeune femme le blessait au vif. « Non, se disait-il, je ne serai pas assez fou pour travailler de nouveau à détruire mon bonheur! » Et Hélène le suppliait, mais il se mordait la langue pour ne pas répondre.

— Monsieur Gustave, pourquoi ne voulez-vous plus que je le revoie? Pourquoi voulez-vous me condamner à un tel supplice?

Une sueur glacée monta au front de Gustave. L'étudiant l'essuya d'une main tremblante, et il se décida enfin à répondre :

— Je ne veux pas le moins du monde vous condamner à un supplice... mais...

Sa voix s'étouffait. Et il eut besoin d'un immense effort sur lui-même pour ne pas se jeter à genoux devant Hélène et lui dire : « Je t'aime ! ne le vois-tu donc pas ? » Mais il se contenta d'ajouter, sourdement :

— C'est Schwartz lui-même qui ne veut plus venir.

Il aurait donné tout au monde pour échapper à cette explication. Hélène se couvrit le visage de ses deux mains, et se laissa tomber sur une chaise. Seul le léger bruissement des feuilles dans le jardin, accompagnait de son rythme mobile la lutte qui se livrait dans l'âme de Gustave.

Cette lutte, d'ailleurs, fut courte. S'approchant d'Hélène, Gustave prit une de ses mains, la porta à ses lèvres, et dit d'une voix saccadée :

— Je vous promets de faire tout ce que je pourrai pour qu'il revienne vous voir. Je le ferai, puisque vous le voulez...

Et il sortit précipitamment. Mais il se murmurait, entre ses dents serrées : « Oui, elle le reverra, mais ce n'est pas moi qui le lui ramènerai!... Elle le reverra dans un mois, peut-être dans deux mois ; et moi, à ce moment, j'espère bien avoir trouvé le repos à jamais ! »

Une quinte de toux l'interrompit dans son monologue. Longtemps il erra au hasard, par les rues de la ville. Et ce n'est qu'à deux heures de la nuit qu'il se résigna enfin à monter dans sa chambre.

Schwartz dormait. Sa respiration était régulière et calme. La lumière de la chandelle éclairait son visage plein de vie et sa large poitrine. Gustave le considéra un instant, et dans ses yeux fiévreux s'alluma de nouveau un rayon de haine. Puis il s'assit sur une chaise et resta immobile pendant plus d'une heure, jusqu'à ce qu'enfin, d'un élan subit, il courût vers l'armoire et y prît une tranche de pain bis, qu'il se mit à manger avec avidité... Il venait de se rappeler que, depuis la veille, il n'avait pas mangé !

IV

L'automne s'avançait. Le froid devenait sans cesse plus vif dans la mansarde de l'étudiant pauvre ; et celui-ci avait beau s'envelopper dans sa couverture, il avait beau enfoncer sa toque jusqu'au-dessus des yeux, son ardeur même au travail avait grand'peine à le réchauffer. Aussi, le cercle continuant à rester fermé, se pressait-on en foule chez ceux des étudiants qui avaient le moyen d'allumer leur poêle.

La chambre de Wassilkiewicz, notamment,

servait de lieu de réunion à un groupe nombreux de jeunes gens. Et nous avons tort de dire que cette chambre fût celle de Wassilkiewicz : car elle était louée au nom de Karwowski, l'étudiant à la figure enfantine que nous avons vu assis au piano, dans la salle du cercle, le soir de l'arrivée de Schwartz à Kiew. Plus riche de beaucoup que l'ordinaire des étudiants, Karwowski payait la plus grande partie du loyer de sa chambre. Mais Wassilkiewicz demeurait avec lui, et il était l'âme du groupe qui se réunissait là.

Entre ces deux jeunes gens, une amitié existait vraiment singulière, et vraiment belle et digne d'envie. L'un d'eux, nature délicate et fine, plein de nobles rêves, aimé de tous, voyait s'ouvrir devant lui une vie abondante et aisée; l'autre était un Lithuanien pauvre, laid, grêlé de petite vérole, avec une tête de taureau et de gros yeux luisants; avec cela, travailleur infatigable, acharné à s'instruire et à faire son chemin. Mais c'était, en même temps, un excellent cœur; et, comme, un jour, Kar-

wowski était tombé gravement malade, il l'avait soigné jour et nuit avec une sollicitude toute maternelle; si bien que, depuis lors, ils étaient devenus inséparables.

Nous devons ajouter que d'autres circonstances encore étaient venues ensuite resserrer leur amitié. Wassilkiewicz, ayant été invité par son ami à passer une partie des vacances dans la maison de ses parents, y avait rencontré la sœur de Karwowski, une jeune fille sans beauté, maladive et débile, mais infiniment bonne et tendre sous son air réservé. Et la jeune fille s'était éprise pour le Lithuanien d'un amour silencieux et profond, qui n'avait point tardé à être payé de retour. Les parents l'ignoraient, mais tout porte à croire que, si même ils avaient eu vent de cette naïve idylle, ils se seraient gardés d'y mettre trop d'obstacle. Leur fille était laide, Wassilkiewicz était un loyal garçon digne de toute confiance : l'inégalité des situations sociales se trouvait, par là, en quelque sorte effacée. Et d'ailleurs les parents de Karwowski auraient été désolés de rien faire qui dût priver leur fils

d'un compagnon dont les soins et les conseils lui étaient sans cesse plus précieux.

Wassilkiewicz avait encore une autre vertu : il aimait passionnément ses parents, « les vieux, » comme il les appelait. Ces vieux demeuraient au fond de la Lithuanie, ils étaient pauvres, et c'était leur fils qui les soutenait. Le père avait été garde forestier. Maintenant encore il habitait une misérable cabane au milieu de la forêt, sur les bords d'un grand lac, un lieu désert qui, suivant la tradition, était hanté du diable ; mais jamais le diable ne faisait aucun mal aux deux bons vieillards.

C'était là qu'était né Wassilkiewicz. Enfant, il y avait pêché le poisson, il avait cherché à surprendre le canard sauvage au bord du lac, il avait tendu des filets sur les roseaux du rivage. La nature l'avait bercé ; les oiseaux, les arbres et les vagues avaient été ses maîtres. Puis, quand il avait grandi, son père lui avait appris à lire ; puis il avait tiré d'un vieux coffre un petit tas de pièces d'argent déposées là une à une ; et ces pièces avaient permis à l'enfant d'en-

trer au collège. Alors s'était ouverte une dure période. Wassilkiewicz s'était promis de faire son chemin; il l'avait fait. A force de travail et de privations, il était parvenu à s'élever jusqu'à l'université. Mais pas un instant il n'avait cessé de songer au bien-être de ses deux chers vieux; et ceux-ci, de leur côté, n'avaient jamais de pensée que pour lui. Leur seul bonheur était d'attendre le jour où leur fils venait passer les vacances chez eux. Ils l'attendaient cinq mois d'avance, et, durant les cinq mois qui suivaient son départ, ils vivaient du souvenir de ce qu'il avait dit. Parfois Karwowski venait chez eux avec son ami; et les vieux l'aimaient aussi, et s'ingéniaient à le gâter en toute façon, encore que tout leur cœur appartînt toujours à leur bien-aimé Jacques.

Un soir, les deux amis, en revenant d'un long vagabondage à travers la forêt, entendirent les vieux qui, déjà couchés, s'entretenaient d'eux avant de s'endormir.

— Quel beau garçon, ce Karwowski! disait le père.

— Oui, mais notre garçon est encore plus beau! — répondait la mère.

— Oh! naturellement, le nôtre est plus beau!

Tels étaient les deux jeunes gens qui, à Kiew, réunissaient autour d'eux une partie des étudiants de l'université. Leur chambre, où brûlait en permanence un excellent poêle, n'avait pas seulement remplacé le cercle : elle était devenue l'académie littéraire dont Augustinowicz, au cercle, s'était vainement efforcé d'exposer le programme. Tous ceux qui se sentaient la veine poétique produisaient là leurs créations. Les longues soirées d'automne y prenaient la forme de véritables séances littéraires, où présidaient, avec les deux hôtes, Schwartz, et surtout Augustinowicz.

Schwartz s'était d'abord essayé à écrire; mais le talent lui manquait, l'art d'inventer, de créer, de mettre autour de ses pensées le fil doré de la fantaisie. Mais il possédait en revanche un autre talent. Il savait juger avec esprit et finesse, il savait analyser et critiquer. Et quand, après avoir lu un de ses essais, il se mettait en pré-

sence de tous à en exposer les défauts, personne ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Il appliquait d'ailleurs le même système aux écrits des autres, et s'était fait par là un grand renom de sévérité, mêlé de beaucoup d'estime et d'une certaine crainte. Il inspirait, en particulier, une respectueuse terreur aux jeunes poètes amoureux de la lune, et le fait est que rien ne restait debout de leurs tirades, après qu'il avait pris la peine de les analyser.

Avec une fougue pittoresque, Wassilkiewicz décrivait sa forêt natale et les sombres lacs de sa Lithuanie. Karwowski commettait de temps à autre de petits poèmes où la rosée, les larmes et les soupirs s'entretenaient entre eux comme personnes vivantes. Mais aucun de ces jeunes gens n'égalait Augustinowicz. Maintes fois celui-ci arrivait aux séances visiblement ivre, tenant en main des feuillets tachés d'encre et de graisse; mais dès qu'il commençait à lire on oubliait tout; et toutes les oreilles, comme toutes les âmes, se donnaient à lui. Lui-même, d'ailleurs, s'animait, se réveillait; et du torrent de

son discours tombaient en foule de belles pensées claires et colorées, pareilles aux reflets d'un joyau taillé en facettes. Quand il parlait de l'amour, tous les cœurs battaient à l'unisson de ses paroles; et quand, ensuite, en des phrases tendres et passionnées, il exprimait l'abîme de la mélancolie, c'était comme si l'on eût respiré une atmosphère imprégnée d'un parfum de myrtes et de roses. Augustinowicz, seul de tous ses camarades, était vraiment doué ; seul il savait exprimer des sentiments en de belles paroles ; et personne ne s'inquiétait, après cela, du désaccord de ses sentiments avec sa façon de vivre et son caractère habituels.

Gustave ne venait que rarement à ces réunions. Il n'aimait pas Karwowski, et cela simplement parce que tout le monde l'aimait. A mesure que la vie lui devenait plus dure, à mesure qu'il souffrait davantage de son malheureux amour, son caractère se faisait plus amer et plus irritable. Malgré lui, il se prenait à haïr tous ceux qui possédaient les biens dont il était privé. Leur bonheur était pour lui comme une offense, et

ainsi il se tenait aussi éloigné que possible de la société de ses camarades, détestant jusqu'à leur compassion, qui lui faisait l'effet d'une humiliation. Et puis il savait que Schwartz était assidu aux soirées de Wassilkiewicz; et il se souciait de moins en moins de le rencontrer.

La veuve, cependant, insistait et le tourmentait sans cesse davantage pour qu'il lui permît de revoir Schwartz. Sous les yeux de l'étudiant, une rapide évolution se produisait en elle, qui achevait de le désespérer. Naturellement passionné, et exalté encore par cette longue séparation, le cœur d'Hélène aspirait sans cesse davantage vers Schwartz; et ce n'était plus maintenant le souvenir de son mari qu'elle aimait en lui, mais lui-même. Son amour avait pris décidément un nouvel objet.

— Arrive que voudra ! — se disait Gustave, — mais on ne me reprendra pas à lui amener Schwartz une seconde fois. Pour le peu de temps qui me reste, je n'irai pas troubler mon repos!

Le repos, Gustave le cherchait dans le travail!

mais le travail l'épuisait sans calmer sa peine. Il n'avait de bonheur que la nuit, quand il parvenait à dormir. Une nuit, il rêva qu'il était agenouillé devant Hélène et lui baisait les mains; il sentait le contact de ses chères mains sous ses lèvres en feu. Puis il se réveilla, et son supplice recommença.

Il voyait Hélène tous les jours, il vivait tout près d'elle ; et toujours un abîme le séparait d'elle. Sa maigreur augmentait, son teint devenait plus blafard et ses joues plus creuses; seuls ses yeux, pleins de fièvre, continuaient à refléter une résolution invincible.

Schwartz continuait à demeurer chez Gustave; mais les relations des jeunes gens devenaient sans cesse plus tendues et plus irritantes.

Un jour Gustave, rentrant chez lui, trouva son compagnon occupé à ranger dans sa malle, déjà presque pleine, les livres et le linge qui lui appartenaient. Schwartz, sans rien dire, poursuivit son travail; puis, quand il l'eut achevé, il se tourna vers Gustave et lui dit :

— Adieu, Gustave! Je m'en vais.

Gustave lui tendit la main sans répondre. Et ils se séparèrent.

Dans la rue, Schwartz rencontra Wassilkiewicz.

— Que se passe-t-il ? — demanda Wassilkiewicz. Tu déménages?

— Tu connais ma situation vis-à-vis de Gustave? — répliqua Schwartz. — Juge par toi-même si c'était chose possible pour moi de demeurer plus longtemps avec lui.

— Sans doute ; mais, dans l'état où il se trouve en ce moment... l'abandonner...

— Je comprends ce que tu veux dire ! — s'écria Schwartz, — mais je te jure que ma présence ne fait que l'exaspérer. Tu sais ce que j'ai fait pour lui ! Il n'avait aucun motif pour être fâché contre moi... Et cependant...

Wassilkiewicz haussa tristement les épaules et poursuivit son chemin.

Le nouvel appartement de Schwartz se trouvait dans une grande maison à plusieurs étages. Il consistait en deux pièces spacieuses et claires.

En plus des deux mille roubles de l'héritage paternel, Schwartz, sitôta rrivé à Kiew, avait eu la chance de mettre la main sur de fructueuses leçons, qui lui permettaient de vivre à l'aise sans faire trop d'entailles à son capital. Lors donc qu'il avait résolu de se séparer de Gustave, il s'était promis de louer un logement agréable et commode, où il pût demeurer jusqu'au bout de ses études; et le fait est que son nouveau logement ne manquait même pas d'une certaine élégance. Sur le lit s'étendait une belle courtepointe, un tapis recouvrait par places le plancher ciré ; et dans le petit poêle s'allumait tous les soirs un joyeux feu de bois, qui répandait à travers les deux pièces sa douce chaleur et son rayonnement.

Toute la maison, d'ailleurs, avait un air des plus élégants. Au premier étage demeurait un général avec sa femme et ses deux filles, aussi laides l'une que l'autre. Au second étage, Schwartz, qui y demeurait lui-même, avait pour voisin un ingénieur français. Au troisième logeait un vieux comte qui avait été autrefois

fort riche, mais avait perdu toute sa fortune. Il occupait là, au-dessus de l'appartement de Schwartz, trois ou quatre petites chambres, en compagnie de sa fille et d'une servante.

La maison était malheureusement si bruyante que Schwartz y eut d'abord quelque peine à travailler sans être dérangé. Chez l'ingénieur, des enfants jouaient du piano toute la journée, faisant alterner de fastidieux exercices avec toute sorte de quadrilles et de valses. Chez le général ce n'étaient que bals, soirées, et thés dansants. Le tapage se prolongeait souvent jusqu'au milieu de la nuit, les domestiques ouvraient et refermaient la porte, un va-et-vient continuel remplissait l'escalier. Seul le vieux comte du troisième étage se tenait tranquille. Schwartz, après un mois de voisinage, l'avait à peine entrevu. Plusieurs fois. en entendant un bruit de pas dans l'escalier, il avait deviné que le vieillard sortait ou rentrait avec sa fille ; mais il éprouvait d'autant moins de curiosité à les voir de près que, avec l'ardeur de son âge, il se piquait d'être démocrate et de mépriser toute personne titrée.

Un soir, cependant, il avait fait, par hasard, une découverte, qui l'avait fort intéressé. Rentrant chez lui, il avait aperçu dans l'escalier, à mi-chemin entre le premier et le second étage, le buste d'une jeune femme penchée sur la rampe, avec un joli visage régulier, des yeux bleus et des cheveux noirs. Les yeux bleus semblaient interroger, d'un regard anxieux, la demi-obscurité du vestibule; mais à l'approche de Schwartz l'apparition s'était effacée; et bien que le jeune homme eût pressé le pas, dans l'espoir de la voir de près, il n'avait plus vu, en arrivant sur son palier, que deux petits pieds chaussés de pantoufles et qui s'enfuyaient à l'étage supérieur.

— Tiens, ce sera sans doute la jeune comtesse! — avait songé Schwartz; et il s'était empressé de se remettre au travail.

Mais le souvenir de la jeune comtesse s'obstinait à lui trotter en tête. Assis devant sa table, près du poèle allumé, il revoyait malgré lui les deux grands yeux bleus, le front blanc ombragé de belles boucles brunes, et les petits pieds chaussés de pantoufles noires.

Deux jours après, comme il revenait de dîner et s'était assis près de la fenêtre sans allumer sa lampe, il entendit soudain à l'étage supérieur une voix qui chantait. Elle chantait une romance italienne tendre et mélancolique ; et c'était une voix jeune, fraîche, harmonieuse, si claire que la chambre de Schwartz en était toute remplie. Des prières, de pathétiques reproches flottaient autour de Schwartz, dans les ténèbres, avec un charme infini. Le dernier vers surtout, maintes fois répété, avait une force d'expression qui permettait d'en deviner toutes les paroles :

Or tu sei, tu sei barbaro !

— Tiens, la petite comtesse a une jolie voix ! songea Schwartz.

Et le lendemain, en s'habillant, il se surprit à fredonner lui-même, avec l'intonation la plus passionnée :

Or tu sei, tu sei barbaro !

Mais bientôt ce souvenir s'évanouit, et au lieu de la comtesse ce fut Hélène qui s'empara de l'esprit de Schwartz. « Cette femme était toute

prête à m'aimer! » se disait-il. Il se rappelait le plaisir qu'il avait eu à la regarder dans les yeux. « C'est une créature tout à fait extraordinaire, se disait-il encore. Comme elle a dû aimer son mari!... Et le pauvre Gustave! Mon sacrifice ne lui sert de rien, cet amour le perdra! ... Bah! chacun n'est responsable que de soi ... Mais, tout de même, je voudrais bien savoir ce qu'elle pense de ma résolution de ne plus la voir. »

Souvent il se rappelait l'instant où la jeune femme, pâle et tremblante, les bras tendus vers lui, l'avait appelé du nom de son mari. « Il n'aurait dépendu que de moi de l'aimer et d'en être aimé! » songeait-il tristement.

Comme tous les jeunes gens, il avait soif d'aimer. Hélène était la première femme qu'il eût connue. Et par instants les pantoufles noires et les yeux bleus de la comtesse lui revenaient à l'esprit, mais pour se perdre dès l'instant d'après en vagues rêveries; tandis qu'il se rappelait au contraire, avec une réalité vivante, comment, un soir, il avait tenu la main d'Hélène dans ses mains, tout en causant, comment un

désir fiévreux lui était venu de baiser cette main, et aussi comment il avait vu s'allumer, soudain, une flamme de haine dans les yeux de Gustave. A son tour, il se sentait jaloux. Il en arrivait à se reprocher, dans le fond de son cœur, le mouvement d'amitié qui lui avait dicté sa résolution. Et il avait alors besoin de se répéter, du ton le plus tragique, qu'il pouvait : « Non! j'ai donné ma parole! je la tiendrai jusqu'au bout. »

Nous devons ajouter — dût la chose paraître incroyable — que Schwartz ne souffrait pas seulement du vide de son cœur : il souffrait d'avoir une vie trop calme et trop heureuse. Ses études avançaient sans difficulté. Il s'y livrait sans s'y abandonner tout entier; et l'excédent de ses forces lui était à charge. Plus encore que d'aimer, il avait soif de lutter. Il aurait voulu jeter le gant à tout l'univers, que ce fût d'ailleurs au nom de la science ou du sentiment. Comme il se l'était dit le soir de son arrivée à Kiew, il aspirait à vivre; et il avait l'impression que son existence d'étudiant laissait disponible en lui un trop plein de vie.

Telle était la disposition d'esprit où se trouvait Schwartz, lorsque se produisit une circonstance qui,pour un moment, l'arracha au calme excessif dont il se plaignait.

Augustinowicz s'était rendu coupable d'un acte qui avait été considéré comme déshonorant par le corps tout entier de ses camarades; et ceux-ci avaient résolu de le forcer à quitter l'université. Plusieurs fois déjà les étudiants avaient été sur le point de prendre à son égard cette mesure de rigueur, mais toujours, jusque-là, ils avaient fini par lui pardonner. Cette fois l'indulgence leur paraissait impossible. Nous ne dirons pas ici de quelle nature était l'acte qu'il avait commis : à quoi bon nous salir dans la boue? Mais le fait est que les étudiants avaient élu un jury d'honneur, avec mission de prononcer l'expulsion définitive du coupable : jugement suivi d'effet, car les autorités universitaires ne manquaient jamais à le ratifier.

L'agitation était grande parmi les étudiants; mais personne n'osait prendre la défense d'Au-

gustinowicz, à l'exception de Schwartz qui, brusquement, se mit en tête de sauver son camarade.

— Vous voulez le chasser ? — s'écria-t-il en s'adressant aux membres du jury d'honneur. — Vous craignez que sa présence parmi nous ne déshonore l'Université? Mais ne voyez-vous pas qu'il la déshonorera tout autant quand vous l'aurez chassé? Que fera-t-il? De quoi vivra-t-il? Et vous êtes-vous demandé pourquoi il est tombé au degré où vous le voyez? Faites donc une enquête pour savoir ce qu'il a eu à manger, depuis qu'il est ici ! Nous sommes entre nous : prenez un de ses pieds, le droit ou le gauche ; et si vous y trouvez une semelle à peu près entière, je consens à le condamner avec vous. Je suis d'avis, quant à moi, — et au diable quiconque osera soutenir le contraire ! — je suis d'avis que notre devoir est de sauver, et non de condamner. Sauvez-le ! Pardonnez-lui ! Et, pour le reste, je le prends désormais sous ma propre responsabilité !

Ce discours fut suivi d'un tapage énorme. Wassilkiewicz prit le parti de Schwartz, lui prê-

tant l'appui de son influence. D'autres continuaient à exiger l'expulsion. Et l'on ne se décidait toujours pas à trancher l'affaire. Enfin Schwartz sauta sur un banc, et, s'adressant à Augustinowicz :

— Allons, vieux, on te pardonne ! Reprends courage, et viens avec moi !

Après quoi, il sortit en se frottant les mains :

— C'eût été trop dommage pour nous, de perdre la meilleure tête de l'université ! — songeait-il. — Et puis, désormais, je veux être pendu s'ils font encore quelque chose sans moi !

— Schwartz, pourquoi m'as-tu sauvé ? lui demanda Augustinowicz, qui marchait près de lui.

Schwartz jeta sur lui un regard sévère :

— Va préparer ta malle ! — lui dit-il ; — dès cette nuit tu logeras chez moi !

Ce même soir, un drame d'un autre genre avait lieu dans l'appartement d'Hélène Potkanska.

Hélène était, comme nous l'avons dit, une étrange créature : elle ne pouvait vivre sans être dominée tout entière par un sentiment unique. La

première fois la chance l'avait favorisée : elle s'était donnée corps et âme à son mari et avait été pour lui une compagne exemplaire. Mais maintenant c'était Schwartz qui s'était emparé de son cœur, et voilà que des mois s'étaient passés sans qu'elle pût le voir! Tous les jours elle sentait grandir le besoin qu'elle avait de lui; et tous les jours l'opposition de Gustave devenait plus vive. Ce soir-là, enfin, la crise avait éclaté entre ces passions opposées, toutes deux tendues à l'excès.

— Si vous ne voulez pas me l'amener ici, — avait dit Hélène, — je vais moi-même me mettre à sa recherche. Je vous en supplie à genoux, Gustave, rendez-le-moi! Vous dites que mon mari vous a demandé de veiller sur moi... Eh bien, je vous en conjure en son nom !... Mon Dieu! Mon Dieu !... Que dis je là? Mais c'est que vous ne comprenez pas tout ce que je souffre!... Vous n'avez, sûrement, jamais aimé!

— Moi... jamais aimé? — murmura Gustave d'une voix tremblante. — Oui, vous avez peut-être raison... Mais vous n'avez donc rien vu,

rien compris? Vous ne sentez donc pas que de toutes mes forces, depuis toujours... je vous aime?

Il se jeta aux pieds d'Hélène. Et un grand silence se fit dans la chambre. Hélène restait penchée, les mains devant les yeux; Gustave pleurait à ses pieds. Mais bientôt le jeune homme se redressa. Il s'était ressaisi, une révolution nouvelle se lisait sur ses traits.

Appuyant la main sur l'épaule d'Hélène, il lui dit d'une voix douce, à peine distincte, sans cesse interrompue par le pénible effort de sa respiration :

— Pardonne-moi, Hélène! c'est un aveu que je n'aurais pas dû te faire, mais mon supplice durait depuis trop longtemps. Il a commencé voici trois ans bientôt, un dimanche matin. Je t'ai vue à l'église, un hasard m'avait placé près de toi. Et tous les jours, depuis, je t'ai revue, je ne sais pas moi-même ce qui s'est passé en moi... Et puis tu t'es mariée... je n'ai rien dit... Et maintenant encore je m'étais promis de ne rien te dire... Mais tu m'as accusé de n'avoir

jamais aimé!.. Cela, vois-tu, ce n'est pas vrai... Pardonne-moi... Dès demain, Schwartz viendra te voir... C'est un loyal garçon ; aime-le et sois heureuse! Adieu!

Il lui prit la main et la baisa pieusement.

Hélène resta seule.

— Que m'a-t-il dit? murmura-t-elle tout bas. Que m'a dit Gustave?... Il m'a dit que Schwartz reviendrait me voir! N'est-ce pas un rêve?... Mais non, dès demain, peut-être, je le reverrai!

VI

Le lendemain du jour où Schwartz avait tenu tête, héroïquement, à tous ses camarades, il reçut la visite de Wassilkiewicz. Celui-ci venait le voir presque tous les jours, tantôt seul, tantôt accompagné de Karwowski; sans cesse ses relations avec Schwartz devenaient plus intimes. Les deux jeunes gens avaient réciproquement conscience de leur valeur; chacun d'eux appréciait chez l'autre des qualités d'intelligence et de volonté pareilles à celles qui étaient en lui-même.

Et sans cesse leur influence grandissait dans les milieux universitaires.

— Eh ! bien, que dit-on de moi, à propos de cette affaire d'Augustinowicz ? demanda Schwartz.

— Le désaccord dure toujours, répondit Wassilkiewicz. Les uns t'approuvent, les autres se moquent de toi. J'ai justement eu l'occasion d'aller, ce matin, chez un de tes adversaires : inutile de te le nommer ; mais le fait est que j'ai trouvé là toute une réunion, et, naturellement, on ne parlait que de toi et d'Augustinowicz... Et jamais tu ne devinerais qui a pris le plus chaudement ta défense ?

— Qui donc ?

— Devine !

— Karwowski ?

— Non.

— Je ne devine pas...

— C'est Gustave !

— Gustave ?

— Parfaitement ! Et à ceux qui se moquaient de toi il a dit de si dures vérités que, de long-

temps, ils ne l'oublieront pas. Tu connais sa manière! Ah! il leur en a dit!

— Voilà ce que je n'aurais jamais attendu de lui!

— C'est que tu ne le connais pas, tu ne connais pas le fond de sa nature! Hélas! le pauvre garçon s'est noyé jusqu'aux oreilles dans cette maudite aventure d'amour. Mais c'est un cœur d'or, et rien ne me fait autant de peine que de penser à lui! Dis-moi, toi qui t'y entends mieux que moi, est-il très malade?

— Eh! je crains qu'il n'ait une mauvaise affaire.

— Quoi donc? N'est-ce pas simplement de l'asthme?

Schwartz fit de la main un geste découragé.

— De l'asthme? Non... l'excès de travail, la consomption...

— Mais c'est affreux!

Soudain les deux amis entendirent un bruit de pas sur l'escalier. La porte s'ouvrit et Gustave entra. Il avait changé au point d'être mécon-

naissable. La peau de son visage avait pris une pâleur transparente qui effrayait à voir. Le front semblait de cire, les lèvres avaient perdu toute couleur, le creux des joues s'était accentué. Gustave avait l'apparence d'un homme à peine sorti de quelque longue et grave maladie. Et sur ses traits se lisait un extraordinaire mélange de désespoir et de résignation.

Étonné, gêné, Schwartz ne savait que dire a son ancien ami. Mais celui-ci, ayant repris haleine, après un long effort :

— Schwartz ! — dit-il, — je suis venu t'adresser une prière. Tu m'as un jour promis de ne plus revoir Hélène ! Eh bien ! je t'en prie, reti e cette promesse !

Le visage de Schwartz se rembrunit. C'était là, pour le jeune homme, un sujet de conversation particulièrement déplaisant. Il se borna à répondre :

— J'ai l'habitude de tenir ma parole.

— Oui, je le sais, répondit Gustave, d'un ton calme, — mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Si, par exemple, je mourais, ta promesse ne t'en-

gagerait plus à rien, n'est-ce pas? Eh bien, je suis malade, vraiment très malade. Et cependant Hélène a besoin d'une protection. Je ne puis plus rien pour elle... je suis hors d'état de veiller sur elle. Je vais être forcé de me coucher... de prendre du repos... car je sens bien que c'est la fatigue qui m'anéantit. Et puis, écoute, je vais te dire toute la vérité! La vérité, c'est qu'Hélène t'aime, et que toi aussi, sans doute, tu l'aimes! J'ai été un obstacle entre vous, maintenant je me retire. Je ne le fais que par force, et n'ai point la prétention de faire passer ma conduite pour un sacrifice... Depuis le premier jour où j'ai vu Hélène, je l'ai aimée; et jusqu'au dernier moment, jusqu'à hier soir, je me suis obstiné à garder l'espoir qu'elle consentirait enfin à m'aimer... Mais je me suis trompé. Personne ne m'a jamais aimé... Que faire? J'ai beaucoup souffert, ces temps derniers; mais, Dieu merci, c'est fini! La seule chose qui me tienne au cœur maintenant, c'est qu'Hélène ne reste pas seule. Schwartz, tu peux faire cela pour moi! Tu as de l'énergie et de la santé, tu as de l'argent... et elle t'aime, je

te le dis, de sorte que tu n'as pas à craindre de finir comme moi. Oh! moi, je n'ai pas eu de chance dans la vie... mais laissons cela! Je ne voudrais pas être la cause d'un mal, pour Hélène... je l'aime encore. Je ne voudrais pas que, par ma faute, elle fût exposée à rester sans appui... Va, je t'en prie, va chez elle! Nous avons demeuré ensemble, j'ai partagé ma misère avec toi : pour moi, si ce n'est pour Hélène, tu dois faire ce que je te demande, car, je te le répète, je suis malade, et je ne sais pas si je vous reverrai jamais, toi ni elle!

Wassilkiewicz avait les larmes aux yeux. Il se leva, se dirigea vers Schwartz et lui dit :

— Schwartz, c'est ton devoir, il faut que tu fasses ce que te demande Gustave.

— Oui, j'irai chez Hélène, répondit Schwartz d'un ton décidé, je la reverrai et la protégerai! Je vous en donne à tous deux ma parole d'honneur.

— Merci! dit Gustave. — Et maintenant, vas-y!

Un instant après, Gustave et Wassilkiewicz

restèrent seuls dans la chambre de Schwartz. Le Lithuanien se taisait, accablé de tristesse et de compassion. Enfin il s'écria d'une voix tremblante :

— Gustave, mon pauvre ami, comme tu dois souffrir !

Gustave ne répondit rien. Sa poitrine se souleva, ses lèvres se serrèrent, et il se mit à sangloter tout haut, comme un enfant.



Trois jours plus tard, Schwartz et Wassilkiewicz étaient assis dans la chambre de Gustave.

La soirée d'hiver était claire et douce. Les pâles rayons de la lune, traversant la fenêtre, tombaient sur le plancher en nappes d'argent. Une chandelle brûlait près du lit du malade.

Celui-ci avait toute sa conscience. Son visage, avec ses grands yeux brillants et son front bom-

bé, son visage tout ravagé de souffrance s'était comme transfiguré, pour revêtir, à ce suprême instant, une vraie beauté. Une de ses mains décharnées reposait sur la couverture, l'autre était serrée contre la poitrine. La lumière tremblante de la chandelle entourait d'une vague auréole la tête de ce martyr, qui s'était plu lui-même à se martyriser. L'autre coin de la chambre était noyé d'ombre.

Gustave avait encore toute sa conscience. Il venait de donner longuement à Schwartz ses recommandations au sujet d'Hélène. Maintenant, épuisé par l'effort qu'il avait fait, il se bornait à promener tour à tour ses yeux sur Schwartz et Wassilkiewicz, qui, debout près du lit, essuyait avec une serviette la sueur qui coulait de son front.

Mais au bout d'un instant il fit un nouvel effort et ajouta :

— Il y a encore ceci ! Les parents de son mari lui envoient tous les ans mille florins..., mais tu dois te garder de les lui laisser en main... Éloigne un peu la chandelle, et relève-moi la tête !...

Et j'ai encore là deux ou trois roubles pour elle... J'ai travaillé... je me suis privé de manger à ma faim... Mais je ne peux plus parler... Là-bas, dans ce tiroir, c'est là qu'est l'argent... Ma vue se trouble... Je voudrais dormir!

Dans le profond silence de la chambre se fit entendre tout à coup le grignotement d'une souris, occupée à ronger un morceau de papier.

— J'avais bien des idées en tête, — murmura Gustave. — Bah! tout cela n'a pas d'importance... Je suis curieux de savoir s'il y a un ciel et un enfer...

Wassilkiewicz se pencha sur lui, et lui demanda doucement :

— Gustave, tu crois en Dieu, n'est-ce pas ?

Le malade ne pouvait décidément plus parler. Il se borna à faire un signe de tête affirmatif. Puis il poussa un soupir et son âme s'envola.

Les obsèques furent célébrées en grande solennité : toutes les corporations universitaires tinrent à y prendre part. Alors seulement on s'avisa de reconnaître et de proclamer le savoir,

l'intelligence, le sublime esprit de sacrifice du défunt. Des comptes que fit Schwartz, en classant ses papiers, il conclut que, depuis deux ans, Gustave avait gagné près de huit mille florins. Et tout cela, le malheureux l'avait dépensé pour Hélène, et lui-même avait vécu comme un chien. Cet héroïsme caché lui valut un souvenir durable dans le cœur de ses camarades.

Schwartz retrouva aussi, dans les papiers de Gustave, de nombreux essais littéraires, des plans d'ouvrages à écrire; et il retrouva aussi le journal de Gustave. C'était, en de courtes phrases simples et rudes, l'apologie d'une âme jeune et passionnée ; c'était la confession de toutes les douleurs, de toutes les désillusions, de toutes les luttes, des mille aventures réelles ou imaginaires que cette âme infatigable avait eues à subir. La vie intime d'une nature essentiellement exaltée s'y révélait dans toute sa tristesse et dans toute sa beauté.

Ce journal, lu d'abord par Wassilkiewicz devant quelques amis, ne tarda pas à passer de main en main, et à faire le tour de l'université.

On pensa même à le faire imprimer, mais de légitimes scrupules empêchèrent le projet de se réaliser. Du moins Augustinowicz entreprit-il d'écrire l'éloge funèbre de Gustave. Avec l'éloquence imagée et pompeuse qui lui était naturelle, il raconta les heureuses années de l'enfance, il représenta Gustave disant adieu à ses parents, à son village, à son vieux chien, inconsolable du départ de son maître. Puis le tableau se chargeait de teintes plus sombres encore. Gustave se trouvait ballotté par les tempêtes de la vie... et soudain un rayon de lumière brillait devant ses yeux. Comme une fée dans un nuage d'or, une femme lui apparaissait... il étendait la main vers cette étoile de sa nuit. « Le reste vous est connu, — poursuivait Augustinowicz. — Maintenant encore, sans doute, c'est d'elle qu'il rêve, dans son sommeil éternel. Puisse-t-il reposer doucement, après les fatigues de sa vie ! La flamme est éteinte, le charme évanoui : Gustave n'est plus ! »

Mais c'est chose trop commune que l'on s'occupe beaucoup, après leur mort, de personnes

qu'on a laissées mourir sans même leur accorder un regard de pitié. Oublions donc le malheureux Gustave et considérons plutôt la suite des aventures de nos jeunes amis, mais surtout de Schwartz, le héros de notre récit.

VII

Schwartz n'avait pas seulement obtenu de ses camarades la grâce d'Augustinowicz, il avait en outre pris celui-ci sous sa responsabilité; et Augustinowicz était venu demeurer chez lui. Quelle différence entre la vie précédente du pauvre garçon et celle qu'il menait à présent! Lui qui, depuis des années, n'avait pas eu un coin bien chaud où se reposer, il se trouvait à présent très commodément logé, presque élégamment. Schwartz lui avait acheté un lit, il l'avait habillé des pieds à la tête, il partageait avec lui

tous ses repas. Chauffé, nourri, lavé, peigné, rasé, il était vraiment devenu un homme. Et son caractère aussi s'était transformé. C'était, comme nous l'avons dit, un caractère faible et mobile, subissant à un degré extraordinaire l'influence du milieu et des événements. Sous la forte et sévère direction de Schwartz, il n'avait point tardé à prendre une tournure nouvelle; et peu s'en fallait qu'Augustinowicz ne commençât à éprouver un goût très sincère pour la vie laborieuse et réglée que lui faisait mener son ami et protecteur. Avec le même excès qu'il mettait auparavant à n'avoir honte de rien, il rougissait à présent de tout ce qui n'était pas en harmonie avec la décence de sa mise, avec sa veste neuve, ses bottes et ses gants. Le plus difficile, pour lui, était de se déshabituer de boire; mais il n'avait pas l'occasion de retomber dans son ancien vice, car Schwartz exerçait sur lui une surveillance assidue et avait soin de le laisser toujours sans argent. Tout au plus lui offrait-il, de temps à autre, un petit verre d'eau-de-vie; et l'on ne peut se faire une idée de l'impatience avec laquelle

Augustinowicz attendait le moment bienheureux où son compagnon allait prendre, dans l'armoire, la bouteille achetée à son intention. Il sautait littéralement sur sa chaise, se représentant d'avance en imagination le goût du liquide, son entrée dans la bouche, son contact avec la langue, et enfin sa descente triomphale le long du gosier! Schwartz, d'ailleurs, ne manquait jamais de se verser un verre d'eau-de-vie en même temps qu'il en versait un à Augustinowicz, de façon à ôter à l'opération ce qu'elle pouvait avoir de trop humiliant.

Et, peu à peu, la sévérité de Schwartz s'était adoucie. Le jeune homme avait commencé à traiter davantage en ami le malheureux garçon dont il avait pris charge. Il s'était mis à discuter avec lui, à l'initier à sa propre vie, à l'introduire dans la confidence de ses sentiments et de ses pensées. Augustinowicz considérait tout cela comme lui étant dû, et ne se faisait point faute de s'approprier les idées de Schwartz, avec la remarquable souplesse d'esprit qui lui était naturelle. A tout moment, dans les discussions entre camarades,

on le voyait intervenir avec une gravité imprévue pour réclamer le sérieux, pour protester contre les tendances trop frivoles d'étudiants plus jeunes. Tout le monde en riait, et Schwartz, comme les autres : mais celui-ci n'en était pas moins ravi du résultat de son entreprise.

Tous deux étudiaient la médecine. Ils travaillaient ensemble, le soir, et Augustinowicz, plus avancé dans ses cours, était pour son compagnon d'une aide précieuse. Sans cesse Schwartz admirait davantage mille aptitudes merveilleuses que la misère et le dérèglement avaient failli rendre à jamais inutiles. En vérité, c'était comme si, pour l'intelligence d'Augustinowicz, aucune différence n'existât entre le facile et le difficile. Une intuition rapide et sûre lui tenait lieu de réflexion secondée encore par une mémoire qui emmagasinait tout sans ombre d'effort.

Cependant Schwartz, pour se conformer à la promesse donnée à Gustave, était retourné chez Hélène. Et, dès la seconde visite qu'il lui avait faite, il en était devenu follement amoureux. Il

avait le cœur et l'esprit tout pleins d'elle, tandis que, la nuit, il traversait la ville pour rentrer chez lui. Le ciel fourmillait d'étoiles, un vent frais, mais bienfaisant, soufflait du Dniéper. Des nuages légers glissaient vers l'est, en longs rubans gris. L'air était tout imprégné de musique : ainsi, du moins, en jugeait Schwartz, ivre de la musique qu'il entendait en lui. Il aimait ! il avait l'impression que cette belle nuit claire célébrait ses fiançailles avec le bonheur. Et, comme le vrai bonheur se compose toujours de souvenirs et d'espoirs, Schwartz sentait encore dans sa main la petite main d'Hélène, tout en pensant aux plaisirs nouveaux que le lendemain lui tenait en réserve. La jeune femme lui avait dit, sur le seuil de sa porte : « Ne m'oubliez pas ! » Oublie-t-on son bonheur? Il souriait de l'inutilité de la recommandation. Il aimait. Touché de la puissance et du charme de la nuit, du frémissement des étoiles et de la douce envolée des nuages dans l'infini bleu, il promenait sur la voûte céleste un regard enflammé, et murmurait, entre ses lèvres tremblantes :

— S'il y a un Dieu, comme il est grand et bon !

C'était ce soir-là qu'il avait enfin trouvé le courage d'annoncer à Hélène la mort de Gustave, après la lui avoir tenue cachée le plus longtemps possible. Et, à sa grande surprise, la jeune femme avait accueilli cette nouvelle sans trop d'émotion, bien loin d'en être désespérée comme il l'avait craint. Mais les yeux d'Hélène, et le contact de sa main lui avaient vite fait oublier cette pénible surprise. Ni Gustave, ni personne au monde n'avaient de réalité pour lui dans cette nuit d'hiver. Il avait trop à faire d'admirer la beauté du ciel, et d'écouter les chants merveilleux qui remplissaient son cœur.

Il fut toutefois tiré pour un moment de son enthousiasme, en rentrant chez lui, par les sonores ronflements d'Augustinowicz. Celui-ci, après l'avoir longtemps attendu, s'était mis au lit, et produisait à présent la variété de bruits la plus extraordinaire, comme si tous les instruments d'un orchestre avaient choisi demeure dans son nez et sa gorge.

Schwartz l'éveilla. Il éprouvait un besoin irrésistible de le prendre pour confident de son émotion. Augustinowicz ouvrit sur lui de petits yeux étonnés, parut faire effort pour le reconnaître, et finit par murmurer, d'une voix nasillante :

— Eh! va à tous les diables!

Schwartz éclata de rire.

— Bonne nuit! — reprit Augustinowicz. — Je sais d'où tu viens, mais je te le dirai demain. Aujourd'hui, j'ai trop sommeil! Bonsoir!

Après quoi, il se retourna vers le mur, et recommença sa bruyante musique.

Le lendemain était un dimanche. Schwartz, levé de bonne heure, préparait le thé, tandis qu'Augustinowicz s'attardait dans son lit et fumait sa pipe, les yeux fixés au plafond. Tous deux, sans rien se dire, pensaient évidemment au même sujet; car, tout à coup, Augustinowicz rompant le silence :

— Sais-tu, Schwartz, ce qui me vient à l'esprit?

— Je n'en ai aucune idée.

— Eh bien, écoute! Je me dis que, par tous les diables, ce n'est pas une bonne spéculation d'attacher sa vie à la première femme qu'on trouve sur son chemin! On a mieux à faire, dans ce bas-monde!

— Et d'où te vient cette profonde pensée?

— Tout droit de ma pipe! On s'accoutume à un objet, on se donne entièrement à lui, et puis arrive un obstacle, et peuh! de tous ces châteaux en l'air, rien ne reste debout! Tout s'en va en fumée comme le tabac de ma pipe!

Le fait est qu'un immense nuage de fumée remplissait la chambre, sorti de la large bouche d'Augustinowicz. Et ce fut encore celui-ci qui reprit l'entretien :

— Schwartz, dis-moi : as-tu déjà été amoureux, avant de connaître Gustave et la Potkanska?

— Si j'ai été...? — demanda Schwartz distraitement, tout en considérant le verre qui était devant lui. — Si j'ai été amoureux? Oui, deux ou trois fois déjà l'image d'une femme m'a trotté

en tête, mais sans me faire sortir du cours ordinaire de ma vie, sans déranger mon ordre du jour. A vrai dire, non, je n'ai jamais été amoureux!

Augustinowicz souleva en l'air sa longue pipe et se mit à déclamer, d'un ton solennel :

> Femme! vaine fumée, souffle fugitif!

— Qu'est-ce que c'est que cela? — demanda Schwartz en souriant.

— Cela est extrait de mes Mémoires! Eh! c'est que je ne suis pas comme toi, moi! Eh bien souvent déjà l'amour m'a fait perdre la tête comme à un simple idiot. J'ai même, un jour, essayé à toute force de tâter de l'amour ingénu et bourgeois. Mais l'expérience ne m'a pas réussi.

— Et comment a-t-elle fini?

— Oh! de la façon la plus prosaïque. Je donnais des leçons chez un propriétaire. Il y avait là deux enfants, un fils de dix ans et une fille de seize, et tout en instruisant le fils j'adorais la fille. Un soir, me sentant le cœur trop gros et des larmes pleins les yeux, je me jetai aux pieds

de la demoiselle pour lui avouer mon amour. Elle parut d'abord un peu gênée ; après quoi, elle se mit à rire aux éclats. Tu ne peux pas te figurer, Schwartz, quel vilain rire c'était ! Car elle avait bien vu ce que me coûtait mon aveu ; et c'est elle-même qui, les premiers jours, s'était amusée à me tourner la tête. Et, pour finir, la voilà encore qui va trouver sa mère pour se plaindre de moi !

— Et la mère ?

— La mère m'a dit, d'abord, que j'étais un misérable, ce que j'ai nié avec énergie ; en second lieu, elle m'a défendu de remettre les pieds dans sa maison ; et en troisième lieu elle m'a jeté cinq roubles, que j'ai eu soin de ramasser, car ils venaient fort à point, et m'ont permis, ce même soir, de me soûler jusqu'au surlendemain.

— Et le surlendemain ?

— Je me suis soûlé jusqu'au jour suivant.

— Et ainsi de suite indéfiniment ?

— Pas du tout ! Le quatrième jour, j'ai pleuré comme un veau : et puis, m'estimant guéri, — je veux dire guéri de l'amour, non de la soif, — j'ai

essayé de faire la cour à la première créature que j'ai rencontrée. Mais impossible de trouver une ombre d'amour dans mon cœur ! C'était fini ! Toute ma provision était épuisée !

— Et tu n'as plus aucun espoir pour l'avenir ?

Augustinowicz réfléchit un moment ; puis il répondit :

— Non ! Je n'ai plus d'estime pour les femmes. Autant j'ai autrefois cru en elles, autant je les ai honorées et désirées comme la plus douce récompense des peines de la vie, autant aujourd'hui... Tu me comprends, n'est-ce pas ? Et de tels sentiments excluent l'amour.

— Mais ils excluent aussi le bonheur !

— De cela, n'en parlons pas ! C'est pour cela que je fume, ce matin, au lieu de pleurer ; et c'est pour cela que je t'envie...

— De quoi ? — demanda Schwartz, levant brusquement les yeux sur Augustinowicz.

— De tes relations avec Hélène ! Allons ! ne fronce pas les sourcils, et ne t'étonne pas de ce que je sache tout ! Eh ! eh ! nous avons notre petite expérience ! D'ailleurs je dois te dire que

j'ai été moi-même vingt fois sur le point de devenir amoureux de la Potkanska... Je préfère ce genre de femmes à tous les autres... bien que, d'un autre côté... Mais j'ai peur de te fâcher, si je te dis ce que je pense là-dessus !

— Parle !

— Eh bien ! j'ai eu peur de m'éprendre de la Potkanska ! Sans doute, c'est une personne très malheureuse, et je la plains comme elle le mérite. Mais je ne puis m'empêcher de penser, avec cela, qu'elle porte malheur à tous ceux qui l'aiment. C'est comme un legs maudit qui passe de main en main : quiconque l'approche de trop près est aussitôt admis à la béatitude éternelle... Brr ! sur mon honneur, je ne voudrais pas d'un pareil héritage, ni pour moi-même, ni pour un ami !

Schwartz reposa sur la table le verre qu'il tenait en main, se tourna vers Augustinowicz et dit, froidement :

— Libre à toi de penser ce que tu veux ! Mais comme c'est moi qui me trouve aujourd'hui chargé du legs, je te prie de parler de mon héritage avec plus d'égards !

— Soit, je vais te parler très sérieusement, et non plus de la Potkanska, mais de ce que tu as à faire pour elle. Je vais t'en parler d'une façon toute désintéressée, et même, comme tu vas voir, contraire à mon intérêt. Voici : je te connais, je la connais, elle se jettera tout de suite dans tes bras. Pour peu que vos relations durent un mois ou deux, tu te fatigueras, tu la souhaiteras à tous les diables... Schwartz, tu sais que je désire ton bien ! Hâte-toi, marie-toi avec Hélène pendant qu'il en est temps encore !

Schwartz fronça de nouveau les sourcils, et répliqua d'un ton sec :

— Je ferai ce que je croirai devoir faire !

En vérité, la pensée du mariage ne lui était pas une seule fois venue à l'esprit. La veille, pendant qu'il baisait les mains d'Hélène, pas une fois il n'avait songé aux conséquences de ce baiser. Et maintenant il était vexé, surtout, de ce qu'un autre se fût chargé de lui rappeler son devoir. Peut-être, si Augustinowicz ne lui avait rien dit, aurait-il songé de lui-même, quelque jour, au mariage, et cette idée lui aurait-elle

souri. Mais l'intervention d'un étranger enlevait cette idée tout son charme, la faisait apparaître comme une obligation pénible. Et Schwartz se sentait furieux contre Augustinowicz, contre lui-même ; et sa mauvaise humeur s'étendait jusqu'à Hélène, lui gâtant le souvenir de la nuit précédente.

Le soir de ce même jour, Augustinowicz rencontra Wassilkiewicz qui venait chez Schwartz.

— Schwartz? Sais-tu où il est? Il passe ses journées chez la Potkanska.

— Et puis?

— Et puis! mais elle est follement amoureuse de lui! Songe à ce qui va en résulter! Songe à ce que Schwartz sera tenu de faire!

Wassilkiewicz répondit, avec sa précision habituelle :

— Il sera tenu de l'aimer aussi!

— Sans doute! mais encore?

— Pour le reste, ils feront comme ils l'entendront.

Augustinowicz haussa les épaules, d'un geste d'impatience.

— Permets-moi une dernière question : Toi, en pareille circonstance, que ferais-tu ?

— Si je devenais amoureux de la Potkanska?

— Oui.

— Je me marierais tout de suite avec elle.

Augustinowicz lui saisit le bras, et s'écria, d'un air de profonde conviction :

— Vois-tu, après tout ce que je dois à Schwartz, je voudrais au moins le remercier en lui donnant un bon conseil. Il se trouve dans une situation singulière! L'honneur, comme tu sais, a de certaines exigences qu'on est tenu de respecter. Je ne voudrais pas que quelqu'un pût un jour dire à Schwartz : « Tu as manqué à l'honneur ! » Je te parle en toute franchise : je ne voudrais pas que cela arrivât. Et toi, tu peux beaucoup dans toute cette affaire ! Tu as sur Schwartz une influence très grande !

Mais Wassilkiewicz, au lieu de se laisser convaincre, se fâcha tout à fait :

— Quel besoin as-tu de fourrer ton nez dans

les affaires d'autrui? Laisse-le faire à sa guise : il verra mieux que toi à tout arranger. Si encore c'était ton cœur qui te fît parler! Mais que le diable m'emporte si tu t'intéresses sincèrement à Hélène! Non, c'est simplement une manie, chez toi, de te mêler de tout, pour te donner des poses et pour déclamer! Allons! cesse de jouer la comédie! Songe plutôt que tu te sacrifies toi-même puisque, si Schwartz se marie, tu perdras ton logement! Songes-y sérieusement, au lieu de n'y voir qu'un prétexte à t'éblouir toi-même de ta générosité! Et ne crains rien pour Schwartz! Je te souhaite seulement de lui ressembler.

Resté seul, Augustinowicz éprouva une impression de gène. Les reproches du Lithuanien l'avaient indigné; et cependant il s'avouait, au fond du cœur, que Wassilkiewicz avait peut-être raison.

VIII

Des mois passèrent, l'hiver s'acheva, puis le printemps. La situation des deux amants restait toujours la même. Schwartz aimait Hélène, Hélène l'aimait, et leur vie s'écoulait sans que ni l'un ni l'autre s'inquiétât de l'avenir.

Une ombre légère, pourtant, s'était glissée entre eux, produite par un événement tout à fait accidentel.

Un soir d'été, Hélène avait noué sous son menton les rubans de son chapeau de paille, avait jeté sur ses épaules une mantille de soie, s'était

suspendue au bras de Schwartz, et l'on était allé en promenade, par les rues. Le soleil couchant brillait de tout son feu, l'air était imprégné de poussière, et la chaleur restait accablante, malgré qu'il fût déjà six heures passées. A chaque pas, Schwartz rencontrait des camarades qui le saluaient d'un signe de tête amical ; et sans cesse des étrangers s'arrêtaient ou se retournaient pour considérer le jeune couple, pour l'admirer ou pour l'envier.

Schwartz était maintenant devenu un beau jeune homme, rayonnant de force, de santé et de vie. Une fine moustache blonde ombrageait ses lèvres, et tout son visage avait une frappante expression de gravité juvénile, où se mêlait même une nuance d'orgueil. Mais plus charmante encore était son amie. Le vent agitait doucement les plumes de son chapeau, soulevait sa mantille flottante, découvrait sa taille svelte et harmonieuse, gracieusement serrée dans une robe blanche. On eût dit une jeune fiancée. S'appuyant avec abandon au bras de son compagnon, elle jouissait du soleil, de l'air, du spectacle varié

qui s'offrait à elle ; elle en jouissait comme si tout cela lui était apparu pour la première fois. Schwartz, lui, ne jouissait que d'elle, n'ayant d'yeux que pour elle.

Nous n'essaierons pas de décrire leur entretien : on sait ce que sont ces murmures d'amoureux, insignifiants pour tout auditeur étranger et pleins de délices pour les deux cœurs qui s'ouvrent l'un à l'autre. Ce soir-là, pourtant, Hélène eut soudain une pensée sérieuse. Elle pria Schwartz de la conduire au tombeau de son mari.

— L'été, dit-elle, il y a plus d'ombre au cimetière que toute autre part; et puis je n'y suis plus allée depuis si longtemps ! Mon Paul ne me pardonnerait pas de l'oublier tout à fait ! Je sais bien que c'est lui qui t'a envoyé à moi pour le remplacer, mon doux chéri : mais de temps à autre tu dois me permettre de prier pour lui !

Peu importait à Schwartz qu'Hélène priât pour qui bon lui semblait. Il lui répondit, avec un sourire indulgent :

— Fort bien, mon Hélène; pense à tes morts, à la condition que cela ne te fasse pas oublier les vivants!

Pour toute réponse, Hélène pressa légèrement contre sa poitrine le bras de son ami, le regarda dans les yeux, et rougit comme un enfant. Schwartz prit dans sa main la petite main qui s'appuyait sur son bras et tous deux se sentirent radieusement heureux.

Dans une des rues qu'ils eurent à longer pour se rendre au cimetière, ils rencontrèrent Augustinowicz qui, le cigare en bouche, accompagnait deux dames.

Les deux dames semblaient être étrangères à Kiew. C'était, apparemment, une mère et sa fille. Augustinowicz menait cavalièrement la fille à son bras; la mère suivait, un peu en arrière, gênée à la fois par sa corpulence et par la marche rapide des deux jeunes gens. Augustinowicz, lui, était en belle humeur, car sa compagne ne cessait de rire aux éclats, tout en marchant. Lorsqu'il croisa Schwartz, il lui adressa un clignement d'œil caractéristique, qui signifiait qu'il se

trouvait enchanté de lui-même et du reste du monde.

Schwartz demanda à Hélène si elle connaissait ce joyeux garçon.

— Oui, je le connais, bien que j'ignore son nom. Je l'ai vu tous les soirs au cercle, et je me rappelle que, du vivant de Paul, il est même venu une ou deux fois chez nous.

— C'est un vaurien, mais plein d'esprit et de talent ! fit Schwartz. Et imagine-toi qu'on m'a dit qu'il avait été amoureux de toi !

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Pour rien... mais c'est extraordinaire comme tout le monde se sent attiré vers toi !

— Triste privilège, je t'assure, mon chéri, et que personne ne devrait m'envier. Tu ne peux pas te figurer la misérable vie que j'ai eue, jusqu'au jour où le ciel m'a permis de rencontrer mon Paul. J'ai été élevée dans la maison d'un riche seigneur... je n'ai jamais connu ma mère... j'avais été recueillie là dès ma naissance, et le seigneur me traitait comme son propre enfant... Mais, après sa mort, ses héritiers m'ont accablée

d'injures, on m'a envoyée à l'office pour travailler avec les domestiques, et, un beau jour, je me suis enfuie et je suis venue à Kiew. Ici, j'ai fait la connaissance d'un vieux brave homme qui m'a prise chez lui et m'a traitée, lui aussi, un peu comme sa fille. Il m'appelait toujours son « petit mignon », et me caressait, et m'apportait des cadeaux. Mais il est mort, lui aussi, et de nouveau je me suis vue sur le pavé... Alors je suis allée au cercle des étudiants... Cela t'étonne peut-être, que j'y sois allée ? Tu peux me croire, j'étais à moitié morte de honte quand j'y suis entrée pour la première fois ; mais j'avais froid, j'avais faim, depuis la veille je n'avais rien mangé ! Je ne savais pas moi-même ce que je faisais, et où cela pourrait me conduire. Et c'est là qu'un soir j'ai vu mon Paul. Oh ! il ne m'a pas plu du tout, le premier soir ! Il riait et plaisantait, il se moquait de moi avec ses camarades. Enfin il m'a demandé si je voudrais bien venir avec lui. J'ai répondu : « Oui, » et voilà que, dans la rue, en voyant que je grelottais de froid, il a retiré sa pelisse pour m'y envelopper ! En arrivant dans sa chambre,

quand la chaleur du feu m'a rendu la conscience de ma situation, je me suis mise à pleurer de honte, ce qui l'a d'abord beaucoup étonné; mais ensuite il s'est assis près de moi, et, quand j'ai relevé les yeux sur lui, j'ai vu que ses yeux étaient pleins de larmes ; alors il m'a baisé la main et m'a priée d'être bien tranquille. Tout, tout, il a fallu que je lui raconte tout. Il m'a promis d'être un frère pour moi... Comme il était bon, n'est-ce pas, de me traiter ainsi? Et, dès le soir où je l'ai connu, je n'ai plus manqué de rien. Ah ! comme je l'aimais, dès ce soir-là! comme je l'aimais !

Hélène leva les yeux vers son ami : de grosses larmes d'émotion brillaient dans ses yeux. Mais le visage de Schwartz avait pris une expression sévère et maussade. La pensée qu'il ne devait l'amour de cette femme qu'à un méprisable hasard, à une ressemblance toute fortuite et toute extérieure, cette pensée projetait une ombre sur son bonheur. C'était d'une autre façon que Potkanski avait conquis la jeune femme ! Cette comparaison l'humiliait, il se rappelait les paroles

d'Augustinowicz, et longtemps il marcha près d'Hélène sans lui dire un seul mot.

Ainsi ils parvinrent à l'entrée du cimetière. Des croix, des statues, des pierres tombales étaient là, éparses entre les vieux arbres et les parterres de fleurs. La cité des morts dormait tristement dans l'ombre et le silence. A peine, çà et là, voyait-on une forme vêtue de noir errer parmi les tombes, ou prier, à genoux, auprès de l'une d'elles. Et les chansons même des oiseaux semblaient plus graves, plus discrètes, appropriées à la mélancolie de ce milieu funèbre.

Hélène se dirigea vers la tombe de Potkanski. Cette tombe était entourée d'une grille de fer. Elle était formée d'une tertre assez élevé, tout planté de fleurs; et au pied de ce tertre s'en voyait un autre, plus petit, sous lequel reposait l'enfant d'Hélène.

A la demande d'Hélène, Schwartz appela le gardien pour faire ouvrir la porte de la grille. Puis la jeune femme s'agenouilla, avec une prière sur les lèvres et des larmes dans les yeux.

— Qui prend soin de ces deux tombes? — demanda Schwartz au gardien.

— Cette dame, qui est là avec vous, est venue souvent apporter des fleurs. Et puis il y avait aussi un monsieur, un jeune, avec de longs cheveux ; mais je ne l'ai plus vu depuis bien longtemps. C'est lui qui a fait mettre la grille, et qui me donnait toujours de l'argent pour l'entretien des fleurs.

— L'homme dont vous parlez demeure maintenant ici, lui aussi, dit Schwartz : il y aura bientôt un an qu'on l'a enterré.

Le gardien secoua la tête, comme pour dire : « Et toi aussi, ton tour viendra de demeurer ici ! »

Quelques instants après, Hélène, ayant achevé sa prière, revint prendre le bras de son ami. Schwartz restait silencieux, il continuait à sentir un grand poids sur son cœur. A dessein, il entraîna Hélène par une autre allée que celle par où ils étaient arrivés ; et tout à coup, lui désignant du doigt une des tombes, il lui dit d'une voix froide et dure :

— Regarde, Hélène ! L'homme qui est couché là t'a aimée, de son vivant, plus encore que Potkanski ; et pourtant tu n'as pas même une pensée pour lui !

Dans la pénombre du soir, Hélène jeta un regard sur la tombe que lui montrait Schwartz. Elle vit une croix de bois noir où se détachaient en blanc les mots :

« Gustave K..., mort le... »

— Allons-nous-en... voici qu'il fait nuit ! murmura Hélène, se serrant contre Schwartz.

En effet, la nuit approchait, une belle nuit d'été, lumineuse et gaie. Bientôt la lune, pleine et rouge, se leva au-dessus du Dniéper. Dans les allées du parc, noyées d'ombre, on entendait le pas monotone de quelques promeneurs attardés. De l'une des fenêtres d'un pavillon voisin arrivait le son d'un piano, accompagnant une voix féminine qui chantait un *lied* langoureux de Schubert. La douce musique frémissait dans l'air tiède du soir.

— Quelle belle nuit ! — murmura Hélène. — Pourquoi es-tu triste, mon chéri ?

— Asseyons-nous un moment ! répondit Schwartz ; je suis fatigué.

Ils s'assirent sur un banc et, s'appuyant l'un sur l'autre, tous deux se turent. Longtemps ils restèrent plongés dans leurs réflexions. Mais soudain une voix franche et sonore, tout près d'eux, vint les réveiller de leur rêverie. La voix disait :

— Oui, Charles, tu as raison ! Il n'y a pas de plus grand bonheur que l'amour d'une femme, quand il s'adresse à un cœur généreux et viril !

C'était la voix de Wassilkiewicz, se promenant avec Karwowski avant le travail du soir. Puis les deux jeunes gens aperçurent Schwartz et Hélène assis sur le banc.

— Bonsoir ! dirent-ils tous deux en ôtant leurs toques.

Schwartz, ce jour-là, se borna à reconduire Hélène jusqu'à la porte de sa maison. Au moment de se séparer d'elle, il lui prit la main, et, ongtemps, il la tint appuyée contre ses lèvres. Puis il s'éloigna, et jusqu'à une heure avancée de la nuit il erra, seul et triste, au hasard des rues.

IX

Le lendemain, après une nuit de bon sommeil, Schwartz se réveilla complètement calmé, et sourit de ses préoccupations du soir précédent.

« Les belles phrases sont une belle chose, se dit-il, mais la réalité a aussi sa valeur. Seul un sot repousse le bonheur quand il s'offre à lui. Gustave m'a suffisamment appris, par son exemple, où mène l'excès de scrupule et de sacrifice. Le malheureux l'a payé de la vie, et je ne me sens pas, en vérité, l'étoffe d'un héros tragique.

Et puis d'ailleurs en quoi cela importe-t-il aux autres, que j'aime Hélène et que j'en sois aimé? »

— Allons, Augustinowicz, réveille-toi donc, paresseux! — s'écria-t-il, de son ton le plus joyeux. — Et dis-moi un peu quel diable a mis sur ton chemin le corsage blanc et l'ombrelle rose en compagnie desquels tu te promenais hier si gaillardement ?

— As-tu vu son visage? — demanda Augustinowicz entre deux bâillements.

— Oui, parbleu! je l'ai vu! Tout à fait un radis rose fraîchement tiré de terre. Et la maman, un vrai pot à tabac. Et alors, mon vieux, et voilà amoureux?

— Helas! mon cher, ce n'est pas du pain pour mes dents. Figure-toi qu'elles sont très riches!

— Toutes les deux? Combien a la fille?

— Hé! qui pourrait calculer des sommes pareilles. Et elle espère devenir encore plus riche un de ces jours.

— Mâtin!

— Parfaitement! La mère est venue à Kiew pour s'occuper d'un procès qu'elle veut intenter;

et devine à qui? A notre voisin de là-haut, le vieux comte, qui lui doit une dizaine de mille roubles.

— Mais comment sais-tu tout cela? Les connais-tu donc depuis longtemps?

— Depuis hier! Je les ai rencontrées par hasard, dans la rue. Elles m'ont abordé pour me demander leur chemin. Où elles avaient affaire, je l'ai, ma foi, oublié: mais le temps était si beau que je leur ai demandé la permission de les accompagner à travers la ville. La vieille, vois-tu? est un vrai sac à bavardages. Au premier tournant de rue, je savais déjà qui elles étaient et ce qu'elles venaient faire. Elles m'ont demandé si je ne connaissais pas le comte. J'ai répondu, naturellement, que je dînais chez lui tous les jours, et que j'userais de toute mon influence sur lui pour l'engager à payer sa dette. Je leur ai dit aussi que j'étais docteur en médecine, en théologie, et dans une foule d'autres sciences et arts. Là-dessus, la mère m'a confié à l'oreille tous ses petits bobos et tous ceux de sa fille. Je leur ai promis d'aller aujourd'hui les

voir, pour examiner leur état et leur indiquer un régime.

— Farceur! Et la fille, qu'a-t-elle dit de tout cela?

— Elle est devenue encore plus rouge qu'elle ne l'est naturellement, elle s'est follement amusée de mes traits d'esprit, et a fini par me prier, elle aussi, de ne pas oublier la visite promise.

— Et que comptes-tu faire?

— Ce que je compte faire? Je compte aller les voir, aujourd'hui même! Et, par manière d'ordonnance, je les engagerai toutes deux à se marier.

— Et, sans doute, te proposer toi-même pour mari à la plus jeune?

— Que veux-tu, mon cher? On devient vieux, on commence à aspirer à la vie bourgeoise. Mais, du reste, je suppose qu'à toi aussi nous aurons bientôt à faire nos vœux de bonheur?

— Je t'ai déjà défendu de faire tes sottes allusions à mes rapports avec Hélène!

— Bon! bon! Mais tu me permettras bien de

te dire, pourtant, que Mme Potkanska est plus belle que jamais !

— Tais-toi ! lui cria Schwartz, en s'efforçant de cacher le plaisir que lui avait fait cet éloge.

Au même instant, Wassilkiewicz entra dans la chambre.

— Je ne suis monté qu'en passant, dit-il à Schwartz. Charles m'attend en bas pour aller au cours. Mais écoute, Schwartz, j'ai quelque chose sur le cœur qu'il faut que je te dise. En deux mots, voici : je n'ai pas voulu, dans les premiers temps, me mêler de tes affaires d'amour, mais maintenant la chose a trop duré, je ne puis me taire davantage. Dis-moi, quelles sont tes intentions au sujet d'Hélène Potkanska ?

Schwartz, d'un geste rapide, déposa sur la table la pipe qu'il tenait en bouche, puis il se redressa, et considéra fixement Wassilkiewicz :

— Question pour question ! fit-il. Dis-moi : en quoi mes relations avec Hélène t'intéressent-elles ?

Wassilkiewicz fronça les sourcils, mais il se contint et répondit avec calme :

— Je t'interroge en camarade, et au nom de nous tous. Hélène n'est pas une de ces femmes qu'on a le droit d'aimer un jour et d'abandonner le jour suivant. Et d'ailleurs Potkanski a laissé un souvenir assez vif parmi nous pour que chacun de ses anciens amis puisse t'adresser une question de ce genre, et exiger que tu y répondes.

Schwartz se leva, les yeux brillants de colère.

— Et si je refuse de te répondre? s'écria-t-il. Je ne reconnais à personne aucun droit sur Hélène. Je n'admets pas que personne s'introduise entre elle et moi!

Wassilkiewicz, lui aussi, commençait à s'échauffer. Il répondit avec force :

— Ainsi tu as pu t'imaginer que nous permettrions au premier libertin venu de se jouer de la pauvre femme sans lui demander comment le jeu finirait? Ce serait, en vérité, trop commode pour toi et pour tes pareils! Sache donc que tu es responsable devant nous tous de l'honneur de la veuve de Potkanski, et qu'il n'y a personne ici qui ne soit prêt à t'en demander compte.

Il y eut un moment de silence. Les deux étudiants étaient debout face à face, les yeux menaçants, comme deux ennemis prêts à s'attaquer. Enfin Schwartz, le premier, fit un effort pour se dominer, et dit d'une voix tremblante de colère :

— Écoute, Wassilkiewicz ! Si un autre que toi avait fait ce que tu viens de faire, il serait déjà maintenant au bas de l'escalier. Je ne suis pas de ceux qui se laissent donner des ordres, et je n'admets absolument pas que toi ni personne vous mêliez de choses où vous n'avez rien à voir. Mais pour toi en particulier, je consens à faire exception, au moins une fois. Je te répondrai donc, une fois pour toutes, que je me considère comme parfaitement capable de veiller, à moi seul, sur l'honneur d'Hélène, que je ne dois compte de cet honneur qu'à moi seul, et que toi et tes pareils vous outrageriez lâchement Hélène en prétendant entrer en lice pour elle comme des chevaliers d'opéra ! C'est tout ce que j'ai à te dire ; aujourd'hui !

Wassilkiewicz retrouva, devant la porte de la maison, son ami Karwowski.

— Eh bien, il t'a envoyé promener? demanda celui-ci.

— Oui, c'est bien le mot.

— Je te l'avais dit!

— C'est vrai.

— Tu n'as que ce que tu mérites! Le gaillard a la tête dure, et ce n'est pas sur ce ton-là qu'on peut espérer rien obtenir de lui.

Quelques instants plus tard, Schwartz courait chez Hélène. Il était dans un état d'excitation extraordinaire. La démarche de Wassilkiewicz le révoltait, et il éprouvait l'étrange impression que cette intervention d'un tiers entre Hélène et lui, au lieu d'avoir pour effet de les rapprocher, contribuait plutôt à le séparer encore d'elle.

Quand il entra dans l'appartement d'Hélène, il trouva fermée la chambre de la jeune femme. La servante lui dit que sa maîtresse était chez elle, mais qu'elle ne savait point ce qu'elle faisait. Il ouvrit doucement la porte : Hélène dormait, la tête appuyée au dossier d'un fauteuil. Schwartz s'arrêta devant l'entrée, et considéra longuement

la jeune femme endormie. Ses traits avaient une expression de grâce enfantine, et son sein, sous la soie du corsage, se levait et s'abaissait d'un mouvement régulier.

Un désir voluptueux surgit, à ce spectacle, dans le cœur de Schwartz: et l'irritation qu'il éprouvait, l'instant d'auparavant, céda la place à des sentiments d'un tout autre genre. Longtemps il considéra le rythme harmonieux de ce sein, rêvant de pouvoir à son tour s'endormir sur lui, de s'y sentir doucement, chaudement bercé. Enfin il s'agenouilla aux pieds d'Hélène, et posa un baiser sur sa main pendante. La jeune femme s'éveilla, ouvrit les yeux, et sourit, comme un enfant tiré de son sommeil par un tendre baiser maternel.

C'était la première fois que Schwartz mettait à ses caresses cette ardeur sensuelle. Jusqu'alors il s'était montré vis-à-vis d'Hélène, sinon froid, du moins réservé; mais maintenant le souvenir désagréable de son entretien avec Wassilkiewicz lui inspirait une irrésistible tentation de s'étourdir, d'oublier, dans les bras de son amie. L'at-

trait tout-puissant de la femme l'avait décidément subjugué.

Il était cependant trop excité encore pour ne pas faire part à son amie de l'amertume qui lui emplissait le cœur. Il releva la tête et dit, les yeux fixés sur les yeux d'Hélène :

— Chère amie, je t'aime de toutes mes forces, mais la méchanceté des hommes irrite mon amour-propre et me met en méfiance contre moi-même. J'ai besoin de trouver dans ton amour une force nouvelle. Hélène, aie confiance en moi!... Aime-moi!

— Que veux-tu dire, chéri? Je ne te comprends pas.

Schwartz saisit la main d'Hélène et poursuivit doucement :

— Tu devrais me comprendre, cependant. Je me flatte de n'être inférieur à Potkanski ni dans mon amour pour toi ni dans mon désir de te rendre heureuse. Mais il y a une différence entre lui et moi. Lui, fils d'un grand seigneur, il pouvait tout de suite te tendre la main, t'offrir le nécessaire et le superflu; moi, je ne suis qu'un

fils d'ouvrier, je dois travailler longtemps encore pour assurer ton bonheur et le mien. Je ne t'abandonnerai pas, je t'en fais serment ; mais je ne veux pas que, en devenant ma femme, tu rentres de nouveau en contact avec la froide réalité de la misère, dont, grâce à Potkanski, tu t'es déshabituée. Je te demande donc d'avoir confiance en moi, en mon amour ! Parle, Hélène, réponds-moi !

Hélène ne répondit rien, mais elle se rapprocha de Schwartz, appuya sa tête sur la poitrine du jeune homme, et leva sur lui un regard tout rempli d'une confiance ingénue.

— Et moi, voici ma réponse, Hélène bien-aimée ! — dit Schwartz : et un long baiser unit leurs lèvres.

Puis Schwartz reprit :

— Peut-être est-ce égoïsme de ma part, mais tu me le pardonneras. Je ne t'ai conquise ni par mes bienfaits ni par ma souffrance : je n'ai absolument rien fait pour toi. Si je me mariais avec toi, toujours se dresserait entre nous le fantôme de la richesse dont t'a entourée Potkanski,

le fantôme des sacrifices du malheureux Gustave, Permets-moi, Hélène, de te mériter! Je ne manque ni de force ni d'énergie. Ta confiance en moi ne sera pas déçue.

Schwartz croyait être sincère, en parlant ainsi; mais, au fond, lui-même se rendait vaguement compte que c'était l'amour-propre, surtout, qui lui dictait ses paroles. Rien ne l'aurait empêché, en somme, d'épouser Hélène s'il en avait eu vraiment le désir. Elle l'aimait assez pour pouvoir renoncer en sa faveur au luxe, d'ailleurs relatif, où elle vivait. Il l'aurait prise chez lui, logée, nourrie, habillée : ne faisait-il pas tout cela pour Augustinowicz? La vérité était que, en parlant comme il venait de faire, il avait eu à cœur seulement de se justifier des reproches injurieux de Wassilkiewicz. Mais son indépendance lui était chère, et la forme présente de ses relations avec Hélène lui semblait si parfaitement agréable qu'il n'éprouvait aucune envie de la modifier.

Il aimait Hélène, pourtant. S'il ne l'avait pas aimée, aurait-il mis un tel empressement à la voir,

aurait-il trouvé un tel plaisir à lui baiser les mains, le front, et la bouche ? Mais ce qu'il avait d'elle lui suffisait, ou plutôt son instinct le portait bien à désirer quelque chose de plus, mais il voyait devant lui, pour l'atteindre, deux routes différentes, dont l'une était le mariage, et l'autre... dont l'autre était l'oubli momentané de soi, le triomphe de la passion sur l'honneur. C'était une route moins belle, assez vilaine même, mais plus prompte et plus séduisante. Schwartz se trouvait au carrefour de ces deux routes. Et l'on dira, peut-être, qu'entre elles un homme d'honneur ne saurait hésiter; mais la question reste toujours de savoir si, chez l'homme le plus rempli d'honneur, la force de la tentation ne peut pas l'emporter sur la voix du devoir.

Quelle serait, dans l'avenir, la conduite de Schwartz, c'est ce que ni lui-même ni personne n'était alors en état de prévoir.

X

En rentrant chez lui, ce soir-là, Schwartz rencontra le vieux comte et sa fille qui descendaient l'escalier. La jeune fille jeta sur lui, au passage, un regard curieux, et Schwartz crut même deviner qu'elle se retournait après l'avoir dépassé. Il fut, en tout cas, tout à fait certain de l'entendre dire à son père, quelques instants après : « C'est le jeune médecin qui demeure au-dessous de nous. » Et ces paroles firent au jeune homme d'autant plus de plaisir que, décidément, la fille du comte se trouvait être très jolie, bien plus

jolie encore que la lui avait montrée son imagination.

La porte de l'appartement de Schwartz était ouverte : le portier de la maison, suivant son habitude quotidienne, s'était mis en retard jusqu'au soir pour balayer et nettoyer les chambres des deux jeunes gens. Schwartz en profita pour interroger le portier sur le comte et sa fille. Le portier paraissait n'avoir pour eux qu'une estime médiocre ; il leur reprochait d'être fiers, ce qui le froissait d'autant plus que sans doute ils devaient, par ailleurs, être fort pauvres, car ils ne parvenaient pas même à payer leur terme d'une façon régulière.

— Ça se croit vraiment une princesse! — disait-il de la jeune fille. — Du matin au soir, ça ne fait que chanter et jouer du piano. Elle attend sans doute un mari, mais, bah ! il n'est pas près de se rencontrer!

Et le digne homme déconseilla à Schwartz de faire connaissance avec ses voisins.

— Fiers comme des princes, je vous dis ; et, dans la poche, pas un un sou vaillant !

— La mère, y a-t-il longtemps qu'elle est morte ? demanda Schwartz.

— Deux ans passés! Voyez-vous, ces gens-là étaient autrefois très riches, mais le comte a mis tout son argent dans des achats de grains. Il s'était entendu avec des banquiers d'Odessa pour fonder une société. Il voulait rouler tout le monde, et c'est lui-même qui a fini par être roulé. Tout ce qu'il avait a fini par y passer. Sa femme valait mieux que lui. C'était une brave dame. On peut bien dire qu'elle est morte de chagrin.

— Ont-ils des parents, des connaissances?

— Je ne crois pas, car jamais personne ne vient les voir.

Resté seul, Schwartz se prépara une tasse de thé, et, en attendant le retour d'Augustinowicz, s'étendit, tout vêtu, sur son lit, où il ne tarda pas à s'endormir. Quand il se réveilla, une heure après, l'obscurité était devenue complète dans la chambre; mais Augustinowicz ne rentrait toujours pas.

Il apparut enfin, une chanson aux lèvres, et,

manifestement, d'excellente humeur. Il revenait de chez les dames qu'un hasard lui avait fait rencontrer la veille. La mère s'appelait Mme Witzberg. Augustinowicz les avait, toutes deux, consciencieusement auscultées, après quoi il avait ordonné à la fille la danse, et conseillé à la mère de monter à cheval. Il leur avait d'ailleurs promis de revenir les voir, et de leur présenter Schwartz, dont il leur avait dit mille choses fantastiques.

— La vieille dame a déjà fait envoyer une citation écrite au comte de là-haut ! — poursuivit Augustinowicz. — Elle est allée chez lui, ce matin, mais n'a trouvé que la jeune comtesse, qui lui a beaucoup plu. La pauvre créature a paru bouleversée en apprenant l'objet de la visite de la mère Witzberg. J'ai demandé à celle-ci, là-dessus, pourquoi elle tenait si fort à ravoir quelques misérables milliers de roubles, puisque, aussi bien, elle avait tout l'air d'être la femme d'un Crésus. Mais elle m'a répondu, d'abord, que son défunt mari s'appelait Cléophas et non pas Crésus. « Si cet argent n'était qu'à

moi, a-t-elle ajouté, je me résignerais encore à en faire mon deuil : mais il est la propriété de mon unique enfant! » Elle avait une façon si expressive de prononcer ces mots : « mon unique enfant, » que, ma foi, parole d'honneur, je m'en suis senti tout remué. J'ai serré avec attendrissement la main de la mère, ce qui m'a fourni l'occasion de déposer ensuite un baiser sur la main de sa fille. Celle-ci s'appelle, de son prénom, Caroline, mais, dans l'intimité, elle s'appelle Malinka : un joli nom, bien que, au fond, je ne sois pas trop particulier en matière de noms... Mais toi, Schwartz, qu'est-ce que tu as? Pourquoi es-tu si pâle ?

— Je ne me sens pas bien. J'ai un peu dormi en t'attendant, et je crois bien que, maintenant, je ne pourrai plus dormir de toute la nuit. Donne-moi une tasse de thé!

Augustinowicz lui versa du thé, alluma sa pipe et se mit au lit. Schwartz, au contraire, se releva, approcha un fauteuil de son bureau, prit une plume et se mit à écrire. Mais bientôt il lâcha la plume; il se sentait las, sa tête

bouillonnait d'idées. Il s'enfonça dans le fauteuil pour réfléchir plus à l'aise.

Tout autre, à sa place, se serait laissé aller à la rêverie. Mais Schwartz tenait la rêverie pour chose dangereuse et se gardait soigneusement de s'y abandonner. Il essaya donc, suivant son habitude, de résumer le passé, d'examiner le présent, et d'en tirer des conséquences pour l'avenir. Malheureusement, il eut beau faire : son esprit s'obstinait à vagabonder. Au milieu de ses réflexions, c'étaient parfois les paroles de la jeune comtesse qui lui revenaient en mémoire. Médecin ! Il songeait à ce que ce titre, quand il l'aurait obtenu, impliquerait pour lui d'obligations, comme aussi de profits, peut-être de gloire... Puis, c'était l'image d'Hélène qui se dressait devant lui. Et il songeait que, dans le domaine du sentiment, de l'amour, la voie n'était plus libre pour lui. Il songeait que son cœur était désormais lié pour toujours, qu'il n'avait plus le droit de chercher à s'attirer les regards des autres femmes, ni de s'émouvoir de ce que pouvait penser de lui une belle jeune fille rencontrée en passant.

Pour la première fois, il dut s'avouer clairement qu'Hélène risquait d'être un obstacle dans sa vie à venir. Leur âge à tous deux, en vérité, s'accordait le mieux du monde : Hélène avait vingt-deux ans, il en avait vingt-cinq. D'où venait donc cette impression qu'il éprouvait, qu'Hélène, tôt ou tard, lui serait à charge? Sa conscience lui disait d'où venait cette impression : elle venait de son égoïsme et de sa vanité. Il n'avait connu, jusqu'alors, d'autre femme qu'Hélène : et il aspirait à en connaître d'autres, sa vanité lui suggérait le désir de faire d'autres conquêtes.

Mais ce n'était pas tout. Le fait est que Schwartz n'aimait pas Hélène. Il ne l'aimait pas du moins avec toute son âme ; de l'immense trésor de sentiments qu'il avait en lui, Hélène n'absorbait qu'une faible partie. Et de cela, naturellement, il était hors d'état de se rendre compte, quelque habitude qu'il eût de réfléchir sur ce qui se passait en lui. Mais il n'en était pas moins gêné, mal à son aise, avec une crainte inexpliquée que la possession de cette femme aimante

et dévouée n'entraînât pour lui la perte de quelque bien plus précieux, la nécessité de renoncer à des triomphes futurs. Pauvre garçon ! il ne savait pas combien ces futurs triomphes, même quand ils se réalisent, sont, au fond, peu de chose combien ils méritent peu que l'on y sacrifie un amour comme celui d'Hélène ! Mais il avait vingt-cinq ans, et la vie n'avait pas encore commencé pour lui.

Ainsi il restait plongé dans ses méditations, au rythme vigoureux des ronflements d'Augustinowicz. La lumière de la lampe baissait peu à peu. Soudain, au moment où le jeune homme allait s'endormir, il fut éveillé par un grand bruit qui se produisait à l'étage supérieur. « Tiens ! là-haut non plus on ne dort pas ! » se dit-il ; et de nouveau il songea à la jeune comtesse, au regard dont elle l'avait enveloppé en passant près de lui. « Quel calme et léger sommeil cela doit avoir, une jeune fille ! On n'a pas tort de dire que les jeunes filles sont comme des oiseaux. L'homme se fatigue, travaille, réfléchit ; et elles... C'est un gentil oiseau, la jeune fille de

là-haut !... Je voudrais bien pouvoir un jour la voir dormir... Mais voici qu'il est tard, deux heures et demie !... Qu'est-ce que c'est ? » En un clin d'œil, il fut debout.

Un coup de sonnette s'était fait entendre à la porte de l'appartement. Schwartz courut ouvrir, et, sa lampe en main, il reconnut la jeune comtesse debout sur le seuil.

Elle était pâle et tremblante, les cheveux dénoués, vêtue d'une camisole blanche qui lui découvrait à demi la gorge.

— Monsieur ! cria-t-elle, venez vite ; mon père va mourir !

Schwartz, sans rien répondre, courut prendre l'étui qui contenait ses lancettes ; puis, après avoir éveillé Augustinowicz et lui avoir ordonné de s'habiller au plus vite, il s'empressa de suivre la jeune fille.

Dans la première chambre où il entra se trouvait le petit lit de la comtesse, tout en désordre, attestant l'émoi d'un brusque réveil. Dans la chambre suivante, gisant sur le sol, était le vieux comte. Il respirait, ou plutôt il haletait

bruyamment ; il avait perdu toute conscience, son visage était presque bleu, et une écume sanguinolente lui jaillissait des lèvres. Une congestion soudaine, évidemment, venait de le terrasser.

Un instant après, Augustinowicz apparut, les pieds nus et à peine vêtu. Les deux jeunes gens s'occupèrent aussitôt de porter le malade sur son lit, sans faire attention à la comtesse, agenouillée au pied du lit. Puis Schwartz et Augustinowicz se regardèrent, d'un regard qui signifiait clairement l'impossibilité de rien espérer.

— Mon Dieu, mon Dieu ! peut-être faudrait-il encore appeler quelqu'un ! gémit la jeune fille, d'une voix affolée.

— Cours chercher Skotnicki ! dit Schwartz.

Et Augustinowicz s'élança dans l'escalier, malgré la conviction qu'il avait que, lorsqu'il ramènerait le médecin, le malade aurait cessé de vivre. Schwartz, cependant, sans rien perdre de sa présence d'esprit, s'efforçait de donner au vieux comte les premiers soins que réclamait son état. Il le saigna au bras, lui frotta vigou-

reusement les jambes, et, au bout de quelques instants, constata que le danger présent était écarté.

— Que Dieu soit loué ! Il y a donc encore de l'espoir ! s'écria la comtesse.

Schwartz se borna à répondre :

— La crise est passée.

Bientôt Augustinowicz fit de nouveau son apparition, précédant le médecin qu'il était allé chercher.

Le docteur Skotnicki déclara que le malade était sauvé pour cette fois ; mais il ajouta, avec sa rude franchise ordinaire, qu'un nouvel accès était à craindre qui certainement serait fatal. Aussi recommanda-t-il de veiller auprès du malade, et de ne pas le perdre de vue un seul instant.

Les deux amis passèrent donc tout le reste de la nuit au chevet du comte. Vers sept heures du matin, celui-ci ouvrit les yeux, reprit ses sens et demanda un prêtre. Augustinowicz se mit de nouveau en course ; il revint en compagnie d'un jeune vicaire efflanqué, qui, après avoir récité

quelques prières, confessa le comte et lui administra l'extrême-onction. Puis il se retira, et le malade, complètement revenu à lui, s'entretint avec Schwartz, donna sa bénédiction à sa fille, affirma avec insistance ses sentiments chrétiens et son espoir d'une vie future. Ainsi se passa la journée entière.

Vers le soir, Schwartz engagea la jeune fille à prendre quelques heures de repos, car la malheureuse, évidemment, n'en pouvait plus, accablée à la fois par la fatigue et le chagrin. Longtemps elle se refusa à suivre le conseil du jeune étudiant ; mais force lui fut enfin de s'y rendre. Avant de sortir de la chambre, elle tendit la main à Schwartz, et le remercia de la peine qu'il prenait.

Schwartz eut ainsi l'occasion de l'observer de près. Elle devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, bien que le développement de ses formes pût la faire paraître plus âgée. De taille moyenne, elle avait une bouche un peu grande, mais bien dessinée, des yeux bleus pleins d'intelligence, d'admirables cheveux noirs ; et l'ensemble de sa fi-

gure était des plus sympathiques. L'expression de son visage, ses petites mains, tous ses mouvements représentaient le type parfait de l'élégance aristocratique.

Le comte s'était endormi. Les deux étudiants, las et pensifs, restaient assis en face l'un de l'autre auprès d'un guéridon où brûlait une bougie. Augustinowicz fut le premier à rompre le silence.

— Dis donc, as-tu une idée de ce que deviendra la jeune fille, quand...

Et il désigna du doigt le malade.

— C'était précisément à quoi je pensais! répondit Schwartz. Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un de la famille?

— Et si personne ne se trouve?

— Nous le saurons bien, quand le moment sera venu de l'apprendre. Ces malheureux doivent être très pauvres : le portier m'a dit que leur dernier terme n'est pas encore payé. Mais tout porte à croire qu'ils ont quelque part des connaissances.

— Oui, tu as raison, on aura toujours le temps

d'y penser quand le moment sera venu! — fit Augustinowicz qui n'aimait pas à s'attarder sur un même sujet de conversation.

— Mais attends donc! interrompit Schwartz. A tout hasard, il me vient une idée. Le portier m'a dit encore que le comte et sa fille ne recevaient pas de visites. Or, c'est chose impossible que la pauvre enfant (il désignait des yeux la porte de la chambre où dormait la jeune fille)... qu'elle reste seule ici après la mort du père! Écoute : ta nouvelle amie, la dame Witzberg, a-t-elle l'air d'une brave femme?

— Oh! la bonté même!

— Et sais-tu si elle est pieuse ?

— Comme une boîte à hosties! Mais quel rapport y a-t-il entre tout cela et la comtesse?

— Eh bien, on pourrait engager cette dame à prendre la comtesse sous sa protection!

— Mais elle n'est venue à Kiew que pour leur intenter un procès!

— Raison de plus!

Soudain le malade fit un mouvement. Schwartz

jeta un rapide coup d'œil dans la direction du lit ; puis, rassuré, il poursuivit tout bas :

— Il y a encore ce terme en retard, qu'on aura à payer ! Mais de cela aussi on s'occupera quand il en sera temps. Peut-être le vieux laissera-t-il quelque argent !

— Ah ! oui, le terme, l'ignoble terme ! murmura Augustinowicz d'une voix somnolente. A propos de terme, il faut que je te raconte une histoire : car, sans cela, je vois bien que je vais m'endormir. Eh ! bien, moi, jamais je n'ai payé mon terme ; mais rien que de me l'entendre réclamer, cela m'a toujours mis en fureur, et toujours j'ai rêvé de rencontrer un propriétaire qui s'abstînt de me le réclamer. Et, une fois, j'y suis parvenu ! Je demeurais alors dans la maison d'un employé, un petit vieux, plus bête que ses pieds. Un soir donc, j'étais assis dans le jardin de la maison ; et, comme c'était l'été et que je n'avais rien de mieux à faire, je m'amusais à compter les étoiles. J'avais la tête pleine de rêves : d'ailleurs, moi, la vue des étoiles me rend toujours rêveur. Et voilà que ce vieil idiot vient me relancer pour

me rappeler ses deux termes en retard. Alors, du plus loin que je l'aperçois, je me lève de mon banc, et, étendant solennellement ma main vers la voûte céleste, je demande à ce vieillard, d'un ton mystérieux :

— La voyez-vous, cette immensité? Les voyez vous, ces millions de lumières?

— Oui, je vois tout cela! me répond l'homme, un peu effrayé du ton de mon discours... Mais...

— Taisez-vous! lui dis-je d'une voix grave. Puis je relève la tête et considère fixement le ciel. Et alors, me retournant vers mon propriétaire, je lui crie :

— Vile poussière! Que sont tes cinq roubles en comparaison de cet infini?...

Un sourd gémissement arrêta le récit d'Augustinowicz. Le comte, dont le visage avait pris de nouveau une teinte bleue, se mit à s'agiter convulsivement, s'accrochant de ses doigts à la couverture. Un second accès était survenu.

Schwartz, en un clin d'œil, se redressa et saisit le bras du malade.

— Vite, fais-lui une saignée! — ordonna-t-il à Augustinowicz.

Puis il y eut un silence. Par un hasard singulier, la bougie s'éteignit au même instant, ayant fini de brûler. Heureusement la nuit était claire, et un rayon de lune illuminait la chambre. Malgré les mouvements convulsifs du malade, les deux étudiants, retenant leur souffle, parvinrent à pratiquer la saignée. La pointe de la lancette pénétra dans la veine, mais pas une goutte de sang ne parut.

— C'est fini, rien à faire désormais! murmura Schwartz d'une voix tremblante, pendant que de grosses gouttes de sueur lui découlaient du front.

— Il est né, il a vécu, il est mort! dit Augustinowicz, de l'air le plus indifférent du monde. Nous avons fait notre devoir. Et maintenant nous méritons bien d'aller nous coucher!

XI

Le lendemain même de la mort du comte, Schwartz alla faire une visite à Mme Witzberg.

Les informations qu'il avait prises auprès de la jeune comtesse lui avaient appris que le défunt n'avait pour ainsi dire rien laissé à sa fille, que celle-ci ne connaissait personne à qui recourir, et que, d'autre part, étant mineure, elle n'avait pas le droit de disposer même du peu qu'elle possédait. C'était ce qui avait encouragé

Schwartz à tenter une démarche auprès de la vieille dame.

Introduit en présence de celle-ci, il lui déclara gravement qu'il la tenait pour responsable de la mort du comte, celui-ci ayant succombé à l'émotion qu'il avait eue de la perspective d'un nouveau procès. Elle avait en conséquence, lui dit Schwartz, le devoir de racheter le mal qu'involontairement elle avait causé. Son devoir était de prendre sous sa protection l'enfant de sa victime.

La grosse dame. qui était en effet très pieuse, et qui avait très bon cœur, fut épouvantée des paroles du jeune homme. Et celui-ci, qui était décidément un admirable diplomate, acheva de la convaincre en ajoutant que, d'ailleurs, la société d'une jeune fille bien élevée et noble ne pourrait manquer d'avoir d'excellents résultats pour Mlle Witzberg.

Mme Witzberg était incontestablement une personne des plus respectables; mais la vérité nous force à reconnaître qu'elle n'avait qu'une intel-

ligence fort restreinte, et une connaissance du monde plus restreinte encore. Déjà Augustinowicz lui était apparu comme un modèle d'élégance, de bon ton et de politesse. Schwartz, dès sa première visite, lui en imposa. Et elle ne put s'empêcher de lui dire, tout de suite, combien elle se réjouissait de ce que des jeunes gens aussi « distingués » lui fissent l'honneur de fréquenter chez elle.

Sa fille, la jeune Malinka, luiressemblait sous plus d'un rapport. Elle joignit ses instances à celles de Schwartz et obtint que non seulement on recueillerait la jeune comtesse, mais qu'on s'installerait définitivement à Kiew. Aussi bien la dame en avait-elle toujours eu un peu l'intention. Sa fille avait dix-neuf ans, elle était en âge de connaître le monde; et, sauf quelques jours passés à Jitomir, jamais elle n'était encore sortie de son village.

Leur fortune leur permettait largement de demeurer en ville. Le défunt Witzberg, qui était de son vivant employé aux douanes sur la frontière prussienne, avait en vérité laissé la réputa-

tion d'un fonctionnaire modèle, et ses collègues, à son enterrement, avaient affirmé que les siècles à venir garderaient pieusement la mémoire de sa probité ; mais cette probité n'avait pas empêché Cléophas Witzberg de laisser aussi à son inconsolable veuve un solide magot de cinq cent mille roubles, qu'il aurait certainement fini par transformer en un beau million si la Parque cruelle n'avait pas coupé prématurément le fil de ses jours.

Du moins la fortune qu'il avait amassée n'était-elle pas tombée en de mauvaises mains. La veuve et sa fille, qui ne s'étaient pas attendues à devenir jamais aussi riches, s'ingéniaient à faire de leur richesse l'emploi le plus charitable. Elles soulageaient les misères qu'on leur signalait, offraient de magnifiques dons aux églises, et, du reste, ne se refusant rien non plus à elles-mêmes, remplissaient de leur mieux leurs devoirs chrétiens, aussi bien vis-à-vis de soi qu'à l'égard d'autrui.

Elles accueillirent la jeune comtesse à bras

ouverts, avec autant de cordialité que si elle avait été leur plus proche parente. Marinka, en particulier, naïve et douce créature, se prit tout de suite d'une véritable passion pour la noble orpheline. Il n'y eut pas d'amabilités qu'elle ne lui fît, pas de consolations dont elle ne l'entourât, pas de services qu'elle ne lui rendît. Et l'espoir de devenir un jour son intime amie la remplissait tout ensemble d'orgueil et de plaisir. Ainsi Schwartz se trouvait avoir procuré à la jeune comtesse une protection que, certes, des parents mêmes n'auraient pu lui offrir.

Mais nous devons ajouter, d'autre part, que la jeune comtesse était faite pour éveiller dans tous les cœurs une vive sympathie. Le désespoir silencieux qui l'accablait ne l'empêchait pas de se rendre compte de sa situation, et de témoigner sa reconnaissance de tout le bien qu'on faisait pour elle.

C'est avec des larmes dans les yeux qu'elle avait remercié Schwartz. Elle lui avait tendu la main, et le jeune homme, dans un élan irréfléchi, avait porté cette main à ses lèvres.

— Pardieu ! — s'écriait Augustinowicz, — j'ai envie de pleurer, toutes les fois qu'elle me regarde ! Je consens que le diable m'enlève si elle n'est pas cent fois plus belle que moi !

XII

La jeunesse de Marie, la fille du comte, s'était écoulée assez tristement. Du vivant de son père, elle restait assise de longues heures seule dans sa petite chambre, sans autre distraction que d'observer, par la fenêtre, les jeux des moineaux sur le toit d'une maison voisine. Le vieux comte ne rentrait, le plus souvent, que le soir ; il rentrait las et écœuré de l'inutilité de ses démarches ; et c'étaient alors d'interminables plaintes sur l'injustice du sort, entremêlées de détails fastidieux sur la marche de procès évidemment condamnés à demeurer toujours sans issue.

La mauvaise chance, en effet, s'était acharnée contre le vieillard. Il avait eu, jadis, la réputation d'un homme habile et entreprenant : et ç'avait été son rêve le plus cher de montrer par son exemple à l'aristocratie polonaise comment elle pouvait parvenir à se régénérer en se mettant au niveau du progrès social. Mais cet ambitieux effort n'avait eu pour lui d'autre résultat que la perte complète de son patrimoine. Il avait bien acquis, en revanche, une profonde expérience de la vie et des hommes ; mais il l'avait acquise trop tard, à un moment où il l'aurait volontiers échangée contre quelques milliers de roubles. Et le seul fruit de cette expérience, jointe à son orgueil naturel de grand seigneur, avait été de le rendre amer et méprisant pour lui-même et les autres.

Sa famille, qui était nombreuse et riche, avait rompu toute relation avec lui ; ou plutôt c'était lui-même qui, le premier, avait rompu toute relation avec elle, pour échapper à des marques de pitié qu'il jugeait humiliantes. Ah ! si du moins il avait eu un fils, le jeune aiglon se serait

envolé hors du nid avec des forces toutes fraîches, se serait élancé résolument dans les airs !... Mais sa mauvaise chance ne lui avait donné qu'une fille ! Pas d'illusion possible : Marie aurait à rester vieille fille ou, après la mort de son père, à épouser le premier homme qui consentirait à la prendre chez lui ! Et ainsi le vieux comte, en vérité, en était venu à détester sa fille plus qu'il ne l'aimait.

Mais elle, au contraire, elle l'avait aimé de toutes ses forces. Elle l'avait aimé parce qu'il était vieux, et parce qu'il était malheureux, et aussi parce qu'elle n'avait personne autre à aimer. Elle l'avait aimé parce qu'il représentait pour elle le dernier chapitre d'un beau roman que son imagination se plaisait à reconstituer et à embellir. Cent fois le vieillard, de sa voix monotone, lui avait raconté les aventures héroïques de ses ancêtres ; et, à l'écouter, l'âme de la jeune fille avait pris l'habitude de vivre dans le passé. Un monde à demi légendaire, à demi fantastique, s'était peu à peu créé autour d'elle, se substituant au misérable monde où s'écoulait sa vie ;

et sans cesse, sur le fond doré d'un décor de féerie, elle voyait se dresser devant elle quelque nouvelle figure héroïque, tantôt un chevalier en armure, tantôt un houzard au sabre recourbé, un aigle magnifique toujours prêt au combat. Il sauvait sa patrie, il repoussait au delà des steppes les hordes tartares, il entrait, triomphant, dans la ville en fête. Rêves ordinaires d'un cœur de jeune fille! Et pendant que l'espace immense retentissait du bruit de ses exploits, voici que lui, le jeune héros, plus assoiffé encore d'amour que de sang, le voici qui s'agenouillait devant une belle jeune fille toute vêtue de blanc. Et cette jeune fille, c'était elle! Et ce héros était quelque prince de sang royal, le dernier descendant d'une race glorieuse!

Ainsi rêvait la jeune fille pendant que son père, de sa voix monotone, lui répétait le récit des hauts faits de ses aïeux. Et lorsque le vieillard, à la fin de son récit, se rappelant soudain la réalité présente, murmurait tristement : « C'est ma faute, ma faute! » Marie lui passait tendrement les bras autour du cou et lui disait, de sa plus

douce voix : « Non, père, ce n'est pas ta faute! Et les temps reviendront! »

Mais « les temps » n'étaient pas revenus. Le vieillard était mort; et aucun chevalier de race royale n'avait surgi pour prendre l'orpheline sous sa protection. La figure qui avait surgi n'avait, en vérité, rien de chevaleresque. Cette tête rude et osseuse, avec son grand front carré et sa large bouche, cette robuste tête de jeune paysan semblait décidément aussi peu faite que possible pour porter un casque doré avec des plumes d'autruche. Et le fait est qu'elle pensait à toute autre chose qu'à mettre en fuite les hordes tartares. Mais Schwartz, n'en était pas moins pour la jeune comtesse, quelque chose comme un phénomène, imprévu et bizarre. Au lieu de parler, il agissait. Chaque jour elle découvrait en lui de nouveaux traits de résolution, d'énergie, de promptitude avisée et sûre. Et par instants elle était forcée de s'avouer qu'il y avait là quelque chose de vraiment viril, encore que ce fût de toute autre façon que dans les récits des loin-

taines croisades. Tandis que toutes les démarches du vieux comte avaient piteusement échoué, Schwartz, dès le premier jour où il s'était occupé des intérêts de la jeune fille, avait obtenu des résultats décisifs. Une semaine lui avait suffi pour faire plus que le comte n'avait su faire en de longues années. Il avait compris, notamment, que l'orpheline avait besoin d'une petite somme d'argent qui lui permît de s'acheter elle-même ce qui lui était nécessaire, sans avoir à solliciter le secours, toujours un peu humiliant, des personnes étrangères chez qui elle vivait. Et en effet la pensée d'avoir à dépendre de Mme Witzberg épouvantait la jeune fille ; et elle sut un gré infini à Schwartz d'avoir deviné cette angoisse secrète. L'étudiant, avec l'aide d'un avocat, réussit à monnayer très avantageusement tout ce qui restait de l'ancienne fortune du comte : il fit si bien que, un mois à peine après la mort de son père, Marie se trouva en possession d'un petit capital de quatre mille roubles. Tout ce que le comte avait essayé sans succès, Schwartz, d'emblée, le réalisait. Et cette compa-

raison ne laissait point de frapper l'esprit de la jeune fille. Elle en venait à se représenter l'aristocratie sous les traits de son père, et la démocratie sous ceux de Schwartz. « Ah! — songeait-elle, — quelle terrible espèce d'hommes! Les obstacles n'existent pas pour eux! Combien mon malheureux père a été imprudent de vouloir rivaliser avec ces gens-là ! »

Un jour que, très discrètement, elle interrogeait Schwartz sur son passé, il lui répondit avec une franchise presque brutale : « Mon père était forgeron! » Elle trouva surprenant que l'on osât avouer semblable chose. Elle se dit que le jeune homme aurait dû avoir au moins la délicatesse de lui cacher une vérité aussi affreuse. Et cette réponse de Schwartz fut comme un coup de marteau, qui l'atteignit au plus vif de son jeune cœur.

Elle s'imagina du moins, pendant les premiers temps, que Schwartz et les dames Witzberg vénéraient en elle la descendante d'une race illustre, et que sa couronne de comtesse n'avait pas été sans influer sur la sollicitude qu'ils lui témoi-

gnaient. Mais elle dut reconnaître bientôt que, pour ce qui était de Schwartz en particulier, elle s'était tout à fait trompée. Schwartz prononçait le mot « comte » comme les mots de « lithuanien », de « tchèque », de « bourgeois » ou de « paysan », sans y attacher aucune importance spéciale. Et c'était même comme si, dans ses rapports avec l'orpheline, il eût apporté une sorte de hauteur, ou de condescendance, bien éloignée de la déférence qu'elle se croyait due. Il était pour elle plein de bonté et de délicatesse ; mais il la traitait comme le fort traite le faible, comme un homme mûr traite un enfant. Mais, d'autre part, combien elle se sentait en sécurité sous un tel abri ! Elle avait l'impression que, pour Schwartz, rien n'était impossible. Elle avait l'impression que, aussi longtemps qu'il veillerait pour elle, elle pourrait dormir en toute tranquillité.

Deux ou trois fois, cependant, l'idée lui vint de se montrer à lui sous un autre jour. Elle imagina, par exemple, un soir, d'étaler devant lui ses connaissances littéraires et philosophiques.

Sur quoi Schwartz, avec une douceur qui ne fit que l'exaspérer davantage, discuta ses affirmations comme un maître discute la leçon d'un élève, lui montrant ses erreurs, corrigeant et complétant les notions dont elle s'imaginait pouvoir l'éblouir. Une autre fois, elle s'assit au piano, en présence des deux étudiants, et joua une rapsodie semée de traits et d'arpèges; mais quand elle eut fini, voici qu'Augustinowicz prit place au piano, et joua un morceau plus brillant encore. Celui-là savait décidément tout, il s'entendait à tout! Ce soir-là, en remontant dans sa chambre, la jeune comtesse fut bien près de se mettre à pleurer. Et qu'on ne s'imagine pas, après cela, que, pour s'émouvoir de pareils enfantillages, elle oubliât son deuil, encore tout tout récent! Son amour pour son père était resté aussi vif que par le passé, et le souvenir de sa mort n'avait point fini de la désoler. Mais elle était femme, et nous serions assez portés à croire qu'il n'y a pas de jeune femme qui, même au milieu de la plus profonde douleur, n'éprouvât parfois la tentation d'être un peu coquette.

Toujours est-il qu'une lutte, silencieuse et secrète, s'engagea entre le jeune plébéien et sa protégée. Lutte qui s'accompagnait, pour Marie, des diverses réflexions que nous venons d'indiquer, mais qui, pour Schwartz, était peut-être plus grave encore et plus dangereuse. La comtesse, en vérité, n'était point parvenue à l'éblouir ni par sa naissance, ni par ses talents; mais elle avait éveillé en lui une vive sympathie. Il la considérait, en quelque sorte, comme un enfant délicat et fragile, dont toute la destinée était entre ses mains. Et sans cesse davantage il s'occupait d'elle, négligeant Hélène, à qui il ne faisait plus que de rares visites. Il songeait à ce qu'il pourrait faire qui fût agréable à la petite comtesse; il rêvait aux moyens de lui rendre la vie plus facile et plus douce.

Et de jour en jour cette lutte des deux jeunes gens s'accentuait, ou plutôt tendait à se transformer en affection réciproque. Les blessures d'amour-propre de Marie, par un phénomène singulier, la prédisposaient plus à l'amour qu'à la haine. Disons-le franchement : la jeune com-

tesse rêvait maintenant de voir Schwartz s'humilier tendrement devant elle, et déposer son cœur plébéien à ses nobles genoux. Ce n'était pas, en vérité, pour elle, autre chose qu'un rêve assez vague, pareil à ceux dont elle s'était nourrie du vivant de son père; mais, à son insu et presque malgré elle, tous les jours sa pensée allait davantage au jeune étudiant. Qu'on veuille bien songer qu'elle avait à peine dix-huit ans, qu'elle ne savait rien de la vie, et que son cœur était plein d'illusions romanesques !

Sans compter que les occasions ne lui manquaient point de ramener sa pensée sur son nouvel ami. C'était lui qui avait pris en mains tous ses intérêts, c'était lui qui veillait aux moindres détails de son bien-être matériel ; et la reconnaissance et la confiance qu'elle éprouvait pour lui achevaient de la porter presque fatalement à faire, tous les jours, plus grand cas de lui. « M'aimerait-il ? » se demandait-elle parfois, le soir, en se rappelant les paroles qu'il lui avait dites dans la journée, et les regards qu'il lui avait adressés. Et, parfois, elle se répondait timide-

ment : « Il m'aime ! » Mais surtout une voix qu'elle ne pouvait s'empêcher d'entendre lui murmurait, sans cesse plus haut, à l'oreille : « Oh ! s'il pouvait t'aimer ! »

XIII

Des jours, des mois passèrent. Schwartz venait tous les soirs chez les dames Witzberg. Et un grand changement s'était fait en lui, comme aussi en Marie, la jeune comtesse. Celle-ci avait cessé d'être, pour Schwartz, un enfant : elle était devenue une jeune femme, la plus belle qui fût au monde et la plus parfaite. Les regards qu'il lui adressait n'étaient plus, comme autrefois, calmes et clairs. Autrefois il l'aurait prise sur sa poitrine pour la bercer et l'endormir comme une petite fille ; maintenant, il ne pouvait

lui toucher la main sans ressentir un frisson au plus profond de sa moelle. Maintenant, de tout son cœur, il l'aimait ; et elle, maintenant, elle n'avait plus de pensées, de rêves que pour lui.

— Et si un jour tu aimais, Malinka, que ferais-tu ?

— Oh ! chère Marie, je serais bien heureuse et j'aimerais bien fort ! Et puis, vois-tu, Marie, avec l'aide de Dieu, lui aussi m'aimerait !

— Oui, mais, s'il ne t'aimait pas ?

Mlle Witzberg se frotta le front de ses deux mains.

— Je ne sais pas ce que je ferais, mais je crois que pareille chose n'est pas possible ! Je l'aimerais si fort... si fort... Mon Dieu, je ne peux pas te dire combien je l'aimerais !

Elle jeta les bras autour du cou de son amie, la serra contre elle, et la couvrit de tendres caresses.

— Malinka ! — s'écria Marie, avec des larmes dans la voix.

— Marie bien-aimée !

— Malinka, j'aime !

— Oui, Marie, je le sais.

— Hé, mon vieux ! s'écriait au même moment Augustinowicz, dans la chambre de Schwartz.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Oh ! rien de nouveau ! Mais, dis donc, j'ai vu tout à l'heure que tu donnais des baisers à la voilette de Mlle Marie... Écoute, puisque tu parais aimer cet exercice, j'ai là un vieux foulard sur lequel tu pourrais peut-être épancher ta tendresse ! Il est un peu troué, mais c'est égal, tu peux le prendre sans crainte... Ah ! mon vieux, je sais bien ce que tout cela signifie ! La naïve maman Witzberg ne le sait pas, mais moi, je le sais !

Schwartz, au lieu de répondre, se couvrit le visage de ses deux mains. Augustinowicz le considéra quelque temps en silence, remua les pieds sous la table, marmotta quelque chose entre ses dents. Puis il s'écria, d'une voix émue :

— Hé, mon vieux !

Schwartz ne répondait toujours pas. Augustinowicz alla vers lui et lui mit la main sur l'épaule.

— Écoute, mon vieux, ne te tourmente pas ainsi, ne te rends pas malade! Réponds-moi, au moins : c'est à cause d'Hélène que tu souffres ?

Schwartz secoua la tête.

— Oui, je sais, tu te tourmentes à cause d'Hélène ! Mais écoute, mon vieux tu es brave, aie du courage ! Ce qui est fait, est fait! Prends un parti !

Schwartz se leva. Une ferme résolution brillait dans ses yeux ; et, bien que tout son visage portât la marque d'une profonde douleur, on sentait qu'une lutte venait de s'achever en lui, dont il était sorti victorieux. Il serra vigoureusement la main d'Augustinowicz.

— J'y vais !

— Où cela ?

— Chez Hélène !

Augustinowicz sursauta.

— Chez Hé-lè-ne ?

— Oui, répliqua Schwartz. Assez d'hésitations! Assez de mensonges ! Je vais chez Hélène pour lui demander sa main.

Et il sortit de la chambre.

Augustinowicz le regarda sortir, secoua la tête et murmura :

— Voyez-vous cela, voyez-vous comment les gens sont faits !

Puis il bourra de nouveau sa pipe, s'étendit sur son lit et se mit à fumer avec un redoublement d'énergie.

XIV

Hélène n'était pas chez elle. Schwartz résolut de l'attendre; et longtemps il se promena nerveusement, de long en large, dans son petit salon.

Il s'était juré de faire cesser à tout prix la fausse situation où l'avait placé sa double qualité de protecteur d'Hélène et de guide et conseiller de la comtesse Marie. Mais il était forcé de s'avouer à lui-même que c'était là pour lui un sacrifice pénible. Il en éprouvait une douleur profonde, presque une souffrance physique. Et

maintenant sur le point de demander la main d'Hélène, il avait l'impression qu'Hélène lui était odieuse. C'était à une autre qu'appartenaient tout son cœur et toute sa pensée. C'était Marie qu'il aimait, avec l'ardente passion que savent mettre à leur amour les natures énergiques et d'apparence froide.

Il se préparait à demander la main d'Hélène, et d'avance il sentait combien cette demande lui coûterait à faire. Rien n'est plus pénible, peut-être, pour l'homme, que de devoir, à une femme qu'il n'aime pas, dire qu'il l'aime. De tous les mensonges, c'est celui où une âme un peu virile a le plus de peine à se résigner.

Schwartz, en vérité, avait aimé Hélène. Mais il ne l'avait aimée, pour ainsi dire, qu'avec la moitié de son cœur; il avait simplement aimé en elle la première femme qui lui était apparue dans le chemin de la vie, et maintenant il ne l'aimait plus. Il avait même cessé de l'aimer, au fond de son cœur, avant de devenir amoureux de Marie, dès le jour où la curiosité de ses sens et de son cœur s'était satisfaite. Et quand il s'en était ren-

du compte clairement, quand il s'était senti envahi par un nouvel amour, une angoisse, d'abord, lui était venue. Il avait craint de s'avouer cet amour nouveau, il avait imposé silence à son cœur, il avait essayé d'oublier le présent et de fermer les yeux à l'avenir. Mais cet état d'aveuglement volontaire ne pouvait être de longue durée. Augustinowicz, avec son cynisme habituel, venait de l'en faire sortir, en le contraignant à voir bien en face la réalité de ses sentiments. Dès lors, tout nouveau délai était devenu impossible. Schwartz avait dû enfin affronter la lutte; et, sans autre hésitation, c'était chez Hélène qu'il était allé.

Mais la lutte, si courte qu'elle eût été, l'avait anéanti. La fièvre lui brûlait les veines. Il ne pouvait ni recueillir ni ordonner ses pensées. Mille images diverses, mille charmants souvenirs lui repassaient dans l'esprit. Il revoyait, pêle-mêle, jusqu'aux moindres détails de ses relations avec Marie; et, dans l'exaltation particulière où il se trouvait, chacun de ces détails lui semblait prouver que la jeune fille répondait à l'amour qu'il

avait pour elle. « Je vais détruire son bonheur, à elle aussi! En ai-je le droit? » Sans cesse cette question retentissait en lui; et sans cesse il avait besoin d'un effort douloureux de toute son énergie pour s'affirmer, une fois de plus, qu'entre la comtesse et lui aucun lien n'existait, tandis qu'entre Hélène et lui il y avait son devoir.

« Quel triste, difficile, détestable devoir! » songeait-il encore. Un devoir qui le forçait à mentir, à faire désormais de toute sa vie un long et constant mensonge! « Le mal comme conséquence du bien! est-ce vraiment possible? » se disait Schwartz.

Cependant la nuit approchait, et Hélène ne rentrait toujours pas. Schwartz présuma qu'elle était allée au cimetière, et cette pensée, sans qu'il sût pourquoi, l'irrita profondément.

Il alluma une bougie, et recommença à marcher de long en large dans la chambre. Soudain ses yeux s'arrêtèrent par hasard sur le portrait de Potkanski. Schwartz, qui n'avait pas connu le premier mari d'Hélène, avait toujours éprouvé

pour lui une antipathie invincible. En revoyant ce beau visage éclairé d'un sourire, il sentit un flot de haine lui monter au cœur.

— Je ne suis pour Hélène, en fin de compte, que l'imitation, la contrefaçon de ce mort! songeait-il.

En cela, du reste, il se trompait tout à fait. Hélène avait depuis longtemps cessé de n'aimer en lui que sa ressemblance avec Potkanski. C'était lui-même qu'elle aimait, et pour ce qu'il était. Mais Schwartz se plaisait, inconsciemment, à imaginer mille prétextes pour justifier sa mauvaise humeur à l'égard de la jeune femme; et il se disait que le sacrifice qu'il allait accomplir lui aurait été moins cruel si Hélène, du moins, n'avait pas déjà été la femme d'un autre homme, si elle n'avait pas eu déjà un enfant d'un autre homme.

« Moi aussi, se disait-il, je veux avoir un enfant, un fils, dont je ferai un homme de volonté et d'action... Mais, hélas! si cet enfant avait pu naître de moi et de Marie!... »

Un frisson nerveux lui traversa tout le corps

et des gouttes de sueur jaillirent de son front. Il se jeta dans un fauteuil, où il resta assis pendant près d'une heure. Une voix lui murmurait à l'oreille : « Va-t-en d'ici sans attendre davantage! Oublie Hélène, par pitié pour toi-même! » Mais il restait assis, attendant Hélène. Il l'aurait attendue jusqu'au lendemain.

Enfin il la vit rentrer. Elle était toute vêtue de noir, ce qui faisait ressortir plus vivement la pâleur mate de son visage et l'éclat de ses cheveux blonds. En apercevant Schwartz, elle sourit, d'un sourire timide, mais qui n'en exprimait pas moins une joie infinie : car les visites de Schwartz étaient devenues très rares depuis quelque temps. Elle n'osa point cependant lui en faire reproche, fort heureusement pour elle d'ailleurs, étant donnée la disposition où se trouvait Schwartz; et elle n'osa pas non plus, d'autre part, se laisser aller trop pleinement à sa joie de le revoir, ne sachant pas ce que lui apportait cette visite imprévue. Mais elle lui prit la main, et la serra doucement et humblement

entre ses deux mains. Avec son triste sourire et la muette interrogation de ses grands yeux noirs, elle avait le charme irrésistible de la femme amoureuse. Schwartz, lui-même, ne put s'empêcher d'en être remué. D'un geste brusque, il saisit une des mains de la jeune femme et la porta à ses lèvres.

— Assieds-toi ici près de moi, Hélène, et écoute! dit-il. Je suis resté longtemps sans venir te voir, et je voudrais ramener entre nous la franchise, la confiance d'autrefois!

Hélène jeta sur une chaise sa jaquette et son chapeau, se lissa rapidement les cheveux, et, silencieuse, s'assit en face du jeune homme. L'inquiétude, l'angoisse, se lisaient dans ses yeux.

— Je t'écoute, mon bien-aimé!

— Trois ans se sont passés déjà depuis que Gustave, en mourant, t'a confiée à moi. La promesse que je lui ai faite, je l'ai tenue de mon mieux; mais nos relations n'ont pas été ce qu'elles auraient dû être. Il faut que cela change, Hélène!...

Schwartz s'arrêta pour respirer : il allait pro-

noncer sa condamnation. Le visage d'Hélène était devenu blême, ses paupières tressaillaient, ses yeux se voilaient.

— Il faut que cela change? — murmura-t-elle d'une voix à peine distincte.

— Hélène, veux-tu devenir ma femme?

— Mon bien-aimé!

Elle joignit les mains comme pour prier, et fixa sur lui un regard éperdu.

— Oui, sois ma femme! Le temps dont je t'ai parlé est enfin arrivé!

Elle jeta les bras autour du cou de Schwartz, et appuya sa tête sur la poitrine du jeune homme.

— Mon chéri! tu ne te moques pas de moi? Non, non! Ainsi je vais donc encore connaître le bonheur! Oh! si tu savais combien je t'aime!

Son sein se soulevait, son visage rayonnait et, instinctivement, elle tendait ses lèvres vers les lèvres de Schwartz.

— Vois-tu, lui disait-elle, j'étais triste, j'étais seule, mais je croyais en toi. C'est que je ne vis que par toi! Sans toi, qu'est-ce pour moi que

la vie? Quand on rit et qu'on pleure, quand on pense et qu'on aime, c'est cela qui s'appelle vivre. Or, moi, je ne ris et ne pleure que par toi, je ne pense qu'à toi, je n'aime que toi! Et toi, tu m'aimes aussi, n'est-ce pas?

— Oui!

— Je pleure, mon chéri, mais c'est du bonheur d'être à toi! J'ai passé bien des années à pleurer, mais ce n'étaient pas des larmes comme celles que je pleure à présent. Je me sens si chaud et si clair dans le cœur! Mon bien-aimé chéri, puis-je croire à tant de bonheur?

Chacune de ces paroles d'Hélène était pour Schwartz un nouveau supplice. Il sentait le flot de mensonges où allait désormais s'écoule sa vie. Et le spectacle de l'amour d'Hélène, le spectacle de sa beauté lui déchiraient le cœur. Au bout de quelques instants, il se leva et prit congé de celle qui, désormais, était sa fiancée.

Hélène, restée seule, courut à la fenêtre, colla son front brûlant à la vitre, et se tint longtemps debout, immobile. Puis elle ouvrit la fenêtre et

plongea ses regards dans l'immensité bleue de la nuit d'été. De douces larmes, coulant le long de ses joues, tombaient sur sa poitrine, où flottait la nappe dénouée de ses cheveux d'or.

XV

Quelques jours après, Augustinowicz, assis dans la chambre de Schwartz, travaillait avec fièvre : car il avait à passer un examen la semaine suivante. Toujours incapable de rien faire simplement, il avait traîné la grande table au milieu de la pièce, fermé les rideaux de la fenêtre, allumé une lampe ; et, les manches retroussées jusqu'aux coudes, le buste penché sur la table, il procédait à une expérience. Autour de lui se dressait une véritable armée d'instruments divers, vases, éprouvettes, ballons, remplis de

poudres et de liquides de toutes les couleurs.

L'ardeur de son travail ne l'empêchait pas, au reste, d'avoir le sourire sur les lèvres, de fredonner des refrains d'une moralité douteuse, ou encore d'apostropher les objets qui l'entouraient et d'entamer avec eux d'interminables dialogues. Et, parfois aussi, il s'impatientait.

« Par Mahomet! se disait-il, si Schwartz était ici, il pourrait m'aider et la chose irait plus vite. Mais l'animal sera encore allé jouer son rôle de fiancé !... Eh ! eh ! c'est un rôle dont je m'arrangerais bien à sa place... Mais le morceau n'est pas pour ma bouche ! Et, ma foi, tant pis ! »

Soudain on sonna. Augustinowicz, sans se lever, se tourna vers la porte et déclama à haute voix :

« Étranger, sois mon hôte ! Viens te reposer des fatigues de la route ! »

La porte s'ouvrit, et donna passage à un petit jeune homme très élégamment vêtu, qu'Augustinowicz ne se souvenait pas d'avoir jamais vu. Les traits les plus caractéristiques de ce visiteur

imprévu étaient un veston de velours, un pantalon clair, et des sous-pieds blancs sur des bottines vernies. Le visage était rasé, ciré, apprêté avec le plus grand soin. Mais c'était un visage ni intelligent ni bête, ni beau ni laid, ni ouvert ni fermé ; le front, le nez, la bouche, les yeux, tout y était moyen, de telle sorte que, sauf l'élégance de sa mise, le jeune homme n'avait vraiment aucune particularité.

— Est-ce ici que demeure M. Schwartz ? demanda cet élégant jeune homme.

— Parfaitement !

— Peut-on le voir à présent ?

— A présent, oui, car on est en plein jour; la nuit, sans lumière, on aurait plus de peine !

Le visiteur parut d'abord un peu étonné ; mais le visage d'Augustinowicz exprimait plus de gaieté que de malveillance.

— Le propriétaire de cette maison, poursuivit le jeune homme, m'a conseillé de m'adresser à M. Schwartz pour connaître la nouvelle adresse de Mlle Marie N..., qui habitait autrefois ici avec son père. Ne pourriez-vous pas, par occa-

sion, me fournir quelques renseignements sur cette personne ?

— Mais si, je le puis fort bien. Sachez donc que la jeune comtesse est extrêmement jolie. Elle...

— Ce n'est point de cela qu'il s'agit !

— Pardon, c'est parfaitement de cela qu'il s'agit, mon cher monsieur ! Car si je vous avais répondu que Mlle Marie est laide comme la nuit avouez-le franchement, auriez-vous encore été aussi désireux de la connaître? Non, je vous assure que non !

— Je me nomme Pelski, je suis cousin de la comtesse...

— Eh ! bien, en cela, je diffère de vous, car je ne suis son cousin à aucun degré !

Le visiteur fronça les sourcils.

— Ou bien vous ne me comprenez pas, dit-il, ou bien vous plaisantez .

— C'est exactement ce que me dit toujours Mme Witzberg ! Mais, au fait, vous ne connaissez peut-être pas Mme Witzberg? Une femme bien remarquable, encore que ses deux princi-

pales qualités soient d'être très riche, et d'avoir une fille... oh! mais une fille charmante!

— Monsieur!

— J'entends des pas sur l'escalier. C'est peut-être Schwartz qui rentre, ou bien peut-être n'est-ce pas lui. Voulez-vous parier avec moi que c'est Schwartz?

Augustinowicz aurait gagné son pari, car, en effet, dès l'instant d'après, Schwartz entra dans la chambre. Ses traits, naturellement vigoureux et intelligents, semblaient avoir atteint, à cette époque, leur pleine maturité. Son regard exprimait l'énergie contenue de l'homme qui poursuit une résolution inébranlable. Et rien n'était plus saisissant que le contraste de sa mâle figure avec la petite figure chiffonnée d'Augustinowicz et l'élégant mannequin de tailleur qu'avait l'air d'être le visiteur inconnu.

— Voici M. Pelski! Et ceci, par tous les diables, c'est M. Schwartz, docteur en médecine!

Ainsi Augustinowicz fit les présentations d'usage.

Schwartz jeta un regard méfiant sur le nouveau venu. Mais lorsque celui-ci lui eut exposé l'objet de sa visite, il sut dominer le sentiment pénible qu'il éprouvait et donna aussitôt l'adresse demandée.

— Mlle Marie sera certainement ravie de retrouver un membre de sa famille, — ajouta-il ; — c'est dommage seulement qu'aucun membre de sa famille ne se soit rappelé à elle il y a six mois !

Pelski balbutia quelques mots gènés. Évidemment la figure et les manières de Schwartz lui en imposaient.

— Pourquoi as-tu donné à cet individu l'adresse de Marie ? lui demanda Augustinowicz, quand ils se retrouvèrent en tête à tète.

— Mais j'aurais été ridicule à la lui refuser !

— Eh ! bien, moi, il me l'a demandée et je ne la lui ai pas dite.

— Qu'est-ce que tu lui as répondu?

— Toute sorte de choses, mais pas l'adresse. Je ne savais pas si cela te conviendrait.

— Mais il l'aurait trouvée de toute façon !

— Au fait, c'est certain ! Mais dis donc, sais-tu qu'on ne va pas s'ennuyer aujourd'hui chez les Witzberg? Viens-y donc avec moi!

— Non.

— Et demain, viendras-tu?

— Non.

— Mais quand, alors?

— Jamais plus.

— Hé! mon vieux, sais-tu que ce n'est pas brave de fuir le danger?

— Je ne suis pas un chevalier errant, un don Quichotte ! J'aime mieux fuir le danger et vaincre que de l'affronter et de succomber!

Suivit un moment de silence.

— Es-tu allé chez Hélène aujourd'hui? demanda Augustinowicz.

— J'en reviens.

— A quand la noce?

— Tout de suite après mon examen de doctorat!

— Eh bien ! peut-être cela vaut-il mieux pour toi que la chose finisse de cette manière-là !

— Que veux-tu dire?

— Tu vas sans doute encore te fâcher, mais cette Marie... eh! bien! par tous les diables, je n'ai pas grande confiance en elle!

Les yeux de Schwartz s'allumèrent. Il posa la main sur l'épaule d'Augustinowicz.

— Je te défends de mal parler d'elle! cria-t-il.

— Que dois-je lui dire, reprit tranquillement Augustinowicz, si elle me demande de tes nouvelles?

— Dis-lui la vérité, que je vais me marier!

— Oh! pour ça, non, je ne le lui dirai pas!

— Et pourquoi? demanda Schwartz, le fixant dans les yeux.

— Pour rien!

— Pourquoi, je te dis!

— Parce qu'elle t'aime!

Schwartz se sentit rougir. Que Marie l'aimât, il en avait presque la certitude au fond du cœur; mais, à l'entendre dire par une autre bouche, il éprouvait un mélange de joie et de désespoir.

— Comment le sais-tu? demanda-t-il à Augustinowicz.

— Par Malinka ! Elle me dit tout.

— Eh bien! tu diras à Marie que je vais me marier, par amour et par devoir!

— Amen! ajouta Augustinowicz.

XVI

Le soir, Augustinowicz se rendit chez madame Witzberg. Ce fut Malinka qui vint lui ouvrir.

— Oh! c'est vous? dit-elle en rougissant.

Augustinowicz lui saisit la main et y déposa de nombreux baisers.

— Ah! monsieur Adam, c'est mal, c'est très mal! murmura-t-elle tout en se laissant faire.

— Mais non, au contraire, il n'y a rien de plus distingué! — répondait Augustinowicz

avec un ton de profonde conviction. — Mais, dites-moi, — poursuivit-il en ôtant son pardessus et en retirant ses gants (car il était devenu d'une élégance raffinée), — n'avez-vous pas reçu aujourd'hui la visite d'un jeune homme ?

— Oui, il est venu tantôt. Il doit revenir ce soir.

— Ah! tant mieux!

Précédé par Malinka, il entra au salon, qui lui parut avoir un aspect solennel, comme pour la réception d'un visiteur d'importance. Deux lampes étaient allumées sur la table, le piano était ouvert, et l'on avait mis des fleurs dans les vases.

— Pourquoi M. Schwartz n'est-il pas venu avec vous ?

— La même question va m'être faite tout à l'heure par la comtesse Marie. Permettez-moi donc de n'y répondre que lorsqu'elle sera ici, pour n'avoir pas à répéter ma réponse deux fois.

La comtesse Marie, d'ailleurs, ne se fit pas attendre longtemps. Elle était toute vêtue de

noir, avec une petite rangée de perles dans les cheveux.

— Et M. Schwartz? demanda-t-elle aussitôt.

— Ne viendra pas aujourd'hui!

— Pourquoi?

— Occupé! Il édifie son avenir.

La comtesse se sentit toute triste à la pensée que Schwartz ne viendrait pas.

— Et vous ne l'aidez pas dans cette occupation? demanda-t-elle à Augustinowicz.

— Oh! puisse mon saint patron me préserver d'une occupation de ce genre!

— Elle est donc très difficile?

— Comme toute construction nouvelle... Mais voici quelqu'un! Sans doute votre cousin, Mademoiselle! Un jeune homme magnifique!

M. Pelski entra au salon, où ne tarda pas à venir aussi Mme Witzberg. Après les saluts d'usage, la conversation s'étala sur des lieux communs. Augustinowicz n'y prit que peu de part. Assis dans son fauteuil, les yeux à demi fermés et la mine indifférente, il observait. Le comte Pelski s'était assis près de sa cousine et,

jouant avec le cordon de son monocle, il lançait dédaigneusement d'élégantes niaiseries. Puis, s'adressant à la jeune fille :

— Figurez-vous que, jusqu'à mon arrivée à Kiew, je n'ai rien su du malheur qui avait atteint toute notre famille, et vous en particulier, par le fait de la mort de votre vénéré père !

— Avez-vous connu mon père? — demanda Marie.

— Non, cousine. J'ai seulement entendu parler des démêlés, procès, et autres difficultés qui, depuis dix ans, ont introduit la désunion dans notre famille. Et je vous avouerai que le principal objet de ma visite, aujourd'hui, est d'essayer, en ce qui me concerne, de mettre une fin à cette séparation.

— Quel était votre degré de parenté avec mon père ?

— Élevé à l'étranger, je connais malheureusement fort peu ces questions de famille. Et c'est même tout à fait à un hasard que je dois d'avoir découvert non seulement notre parenté, mais le lien plus intime qui unit nos deux familles.

— Comment cela ?

— Oh ! rien de plus simple. Après la mort de mon père, ayant à m'occuper d'examiner tous nos papiers de famille, j'ai eu la surprise de constater que votre maison et celle des Pelski ont absolument les mêmes armoiries.

— Ainsi, c'est à un hasard que nous devons le plaisir de faire connaissance avec vous ?

— Et je bénis ce hasard, chère cousine !

Marie baissa les yeux ; sa main taquina le rebord de son corsage. Puis, relevant la tête :

— Et moi aussi, — dit-elle, — j'en suis bien heureuse.

Un petite sourire glissa sur le visage d'Augustinowicz.

— J'ai eu une certaine peine à découvrir votre adresse, poursuivait Pelski. Ce « monsieur », — il baissait la voix et désignait d'un regard Augustinowicz, — ce monsieur à une façon bien particulière de donner des renseignements. Mais, par bonheur, est survenu son compagnon Schwartz, qui m'a enfin renseigné.

— Tous deux habitent en effet la maison où je demeurais avec mon père.

— Et comment avez-vous fait leur connaissance, cousine ?

— Quand mon père est tombé malade, j'ai dû recourir à l'obligeance de M. Schwartz... C'est lui aussi qui m'a fait admettre chez Mme Witzberg... je lui dois beaucoup !

— Est-il vraiment docteur en médecine?

— Il le sera bientôt.

Pelski sembla réfléchir un moment.

— J'ai connu à l'étranger, à Heildelberg, un professeur nommé Schwartz. Serait-il sor parent?

Une vive rougeur envahit le visage de la comtesse Marie.

— En vérité, je ne le sais pas!

Mais Augustinowicz, dont les yeux, depuis quelque temps, s'étaient tout à faits rouverts, intervint, et s'adressant à la comtesse, du ton le plus innocent :

— Mlle Marie ne doit pas ignorer pourtant —

dit-il — d'où vient Schwartz et de quelle famille il est sorti!

L'embarras de Marie était extrême.

— Je ne me souviens pas... Je ne crois pas savoir..., balbutia-t-elle.

— Eh bien, je vais prendre la liberté de vous le rappeler. Schwartz est né à Zwinogrod, où feu son père était forgeron!

Pelski lança un coup d'œil sur sa cousine et lui dit, avec un mélange de surprise et de compassion :

— Je suis bien désolé, cousine, que les fatalités de la vie vous aient condamnée à entrer en rapport avec des personnes appartenant à des sphères sociales aussi différentes de la vôtre!

Marie soupira. Mais nous devons à la vérité d'avouer que ce n'était pas un bon soupir. Marie savait bien, pourtant, que, chez ces personnes « d'une sphère différente de la sienne », elle avait trouvé aide et protection, et que, par suite ces personnes devaient lui tenir plus au cœur que le cousin brusquement sorti de terre. Elle savait cela, mais avait honte de le dire, et elle

soupirait, avec un mélange d'embarras et de mauvaise humeur.

Cependant Mme Witzberg pria ses hôtes de passer dans la salle à manger, pour prendre le thé. Marie s'enfuit un instant dans sa chambre; et là, se jetant sur son lit, elle se couvrit le visage de ses deux mains.

Sa pensée était retournée tout entière à Schwartz. « Il est assis, là-bas, dans sa chambre, et il travaille. — songeait-elle, — et ici on parle de lui comme de quelqu'un qui me serait tout à fait étranger! Quel besoin avait cet autre, aussi, de rappeler que Schwartz est fils d'un forgeron? » Peu s'en fallait qu'elle ne sût mauvais gré à Schwartz lui-même d'avoir eu pour père un forgeron. Mais, avec tout cela, elle continuait à avoir honte d'elle-même, sans vouloir réfléchir à ce qu'elle sentait avoir fait de mal.

Dans la salle à manger, elle s'assit de nouveau près de son cousin; mais elle était triste, distraite, elle jetait des regards inquiets vers Augustinowicz qui, depuis sa malencontreuse intervention, lui inspirait une véritable frayeur.

— Tu parais souffrante, Marie! dit Mme Witzberg, en posant sa main sur le front brûlant de la jeune fille.

Malinka, debout derrière la table avec la théière en main, répliqua en souriant :

— Oh! non, Marie n'est que distraite. Sa pensée est ailleurs!

Après le thé, la jeune comtesse s'assit au piano et joua une mélancolique *Mazurka* de Chopin. Son visage continuait à exprimer son inquiétude. Et Augustinowicz, avec son âme de musicien, devinait, à la manière dont elle jouait, ce qui se passait en elle.

« Elle a du chagrin, songeait-il, et voilà pourquoi elle joue. Mais en même temps, elle n'est pas fâchée que son cousin l'entende. »

En rentrant chez lui, ce soir-là, Augustinowicz ne cessa point de penser à Schwartz et à Marie. Lui-même s'étonnait de pouvoir penser si longtemps à un seul sujet.

— Qu'est-ce que tout cela donnera, par tous les diables? grommelait-il.

Schwartz ne dormait pas encore, malgré

l'heure tardive. Il était assis dans son fauteuil, penché sur un livre.

— Tu reviens de chez les Witzberg?

— Oui.

L'impatience et la curiosité se peignaient sur es traits frémissants de Schwartz. On devinait que, de tout son cœur, il aurait désiré interroger Augustinowicz sur sa soirée; mais il se contint, baissa de nouveau la tête, et se remit à lire.

Mais, tout à coup, il déposa son livre sur la table, se leva et fit quelques pas à travers la chambre.

— Ainsi, tu as passé la soirée chez les Witzberg?

— Oui.

— Ah ...

— Et puis?

— Rien !

Et Schwartz, décidément, reprit sa lecture.

XVII

Deux semaines s'écoulèrent. Les rapports de nos héros restaient les mêmes. Schwartz n'allait toujours pas chez Mme Witzberg; et Pelski, au contraire, y allait tous les soirs, malgré la présence d'Augustinowicz, qu'il ne pouvait souffrir.

— Eh! bien, et ce cousin de Marie, que penses-tu de lui? — demanda un jour Schwartz à son compagnon.

— Je ne peux rien en penser : il n'existe pas!

— Que lui reproches-tu?

— Oh! rien, il n'existe pas! Il n'est qu'un

composé artificiel, formé d'une redingote, d'un pantalon, de bottines, de gants, d'une cravate, et de l'apparence d'un visage humain. Ce composé émet, de temps à autre, quelques phrases. Il loue la vertu, blâme le vice, dit que mieux vaut être sage que de ne pas l'être. En un mot, il voudrait faire croire qu'il existe ; mais, moi, je sais bien qu'il n'existe pas.

— Tu as une façon de juger les gens en gros!

— En gros! voilà encore du nouveau ! Que veux-tu que je te dise ? La médiocrité absolue, quoi! Et maintenant, laisse-moi en repos avec ce personnage! Discutons, plutôt, les divers systèmes de philosophie, ou bien encore entamons une de nos vieilles contredanses ! Hein, que préfères-tu ?

— Non, parle-moi de ce Pelski, je t'en prie ! dit Schwartz d'une voix presque suppliante.

— Alors, bourre-moi ma pipe !

Schwartz lui bourra sa pipe, alluma lui-même un cigare et se mit à marcher de long en large dans la chambre.

— Pour ne pas t'irriter, reprit Augustinowicz,

je n'ai rien voulu te dire, jusqu'à présent, à ce sujet. Mais puisque tu désires toi-même être renseigné, eh! bien, voici : sache donc que ce Pelski, lequel s'ennuyait dans son trou, a un jour appris que le vieux comte avait laissé une fille; et la curiosité lui est venue de voir comment elle était faite. Les hommes — je n'ai pas besoin de te le dire — sont vaniteux et aiment à faire de l'effet. Or il y a beaucoup d'effet à faire dans le rôle d'un cousin riche, condescendant à s'occuper d'une cousine pauvre. C'est ce rôle qui a tenté Pelski. Parbleu ! toi-même, à sa place, il t'aurait tenté! Tu es riche, tu tends la main à la cousine pauvre, tu te constitues son protecteur, tu l'éblouis par la délicatesse de tes sentiments et la générosité de tes actions, tu lui apparais comme un prince, comme un être idéal!.. Ah ! mon vieux! comment résister à une perspective aussi agréable ? Et voilà toute l'histoire! Il se montre, elle pleure, elle sourit, le destin les sépare ; et puis, un jour, tous deux s'aperçoivent que leurs âmes sont sœurs jumelles, et les voilà unis à jamais !

Les dernières paroles d'Augustinowicz atteignirent Schwartz jusqu'au fond du cœur.

— Tu parles de Marie et de Pelski ? — demanda-t-il, tout tremblant.

— Naturellement ! Pelski n'est venu voir la comtesse que par pure curiosité ; mais la demoiselle est, comme tu le sais, très jolie ; et il n'a pu résister à la tentation de jouer son rôle jusqu'au bout. C'est un être médiocre, un vrai aristocrate ; en un mot, c'est le néant... mais... mais, si seulement il n'exige pas de dot...

— Que dis-tu? interrompit Schwartz, épouvanté.

— Ma foi ! à quoi bon t'entretenir dans tes illusions ? Tout cela doit t'être indifférent ! Tu n'es ni un enfant, ni une femme ! Tu as su ce que tu faisais quand tu as demandé la main d'Hélène !

Schwartz se taisait. Augustinowicz poursuivit :

— Voici ce que je dis : Pelski est jeune et riche ; Marie lui plaît extrêmement : suivant toute vraisemblance, il ne tient pas à une dot ; et pour

ce qui est de lui plaire, je puis t'assurer qu'elle lui plaît infiniment.

— Et alors, en admettant qu'il ne tienne pas à la dot?...

— Alors, je dis que Marie deviendra bientôt la comtesse Pelska.

— Elle y consent déjà? C'est cela que tu veux dire ? demanda Schwartz, tandis que des étincelles jaillissaient de ses yeux.

— Écoute- moi, mon vieux? D'abord, à quoi bon parler de tout cela? Mais enfin, supposons qu'aujourd'hui elle dise non; dans six mois, dans un an, elle dira oui. Ah! si tu venais encore chez les Witzberg, tu pourrais peut-être lutter avec lui! Mais, toi ne venant pas, sûrement elle finira par consentir.

— Sur quoi te fondes-tu pour supposer cela?

— Sur quoi? Écoute! Le premier soir où ce Pelski est venu là-bas, je l'ai entendu demander à Marie: « Qu'est-ce que c'est donc qu'un certain Schwartz? D'où cela sort-il? » Et elle a répondu: « En vérité, je ne le sais pas. » Entends-tu ce que je te raconte? Et quand j'ai dit, ensuite,

que tu étais fils d'un forgeron, elle a rougi jusqu'aux oreilles, et c'est tout juste si elle n'a pas pleuré de colère contre moi!

Schwartz, lui aussi, aurait volontiers pleuré de colère.

— Vois-tu, — poursuivait Augustinowicz, qui, une fois lancé dans son bavardage, ne s'arrêtait plus, — ce Pelski, sans l'ombre d'expérience ni de volonté, fait absolument tout ce qu'exige son rôle. Il ramène constamment à la mémoire de Marie les vieux titres, le brillant passé, les hautes relations... Elle aussi, parbleu! est une aristocrate! Te rappelles-tu comme elle a d'abord essayé de nous traiter de haut? Te rappelles-tu combien tu as dû prendre de peine pour la ramener au sentiment de la réalité? Je te le répète, Pelski joue son rôle à merveille: il flatte la vanité de Marie, stimule son amour-propre; et cela l'éloigne de nous, qui, par tous les diables, — cela, mon vieux, nous devons bien nous l'avouer, — qui sommes comtes comme... Ma foi, je ne trouve pas de comparaison!

Faute de trouver une comparaison, Augusti-

nowicz se mit à dessiner des cercles au-dessus de sa tête, en faisant tourner avec son doigt la fumée de sa pipe. Schwartz, cependant, considérait avec obstination l'un des clous du plancher. Enfin il demanda :

— Lui as-tu dit que j'allais me marier avec Hélène?

— Non!

— Pourquoi?

— Je lui ai dit que tu préparais ton examen, et que c'était cela qui t'empêchait de venir. J'ai préféré que le procès entre toi et Pelski se débattît en elle-même, dans sa conscience, dans son cœur. Ton mariage est une circonstance extérieure qui aurait trop certainement influé au profit de Pelski.

Schwartz s'approcha de lui et lui enfonça les doigts dans le bras :

— Écoute, dit-il d'une voix haletante. Et si c'est moi qui l'emporte, dans cette lutte?

— Va à tous les diables et ne serre pas si fort! Ta question, je te la pose à toi-même : et si c'est toi qui l'emportes dans cette lutte?

Ils se regardèrent dans les yeux, ayant, tous deux, le cœur rempli d'un sentiment hostile. Enfin Schwartz lâcha le bras d'Augustinowicz, s'assit sur son lit, et baissa la tête. Augustinowicz le considéra d'un regard d'abord menaçant, puis sans cesse moins menaçant; et bientôt il s'approcha de lui, se pencha, et lui mit la main sur l'épaule.

— Mon vieux! — lui cria-t-il d'un ton affectueux.

Schwartz ne répondit pas.

— Allons, mon vieux, ne te fâche pas! Si c'est toi qui triomphes, Marie restera à jamais dans ton cœur, comme une sainte; et moi, je lui dirai: « Ange de lumière, marche courageusement dans la voie du devoir, où Schwartz, de son côté, est en train de marcher! »

XVIII

Hélène ne pouvait croire à son bonheur. Les orages de son passé avaient disparu, la nuit de sa vie prenait fin, et une aurore nouvelle allait se lever. La jeune femme, qui, jusqu'alors, n'osait point penser à l'avenir, la malheureuse créature ballottée à tous les vents de la destinée se voyait maintenant sur le point de devenir la compagne légitime de l'homme qu'elle aimait : elle apercevait devant elle une existence calme et régulière, entourée de respect, toute remplie par l'amour et par le devoir. « Est-ce possible

qu'à la vie que j'ai eue en succède une autre si différente ? Je ne suis pas digne d'un pareil bonheur ! » murmurait-elle à Schwartz, qui lui passait au doigt la bague de fiançailles. « Je ne suis pas digne d'un pareil bonheur ! »

Mais un regard de son fiancé suffisait à la rassurer. Guérie de sa folie par son nouvel amour, elle était devenue l'esclave de Schwartz bien plus encore qu'elle ne l'avait jamais été de Potkanski. Elle ne vivait que de lui et par lui ; elle se remettait à lui de la direction de ses pensées comme de ses actes. « Oh ! si seulement il le veut, je serai heureuse ! » se disait-elle souvent. Elle avait une foi illimitée non seulement dans le caractère de Schwartz, mais aussi dans son pouvoir. Il n'y avait point de miracle dont elle ne le crût capable.

Allant ainsi au devant de l'avenir avec un sourire aux lèvres, Hélène se préparait au mariage, et s'amusait comme un enfant des moindres détails de son trousseau de noces. Elle avait souhaité de se marier en robe blanche, malgré son veuvage ; et Schwartz, à sa grande joie, le

lui avait permis. Elle s'occupait elle-même de coudre sa robe, et ses journées s'écoulaient actives et charmantes. Sa santé, du même coup, s'était raffermie, son intelligence avait achevé de se réveiller, et sans cesse ses traits s'embellissaient et s'anoblissaient, sous l'effet du bonheur. Le misérable oiseau blessé qu'elle avait été jusqu'alors, sauf pendant la brève période de sa vie de mariage, se transformait à présent en une vraie femme, consciente de sa valeur et sûre d'être aimée.

Et le jour fixé pour le mariage était tout prochain.

Tout prochain aussi était le jour où Schwartz allait passer son dernier examen. Il s'y préparait avec tant d'ardeur que sa santé même en avait souffert. Des nuits sans sommeil et une tension d'esprit excessive avaient pâli ses joues; il avait maigri, ses yeux s'étaient cerclés de bleu. Il vivait dans une fièvre continue qui, chaque jour, l'affaiblissait davantage; mais il s'obstinait à rester debout, voulant à tout prix conquérir

ce diplôme qui allait lui assurer une existence honorable et indépendante.

Nous devons ajouter que, depuis longtemps déjà, il avait cessé de donner des leçons, et que le petit capital qu'il avait apporté avec lui s'était, peu à peu, tout à fait épuisé. C'était maintenant Augustinowicz, — pour invraisemblable que la chose puisse paraître — qui payait le loyer commun et subvenait aux dépenses du ménage. Le bohême, en effet, s'était définitivement corrigé de son ivrognerie et était en train de gagner de l'argent. Sur le conseil de Schwartz, il s'était mis à donner des leçons de musique, et, tout de suite, avait admirablement réussi dans ce nouveau métier, de sorte qu'il avait à donner tous les jours quatre ou cinq leçons, sans que d'ailleurs son travail personnel en souffrît beaucoup. Et rien n'était plus amusant que le sérieux avec lequel il s'adaptait aux exigences de son rôle imprévu de capitaliste.

Il continuait, d'ailleurs, à aller tous les soirs chez les Witzberg ; tous les soirs, Malinka venait lui ouvrir la porte, et tous les soirs il couvrait

de baisers la petite main que, par convenance, elle s'efforçait de lui reprendre. L'excellente jeune fille éprouvait pour lui un mélange tout particulier d'indulgence et de respect. Et lui, l'aimait-il ? Plutôt non, en vérité, car sa vie de misère semblait avoir positivement fermé son cœur aux sentiments amoureux. Du moins manquait-il de feu à un degré lamentable, et toute autre que Malinka s'en serait aperçue, malgré ses baise-mains et tous ses compliments. Il n'aimait que Schwartz, à qui il s'était attaché avec une véritable passion. Mais le reste du monde, cependant, ne lui était pas indifférent, et personne, au contraire, n'était aussi radical dans ses antipathies comme dans ses sympathies. Or, Malinka lui était sympathique, tandis qu'il ne pouvait pas souffrir la comtesse Marie.

L'animosité qu'il éprouvait pour la jeune comtesse était fondée sur plus d'un motif. D'abord Marie l'avait toujours traité avec une certaine hauteur, « en comtesse, » et il n'aimait pas cela. Avec son cynisme et son inépuisable bonne humeur, il avait l'habitude d'en imposer aux fem-

mes; et, dès le début, il avait été piqué dans son amour-propre en voyant que Marie lui préférait la nature infiniment moins souple, moins brillante, de son compagnon. Plus tard, lorsque Schwartz avait cessé de venir, Augustinowicz s'était mis en tête que Marie allait l'oublier pour s'éprendre de Pelski; et il le lui reprochait d'avance, comme si sa prévision s'était réalisée.

La jeune fille, cependant, depuis l'arrivée de Pelski, ressentait à l'égard d'Augustinowicz une sorte de frayeur. C'était comme si elle eût cherché à se le gagner; et quand il entrait dans le salon des Witzberg, elle ne manquait pas de lui adresser un regard plein d'interrogation, ou même de prière. Augustinowicz avait beau lui répéter invariablement que Schwartz « travaillait »,et que c'était cela qui l'empêchait de venir la voir : elle sentait bien que ce n'était pas vrai. Était-ce chose possible que, depuis deux mois, la préparation d'un examen eût suffi, sans autre raison, pour empêcher Schwartz de venir près d'elle un instant, de s'enquérir d'elle, de veiller, comme par le passé, à son bien-être matériel et

moral? Non, elle ne pouvait le croire : elle avait trop clairement senti que Schwartz l'aimait! Et comme le moment où l'étudiant avait cessé de venir s'était trouvé coïncider avec la première visite de Pelski, elle ne pouvait s'empêcher de soupçonner entre ces deux faits un lien mystérieux, que seul Augustinowicz aurait été en état de lui éclaircir.

Inquiète, agitée, soucieuse, Marie se voyait transportée par Pelski dans le royaume brillant de ses anciens rêves, dans un magnifique avenir de luxe et de richesse, et cela pendant que sa pensée errait dans la petite chambre de Schwartz, pendant qu'elle se demandait anxieusement : « Pourquoi ne vient-il plus? » Mais Schwartz s'obstinait à ne plus venir, et Pelski, au contraire, passait presque toutes ses journées dans le salon des Witzberg. Il s'efforçait, par tous les moyens, à la divertir, à chasser les nuages de son front; et souvent, de plus en plus souvent, nous devons reconnaître qu'il y réussissait.

Marie avait, parfois, d'étranges accès de

gaieté nerveuse. Elle riait alors aux éclats, elle plaisantait; et, sans doute, cette gaieté était surtout d'origine nerveuse, mais la coquetterie n'était point sans y avoir sa part. On voyait alors ses yeux s'allumer, sa gorge se soulever, ses lèvres s'orner d'un délicieux sourire. Et ses paroles piquaient, mordaient, tandis que son regard semblait attirer. Deux ou trois fois même, en l'absence de Schwartz, c'était Augustinowicz qui avait eu l'honneur d'être l'objet de ces coquetteries, d'ailleurs les plus simples du monde et les plus innocentes; mais il les avait fort mal accueillies, prévenu comme il l'était par son antipathie, et tout prêt à les mettre sur le compte d'une profonde perversité naturelle. Et Pelski, au contraire, avait tout à fait perdu la tête dès le premier sourire que lui avait adressé sa cousine.

— Mademoiselle Malinka, — murmurait Augustinowicz à l'oreille de son amie, — gardez-vous bien d'imiter la comtesse : c'est une coquette !

Mais nous aimerions à savoir ce qu'aurait dit Augustinowicz si, quelques instants après ces

joyeux entretiens de Marie avec son cousin, il avait pu voir la jeune coquette s'enfermer dans sa chambre, et là, tout de suite, fondre en larmes, pleurer et sangloter durant de longues heures. La pauvre Marie n'avait d'autre consolation que ces larmes. Et dans quelle mesure ces larmes lui venaient de sa vanité blessée, c'est, naturellement, ce que nous ne saurions dire. Mais elle les versait du fond de son cœur; et le fait est qu'elle n'avait personne à qui elle pût confier son chagrin, la lutte douloureuse qui se livrait en elle. Quelques mois plus tôt, elle aurait avoué à la bonne Malinka, entre deux baisers, le poids qui lui oppressait la poitrine; mais Malinka elle-même lui était devenue étrangère, ou du moins avait cessé de lui être aussi proche que par le passé. La pauvre Malinka était trop ingénue pour comprendre ce qu'il y avait à la fois d'involontaire et de profondément excusable dans les coquetteries de son amie à l'égard de Pelski; et peut-être les expériences de coquetterie tentées par Marie auprès d'Augustinowicz n'avaient-elles pas été non plus sans la blesser au vif.

Et le temps passait. Et Marie commençait à douter que Schwartz l'eût jamais aimée. Et Pelski, insensiblement, se rapprochait d'elle, avec tout ce qu'il lui représentait de luxe et de richesse. Et le temps passait, le temps qui, d'après le mot du poète, « est un mauvais jardinier pour les roses en fleur ».

XIX

Souvent Malinka essayait d'apprendre d'Augustinowicz la cause véritable de la conduite de Schwartz. Mais l'étudiant détournait ses questions, ou bien inventait quelque gros mensonge. Et vis-à-vis de Schwartz non plus il ne se faisait pas faute de mentir.

— J'ai tout dit, j'ai tout avoué à Marie! — disait-il.

— Et elle? Ne me cache rien!

— Schwartz!

— Quoi?

— Qu'est-ce que cela peut te faire?

Schwartz serrait les dents, furieux, mais il s'abstenait de faire d'autres questions. Il s'avouait, à sa grande honte, que ces questions étaient une preuve de sa pitoyable faiblesse. Et c'est avec une réelle terreur qu'il s'apercevait que le temps n'apportait aucun changement à son amour pour Marie. Oh! plus d'une fois il en venait à se dire que, volontiers, il sacrifierait Hélène, et sa conscience et son devoir, et cet honneur et cette dignité dont il était si fier, pour pouvoir une seule minute reposer sa tête sur l'épaule de la jeune comtesse!

Il ne parvenait pas à effacer le souvenir qu'il avait gardé d'elle. Il avait su, jusqu'à présent, se vaincre, mais non pas oublier. Et, même à la surface, son caractère avait perdu le calme qui, de tout temps, avait fait sa force. Au sortir de crises passionnées, il entrait dans des accès de mélancolie, de sentimentalité maladive; et en vain il se rappelait alors de quelles cruelles moqueries il avait poursuivi, chez ses camarades, l'état où maintenant lui-même était tombé.

Une nuit, Augustinowicz, s'étant éveillé par hasard, aperçut Schwartz assis devant un livre. La lampe projetait autour de la table une vive et joyeuse lumière, où se dessinait en plein relief le pâle visage du jeune homme. Et Augustinowicz s'aperçut que celui-ci, penché sur un livre, ne lisait pas; il ne dormait pas non plus, bien qu'il eût les yeux fermés; le mouvement de ses sourcils le prouvait assez. Son visage avait une expression de profonde béatitude, comme noyé dans un rêve. Augustinowicz se souleva doucement sur son lit, à demi étonné, à demi fâché.

— Qu'est-ce qu'il fait là? se dit-il. L'animal va se tuer! Attends un peu, je vais bien te forcer à aller te coucher!

Et aussitôt il se mit en devoir lancer son oreiller à la tête de son compagnon; mais au même moment, Schwartz ouvrit les yeux.

— Ah! je suis curieux de voir ce qu'il va faire! songea Augustinowicz en se rejetant sur son lit.

Et, dé ce coup, il eut vraiment lieu d'être

stupéfait. Schwartz, après avoir jeté vers lui un regard inquiet, ouvrit le tiroir de la table, et se mit à y chercher, nerveusement, quelque chose.

— Ma parole, il veut s'empoisonner ! — songeait Augustinowicz.

Mais Schwartz n'avait nullement l'intention de s'empoisonner. L'objet qu'il prit dans le tiroir était simplement un gant, un petit gant de femme tout jauni et froissé, le souvenir classique que, depuis des siècles, les amoureux dérobent à leurs bien-aimées. Et Schwartz, force nous est de le constater, se conforma de tout point à la tradition classique. Il porta le gant à ses lèvres, et le couvrit de baisers.

— Hé, vieux, est-ce que tu n'as pas honte? mugit Augustinowicz.

Schwartz, en effet, eut affreusement honte dès l'instant d'après. Le lendemain matin, il sortit au lever du jour, pour échapper à la colère et au mépris de son compagnon.

Celui-ci, du reste, se sentait non seulement furieux contre Schwartz, mais quelque peu déçu dans la haute opinion qu'il se faisait de lui. « Un

idiot, comme tout le monde! » se disait-il. Mais le plus important était que, depuis lors, Augustinowicz avait la certitude que Schwartz retournerait auprès de Marie.

— La malheureuse Potkanska deviendra tout à fait folle, ou bien se tuera! songeait-il. Eh! après tout, qu'elle meure donc!

Car Augustinowicz aimait à se donner les allures d'un misogyne impitoyable.

Il se demanda si, dans ces conditions, il devait parler à Marie du mariage de Schwartz. Mais, tout bien réfléchi, il préféra continuer à ne rien lui dire. « Le silence est d'or, » conclut-il.

Augustinowicz avait infiniment plus de sympathie pour Hélène que pour Marie; et de toute son âme il souhaitait le mariage de Schwartz avec la jeune veuve. Mais, comme nous l'avons dit, c'était surtout Schwartz qu'il aimait; et il craignait, en annonçant à Marie le mariage de son ami, de précipiter la comtesse dans les bras de Pelski. « Mieux vaut, à tout hasard, la garder libre pour Schwartz! » se disait-il. Et d'ailleurs il était sûr que Marie, de toute façon, ne

tarderait pas à devenir la femme de Pelski. « Alors, — songeait-il, — je dirai au vieux : vois-tu, je n'ai rien avoué à Marie, elle n'a pas su que tu te mariais, et pourtant la voici qui se marie avec son mannequin! » Et puis, enfin, il se faisait un plaisir de tenir en réserve la nouvelle du mariage de Schwartz, pour le jour (imminent, croyait-il) où Marie, souriante et heureuse, lui ferait part de son mariage avec son cousin. « Schwartz sera très heureux de l'apprendre, — lui répondrai-je, — et lui aussi, il va se marier : il m'a précisément chargé de vous en faire part. Il est aimé..., et il aime, mille tonnerres du diable! »

XX

Schwartz ne retournait toujours pas chez les Witzberg. Un soir, Malinka dit à Augustinowicz :

— Aujourd'hui ou demain, bien sûr, Pelski fera sa déclaration à Marie.

— Et s'il ne la fait pas, c'est Marie qui lui fera la sienne dans huit jours! répondit Augustinowicz avec son sourire narquois.

— Oh! vous êtes injuste pour Marie, très injuste!

— Nous verrons bien!

— Non, monsieur Adam, Marie est fière; et si même elle consent à épouser Pelski, ce ne sera que par fierté blessée, par dépit de l'indifférence de Schwartz. Et d'ailleurs c'est vrai, Pelski est le seul homme au monde qui s'intéresse à elle; sauf lui, elle ne peut compter sur personne.

— Ha! et elle s'y entend bien, à compter!

Mais Malinka se fâcha:

— Taisez-vous, méchant homme! dit-elle. Marie a d'abord mis sa confiance en Schwartz, et il l'a déçue. Est-ce sa faute, à elle, s'il ne vient plus?

Augustinowicz ne répondit pas.

— La pauvre Marie s'est vue tristement déçue, poursuivit Malinka. Vous pouvez m'en croire, moi seule sais ce qu'elle a souffert. Bien que nous ne soyons plus intimes comme autrefois, elle ne parvient pas à me cacher son chagrin. Hier encore, en entrant dans sa chambre, je l'ai trouvée toute en larmes. — Marie! lui ai-je dit, qu'est-ce que tu as? — Rien, un peu mal à la tête! — a-t-elle répondu. Alors j'ai voulu me jeter à son cou, mais elle m'a doucement re-

poussée, et elle s'est redressée sur son lit, avec une expression si sombre qu'elle m'a fait peur. C'était fini, elle avait réussi à arrêter ses larmes.

— C'est de honte que je pleurais, de honte, comprends-tu? — m'a-t-elle dit. Et je ne sais pas si je l'ai bien comprise, mais ce que je sais, c'est que, ce matin, je l'ai de nouveau trouvée toute en larmes. Vous entendez cela, monsieur le sceptique?

— Oui, mais qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve que ce n'est point pour elle chose aussi facile que vous le croyez, de renoncer à la pensée de Schwartz. Mais, je vous en prie, dites-moi ce qui s'est passé? Pourquoi ne vient-il plus?

— Et s'il revenait?

— Elle donnerait toute de suite son congé à Pelski.

— Ce serait trop dommage! un si charmant jeune homme!

— Hé! vous ne savez que vous moquer de tout! Mais Schwartz? Est-ce bien, à lui, de la délaisser de cette façon?

— Il n'a pas le temps de venir. Il travaille!

Malinka put cependant se convaincre, dès le lendemain, que Schwartz ne « travaillait » pas aussi assidûment que l'affirmait sans cesse Augustinowicz. Étant sortie avec sa mère pour faire des achats, elle rencontra Schwartz en compagnie d'un autre étudiant. Il se promenait tristement le long de la rue, en homme peu pressé de rentrer chez lui. Il ne reconnut point Malinka, mais celle-ci le reconnut aussitôt, et fut épouvantée de l'état où elle le voyait. Il était pâle, voûté, vieilli de dix ans.

« Sûrement, il aura été malade! » songea la bonne petite créature. « Voilà donc pourquoi Augustinowicz n'a pas voulu nous expliquer les motifs qui l'empêchaient de venir! Schwartz lui aura défendu de nous le dire, pour ne pas effrayer Marie! » Et, du coup, Schwartz prit, dans l'imagination de Malinka, les proportions d'un héros.

Le soir, comme de coutume, arriva Augustinowicz. Il trouva au salon les dames Witzberg et Marie.

— Monsieur Adam, — lui cria Malinka, je sais maintenant pourquoi M. Schwartz est resté si longtemps sans venir nous voir !

Les yeux de Marie brillèrent. Elle chercha à se maîtriser, mais ses mains tremblaient.

— Oh! le pauvre garçon doit avoir été bien malade ! Il est pâle comme un mort ! Pourquoi ne nous en avez-vous rien dit? — demanda Mme Witzberg?

— Je le sais, moi, pourquoi ! Vous aviez peur que nous le répétions à Marie ! Mais est-ce gentil de vous? — ajouta Malinka. — Marie, qu'as-tu? Es-tu malade?

— Ce n'est rien, rien ! Dans un instant ce sera passé !

Mais son visage avait pris une pâleur de cire, le souffle lui manquait ; elle sortit, s'enfuit dans sa chambre. Mme Witzberg voulait la suivre. Mais Malinka la retint.

— Non, maman, laisse-la ! Mieux vaut qu'elle pleure à son aise !

Puis, se tournant vers Augustinowicz, avec un accent de gravité triste dans la voix :

— Hé bien, monsieur Adam, Marie est-elle une coquette sans cœur? Dites, le croyez-vous encore?

— Je me suis peut-être trompé, bredouilla Augustinowicz, mais... mais...

Et lui qui, ce soir-là précisément, avait l'intention d'annoncer aux Witzberg que Schwartz allait se marier avec Hélène! que Schwartz ne reviendrait jamais plus! Il n'eut pas le courage d'en ouvrir la bouche; et pas davantage il n'osa, rentré chez lui, faire part à Schwartz de ce qui était arrivé.

Marie, cependant, s'était enfermée dans sa chambre. Elle avait la tête en feu, et un tourbillon de pensées dansait sous son front. On aurait pu entendre nettement, dans le silence de la chambre, son souffle haletant et les battements de son cœur. Pelski, Malinka, Augustinowicz s'agitaient confusément autour d'elle, et devant ses yeux se dressait, comme sortant d'un tombeau, la pâle figure de Schwartz, exsangue, les paupières baissées.

— Il est malade! malade! — répétait-elle à

demi voix.— Il va mourir, je ne le reverrai plus !

Elle s'expliquait de toute autre façon que Malinka l'absence de Schwartz et le silence d'Augustinowicz. Elle s'imaginait que le jeune homme s'était sacrifié pour elle, qu'il avait renoncé à elle pour lui permettre de se marier avec son cousin, et que c'était de cela qu'il souffrait et dépérissait.

« Mais qui lui a dit que je serais plus heureuse avec Pelski ? songeait-elle. Mon Dieu, mon Dieu, n'avait-il donc pas confiance en moi? »

Et elle se rappela, avec une véritable angoisse, les instants où ses paroles, ses regards s'étaient adressés à Pelski. Elle se rappela comment elle avait rougi de honte lorsque Pelski avait appris, en sa présence, que Schwartz était fils d'un forgeron. Et maintenant encore elle avait honte, mais de soi, de sa lâcheté. Elle avait l'impression que, si Schwartz lui-même n'était qu'un forgeron, elle aurait encore plaisir à devenir sa femme.

— Comme le cœur me bat ! comme je tremble ! je ne croyais point l'aimer si fort! — murmurait-elle fiévreusement.

Levant les yeux, elle aperçut l'image de la Vierge, au-dessus de son lit. Elle se jeta à genoux, dans un élan de passion.

— Mère de Dieu! — s'écria-t-elle tout haut, — si l'un de nous doit souffrir ou mourir, faites que ce soit moi, et que, lui, il soit heureux!

Les soirs suivants, Augustinowicz ne se montra pas; mais Pelski fut, au contraire, plus empressé que jamais; et, le troisième soir, comme l'avait prévu Malinka, il demanda officiellement la main de Marie. Voyant la jeune fille calme et souriante, il lui exprima tout au long ses sentiments; et grande fut sa surprise quand Marie, du ton le plus décidé, lui répondit qu'elle ne pouvait pas devenir sa femme.

— J'aime un autre homme! — déclara la jeune fille.

Pelski ayant demandé quel était cet « autre », Marie le lui dit, le plus simplement du monde; après quoi (suivant l'usage), elle lui offrit son amitié. Mais Pelski refusa même de serrer la main qu'elle lui tendait.

— Vous m'avez trop pris, chère cousine, et vous m'offrez trop peu en échange! — murmura-t-il, toujours galant. — Je vous ai donné tout le bonheur de ma vie : le don de votre amitié ne me suffit pas!

Mais Marie, lorsqu'il fut parti, ne ressentit pas l'ombre d'un regret. Elle était toute à son amour, et éprouvait seulement un irrésistible besoin d'épancher au dehors le trop-plein qu'elle avait dans le cœur. Apercevant Malinka, assise devant la fenêtre, au soir tombant, elle courut à elle et lui mit tout à coup ses deux mains sur les yeux.

— C'est toi, Marie? — demanda Malinka, toute surprise.

— Oui, c'est moi ! — murmura Marie.

Elle s'assit sur un coussin, aux pieds de Malinka, et appuya sa tête sur les genoux de son amie.

— Ma bonne Malinka, tu n'es pas fâchée contre moi, n'est-ce pas? Tu ne me méprises pas?

Et elle caressait Malinka comme une petite fille caresse sa grande sœur.

— Je le sais bien, j'ai été très coupable! Mais

maintenant j'ai retrouvé mon cœur! Je me sens si heureuse, près de toi! Te rappelles-tu comme, autrefois, nous bavardions longtemps, longtemps ensemble? Nous allons bien bavarder aujourd'hui encore, n'est-ce pas?

Malinka, très émue, répondit :

— Oui, aujourd'hui encore: mais demain tout sera changé! car un certain jeune homme va venir qui emportera avec lui ma chère Marie; et alors je resterai seule!

— Crois-tu vraiment qu'il vienne? murmura Marie.

— Oh! j'en suis sûre! Le pauvre garçon a été malade, sans doute de chagrin! Et je comprends bien, à présent, pourquoi M. Adam n'a pas voulu nous dire la cause de son absence : c'est que M. Schwartz lui-même le lui avait défendu, pour ne pas t'effrayer!

— Peut-être, vois-tu, n'aura-t-il pas voulu m'empêcher de me marier avec Pelski!

— Eh! bien, et Pelski? Que dit-il?

— Je voulais précisément t'en parler! Figure-toi qu'il vient de me demander ma main!

— Et toi?

— J'ai refusé, Malinka!

Il y eut un moment de silence.

— Il a paru fâché, en me quittant. Mais pouvais-je faire autrement? Je ne l'aime pas!.

— Oh! chérie, comme tu as bien fait de suivre la voix de ton cœur! C'est avec Schwartz seulement que tu pourras être heureuse!

— Oh, oui, oui!

— Avant un mois, poursuivit Malinka, nous rons commander pour Mlle Marie une belle robe blanche, et quelques jours après il n'y aura plus de Mlle Marie. Oh! comme vous serez heureux! Ce doit être si bon d'avoir un mari que tout le monde respecte!

— Est-ce que tout le monde le respecte? Tu le sais? — demanda Marie, qui avait envie à la fois de rire et de pleurer.

— Oh, oui! M. Adam m'a dit que les professeurs eux-mêmes aimaient à s'entretenir avec lui! et il est si franc, si sérieux, si noble!

Marie, la tête appuyée sur les genoux de Malinka, la regardait au fond des yeux, de ses

grands yeux clairs. Le soir achevait de tomber, la lune se levait. Soudain un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

— C'est peut-être lui ! — s'écria Marie.

Mais ce n'était pas « lui », car les deux jeunes filles entendirent bientôt la voix d'Augustinowicz.

— Marie, va dans l'autre chambre et cache-toi ! dit rapidement Malinka. Je vais lui raconter que tu as envoyé promener M. Pelski, et je lui demanderai de le redire à Schwartz. Tu pourras entendre ce qu'il me répondra !

Marie s'enfuit. Augustinowicz entra dans la chambre.

XXI

Nous l'avons dit déjà, Augustinowicz n'osait pas rendre compte à Schwartz de ce qu'il avait vu chez Mme Witzberg. Marie avait décidément trompé son attente. Malgré son « aristocratie », et malgré Pelski, c'était Schwartz qu'elle aimait, puisque la nouvelle de sa maladie l'avait toute bouleversée. Augustinowicz avait honte, à présent, de ses soupçons, et des méchantes paroles qu'il avait dites à Malinka. Il se sentait désormais rempli pour Marie d'un respect que nulle femme encore ne lui avait inspiré. Et, tout en

n'osant toujours pas révéler à Schwartz ce qui s'était passé, il souffrait fort de cette nécessité de garder le silence.

Schwartz lui-même fut un jour frappé de son air de contrainte.

— Qu'y a-t-il donc, Adam? lui demanda-t-il.

Augustinowicz se ressaisit aussitôt.

— Ce qu'il y a? Rien du tout! Pourquoi voudrais-tu qu'il y eût quelque chose?

— Augustinowicz! tu me caches un secret!

— Voyez-vous cela! Tout de suite il s'imagine qu'on va lui parler de Marie! s'écria le bohème, en éclatant de rire. Mais son rire sonnait faux.

Et il cessa tout à fait de rire en voyant le visage décomposé de son camarade. Les joues creusées de Schwartz avaient encore pâli, ses yeux flamboyaient.

— Eh bien, tant pis, je vais tout dire! s'écria Augustinowicz. Mon vieux, tu as gagné la partie! Je veux bien que le diable... si tu n'as pas gagné la partie! C'est toi qu'elle aime!

Schwartz, de sa main tremblante, essuya la sueur qui lui coulait sur le front.

— Et Pelski? demanda-t-il sèchement.

— Ne s'est pas encore déclaré.

— Sait-elle tout ce qui m'arrive?

— Schwartz!

— Parle donc!

— Elle ne sait rien! Je ne lui ai rien dit.

— Pourquoi as-tu fait cela?

Augustinowicz hésita un moment à répondre.

— Écoute, Schwartz! dit-il enfin. J'ai toujours pensé que tu reviendrais auprès d'elle!

Ces derniers mots d'Augustinowicz furent pour Schwartz comme une blessure au cœur. Retourner auprès d'elle? c'est-à-dire abandonner Hélène, la déshonorer, la tuer, s'exposer soi-même à un remords incessant? Mais c'était aussi retrouver le bonheur, la santé, la vie! Tout un monde d'idées diverses s'agitait dans son cerveau; et, plus forte que jamais, la lutte recommençait au-dedans de lui.

Soudain Schwartz se redressa. L'éclat de ses yeux s'était effacé, une ride profonde lui barrait le front.

— Augustinowicz, dit-il, tu vas aller tout de

suite chez les Witzberg, et dire à Marie que je me marié, qu'avant trois semaines je serai marié, et que jamais je ne reviendrai auprès d'elle! Jamais, entends-tu?

Bon gré, mal gré, Augustinowicz prit son chapeau et se mit en route. Il fut reçu, — on le sait déjà, — par Malinka. Marie, cachée dans la pièce voisine, se préparait à entendre leur conversation.

— Comme vous avez bien fait de venir! — s'écria joyeusement la jeune fille, en serrant la main d'Augustinowicz. — J'ai tant, tant de choses à vous raconter!

— Et moi aussi, j'ai bien des choses à vous raconter! reprit l'étudiant. Mais, avant tout, je viens ici chargé d'une mission.

- De la part de Schwartz?

— Oui, de la part de Schwartz.

— Va-t-il mieux?

— Toujours malade. Et Pelski, est-il venu!

— Oui! c'est précisément de lui que je voulais vous parler.

— J'écoute, mademoiselle Malinka.

— Il a demandé aujourd'hui la main de Marie.

— Et elle ?

— Elle l'a congédié. Ah ! monsieur Adam, elle n'aime que M. Schwartz, elle ne veut être qu'à lui, ma chère, ma brave Marie !

Augustinowicz resta un instant silencieux. Et c'est d'une voix tremblante qu'il dit, lentement :

— Elle ne sera jamais à lui !

— Que dites-vous ?

— Schwartz a déjà engagé sa parole ! Il va se marier !

Tout à coup, la porte de la chambre voisine s'ouvrit, et Marie entra. Tous ses traits exprimaient l'orgueil blessé.

— Malinka, s'écria-t-elle, pas d'autres questions, je t'en supplie ! M. Adam a rempli sa mission. A quoi bon nous humilier à l'entendre davantage ?

Elle saisit la main de son amie, et, presque de force, l'entraîna dans sa chambre. Augustinowicz les regarda partir, secoua la tête, et se dit :

— Par tous les diables, je la comprends! Elle a bien raison, mais Schwartz a raison aussi! Et maintenant, poursuivons notre idée, de façon à battre le fer pendant qu'il est chaud!

Quelques instants après, il se présentait chez Pelski et le mettait au courant de la situation.

— Une véritable fatalité pèse sur eux, dit-il en terminant. Schwartz n'a pu faire autrement qu'il a fait. N'est-ce pas votre avis, comte?

— Il a fait comme bon lui a semblé; mais je me demande d'où l'idée vous est venue, Monsieur, de m'instruire de toutes ces affaires?

— Bah! que vous importe? Mais encore une question : estimez-vous que Mlle Marie, en refusant l'offre de votre main, ait agi noblement?

— Permettez-moi de garder la réponse pour moi!

— Oh! gardez-la, cher Monsieur, ne vous gênez pas! Je vous avoue que, pour moi, Mlle Marie m'est indifférente. Je sais seulement que, maintenant que Schwartz s'est retiré, l'avenir de cette jeune fille va être bien sombre. Et,

comme vous êtes son cousin... je regrette...

— Quoi? Que regrettez-vous?

— Que vous n'ayez pas attendu jusqu'à demain pour faire votre déclaration!

Pelski marchait à grands pas dans la chambre.

— Jamais! murmura-t-il.

— Une dernière prière, Monsieur! reprit Augustinowicz. Je vous demanderai de ne parler à personne de la visite que je vous ai faite, surtout chez les Witzberg !

— Que vous importe?

— Je vous le demande comme un service, voilà tout ! Et maintenant au plaisir de vous revoir!

XXII

Le lendemain, la comtesse Marie reçut deux lettres. L'une était de Pelski, l'autre de Schwartz.

— « Mademoiselle, écrivait Pelski, le chagrin que m'a fait éprouver votre réponse imprévue ne m'a point laissé la force de réfléchir à ce que je disais. J'ai repoussé l'amitié que vous m'offriez. Je le regrette sincèrement. Sans vouloir approfondir les motifs de votre conduite, j'ai compris que vous suiviez la voix de votre cœur. Puisse-t-elle ne pas vous réserver de cruelles déceptions! Si l'homme dont vous avez fait choix vous aime

comme je vous ai aimée, je puis être rassuré sur votre bonheur. Dieu me garde de vous rien dire contre lui, d'accuser celui que vous aimez! Pour ce qui est de moi, condamné comme je le suis à la triste nécessité de renoncer à vous, je vous supplie du moins de ne pas me refuser la grâce que j'ai eu la folie de rejeter, dans l'excès de ma souffrance! Je vous supplie de me conserver votre précieuse amitié, qui sera désormais, pour ma vie entière, mon unique bonheur! »

La lettre de Schwartz fut apportée à Marie, le soir de ce même jour, par Augustinowicz. Marie, d'abord, ne voulait pas l'ouvrir.

— Ne lui faites pas cette peine, par pitié! dit Augustinowicz. Peut-être, en ce moment, mon pauvre ami... — Des larmes arrêtèrent sa voix. Et c'est à grand'peine qu'il reprit :

— Cette nuit... nous l'avons conduit à l'hôpital!

Marie devint pâle comme une morte, et se sentit défaillir. En vain, elle s'efforçait de garder son calme, tout son corps tremblait comme des feuilles au vent. Elle avait beau faire, tou-

jours elle aimait Schwartz. Elle prit la lettre des mains d'Augustinowicz, et lut ceci :

« Mademoiselle, j'ai pu me résigner à la perte de votre main, mais je ne puis décidément pas me résigner à perdre votre estime. Lisez, et jugez-moi ! Un ami mourant a confié à ma protection une femme qu'il aimait de toutes les forces de son cœur meurtri, et dont je lui avais dérobé l'amour, sans le vouloir. Après sa mort, j'ai appris à la connaître de près, et je me suis imaginé que je l'aimais. Et, pour le malheur de ma vie, je le lui ai dit. Ensuite... Ce qui est arrivé ensuite, Mademoiselle, vous le savez. Longtemps j'ai essayé de me cacher à moi-même l'amour passionné que j'éprouvais pour vous. Combien j'ai souffert ! Oh, vous me pardonneriez tout si vous aviez une idée de ce que j'ai souffert ! Et lorsque, enfin, je me suis trouvé en face de ma conscience, lorsqu'est venu le moment où j'ai dû prendre un parti,... jugez-en vous-même, que devais-je faire ? J'avais juré au mourant, j'avais donné ma parole à la malheureuse femme, et tout, sauf mon cœur, m'enjoi-

gnait de renoncer à vous. Pardonnez-moi donc, si vous le pouvez ! Adam me dit que je suis malade... En effet, ma pensée se trouble, j'ai du feu dans le sang ; mais il y a une chose que je vois plus clairement que jamais : c'est que je vous aime, c'est que je t'aime, créature céleste, Marie adorée... »

Toute trace de rancune et d'orgueil avait disparu des traits de Marie.

— Monsieur Adam, dit-elle à Augustinowicz, répétez de ma part à votre ami qu'il a agi comme il devait le faire !

Augustinowicz se jeta à ses genoux.

— Et à moi aussi, dit-il, pardonnez-moi ! J'ai été injuste, je vous ai mal jugée... Mais, en vérité, je ne soupçonnais pas qu'il y eût sur la terre des anges tels que vous !

XXIII

Au sortir de la maison des Witzberg, Augustinowicz se rendit, tout droit, à l'hôpital où il passa toute la nuit.

Schwartz, était, en effet, très malade. Le typhus s'était emparé de son organisme fatigué, et menaçait de l'anéantir. Vers minuit, le malade commença à délirer : il gesticulait, il criait, il discutait, avec des interlocuteurs imaginaires, le problème de l'immortalité de l'âme. Évidemment il avait peur de la mort : car, à mainte reprise,

une angoisse infinie apparaissait sur ses traits. Mais d'autres fois, au contraire, il chantait, ou plutôt fredonnait, de joyeuses chansons, et d'autres fois encore c'était comme s'il parlait en rêve, nasillant péniblement des phrases vides de sens.

Augustinowicz, que les émotions des jours précédents avaient déjà cruellement secoué, assistait à ce délire avec une véritable stupeur. Il comptait les minutes jusqu'au lever du jour, et sans cesse interrogeait la fenêtre, qui continuait malheureusement à rester toute sombre. Dehors, la nuit était d'encre, et une petite pluie fine, battant les vitres, emplissait la petite chambre d'un bruit monotone et sinistre.

Depuis longtemps déjà, depuis bien des années, Augustinowicz n'avait point connu d'aussi tristes pensées. Les coudes appuyés sur les genoux, et le visage dans les mains, il songeait à l'amère confusion des événements des jours précédents. Et parfois, en relevant la tête, il croyait voir tomber l'ombre de la mort sur les traits desséchés et aigus de Schwartz. D'un jour à l'autre, en tout cas, on verrait sans doute finir la jeune

vie de cet homme qui, naguère encore, s'annonçait si active et si productive! Ou bien la comédie se prolongerait encore une semaine, un mois, mais toujours pour aboutir au même dénouement. Et ensuite?

Toute la nuit, Augustinowicz resta plongé dans ses rêves funèbres. Déjà une lueur grise pointait à la fenêtre, déjà le jour montait. Augustinowicz restait assis près du lit, se demandant ce qu'allait devenir, au delà du tombeau, le seul être au monde qu'il eût vraiment aimé. La lumière de la chandelle qui éclairait la chambre avait peu à peu perdu sa teinte rougeâtre, les objets environnants commençaient à se dégager de l'ombre; on entendait déjà, dans les corridors, le pas des infirmiers. Vers huit heures, le médecin entra.

— Comment va le malade? — demanda-t-il.

— Mal! répondit simplement Augustinowicz.

Le médecin fit une grimace, fronça les sourcils, et, s'approchant du lit, tâta le pouls de Schwartz.

— Eh bien, qu'en pensez-vous? — demanda Augustinowicz.

— Ce que j'en pense? Mauvaise affaire, mauvaise affaire?

Il secoua plusieurs fois la tête, écrivit une ordonnance, et sortit.

Toute la journée se passa assez tranquillement, mais, vers le soir, l'état du malade empira. A minuit, il était mourant. Augustinowicz pleurait comme un enfant, et frappait, de la tête, le mur de la chambre. De nouveau il passa toute la nuit auprès de son ami.

Le matin, il crut apercevoir un léger mieux ; mais ce n'était malheureusement qu'une illusion : car lorsque le médecin souleva le drap du lit, on découvrit, sur la poitrine et le ventre de Schwartz, des taches blanches et rouges, symptômes caractéristiques d'une des formes du typhus les plus dangereuses.

L'après-midi, Mme Witzberg vint demander des nouvelles; mais Augustinowicz ne la laissa point pénétrer dans la chambre du malade. Le visage décomposé du jeune homme épouvanta l'excellente dame.

— Il est mort? lui demanda-t elle.

— Il meurt! répondit Augustinowicz.

Quelques heures après, l'aumônier de l'hôpital vint administrer au malade l'extrême-onction. Augustinowicz ne se sentit pas la force d'assister à cette cérémonie. La première fois depuis deux jours, il sortit, pour courir au hasard dans les rues de Kiew. Il avait besoin de recueillir ses pensées, de souffler, de respirer un peu d'air. Il sentait que, lui aussi, il commençait à déraisonner. Deux ou trois fois, il reprit le chemin de l'hôpital, avec une peur soudaine d'arriver trop tard; et de nouveau, se rassurant, il recommença à courir devant lui. Tout à coup une pensée lui surgit à l'esprit. Passant sur le Marché, il se rappela que la maison d'Hélène était tout proche.

— Je vais monter chez elle, se dit-il, et je l'emmènerai. Il faut que Schwartz lui fasse ses adieux!

Quelques instants après, Hélène était agenouillée au pied du lit de Schwartz. Elle tenait dans sa main la main du malade, et, la tête appuyée sur le lit, elle sanglotait sans pouvoir se contenir. Ainsi se passa une longue et effroya-

ble nuit, où, d'un instant à l'autre, la vie de Schwartz sembla près de s'éteindre.

Enfin, le treizième jour, une crise survint ; et le malade, dès lors, alla sensiblement mieux. Auprès de son lit étaient assis Augustinowicz et Hélène : celle-ci semblait avoir oublié le reste du monde. Et elle aussi, elle revenait à la vie en même temps que Schwartz. Le moindre symptôme rassurant la faisait délirer de joie.

Bientôt Schwartz, pour la première fois depuis le début de sa maladie, commença à reprendre conscience. Augustinowicz, par hasard, était sorti de la chambre : le malade, en ouvrant les yeux, n'aperçut qu'Hélène. Il la considéra un instant, avec un visible effort pour retrouver sa pensée. Puis il la reconnut, et lui sourit. C'était un sourire contraint, pitoyable, mais qui n'en fut pas moins accueilli par Hélène avec des larmes de joie.

Cependant Augustinowicz, dès son retour, crut découvrir que la présence d'Hélène agitait le malade. Schwartz gardait sans cesse les yeux fixés sur elle, la suivant dans ses moin-

dres mouvements ; et un tremblement continu secouait ses lèvres. Augustinowicz se demanda même si un nouvel accès n'allait pas se produire.

Le soir, comme tous les soirs, la fièvre grandit. Cependant Schwartz s'endormit d'un sommeil assez calme, et Augustinowicz en profita pour engager Hélène à retourner chez elle. Mais la jeune femme, d'ordinaire docile et douce, s'y refusa avec une énergie incroyable.

— Je ne le quitte pas pour un instant ! déclara-t-elle, du ton le plus résolu.

Augustinowicz s'assit sur un escabeau, dans un coin de la chambre. Il essaya de penser à son prochain examen ; mais bientôt il se sentit la tête lourde, ses paupières battirent, il laissa tomber la tête sur un côté, la retourna sur l'autre, et s'endormit. Il se réveilla au bout d'un instant.

— Il dort ? demanda-t-il en regardant Schwartz.

— Il paraît un peu agité, mais il dort ! — murmura Hélène.

Augustinowicz retomba de nouveau dans sa somnolence. Il en fut réveillé par un grand cri

d'Hélène. Le malade s'était redressé sur son lit, dans un violent accès de fièvre. Son visage était rouge, ses yeux étincelaient comme les yeux d'un loup, et il repoussait le bras qu'Hélène tendait vers lui.

— Qu'y a-t-il? — demanda Augustinowicz.

Il vit qu'Hélène tremblait de tout son corps.

— Par pitié, cesse de me tourmenter! — balbutiait Schwartz d'une voix enrouée et entrecoupée. — Oui, je sais, tu as tué Gustave, tu veux me tuer aussi!...

Il s'affaissa sur l'oreiller, épuisé. Il soupira:

— Marie, Marie bien-aimée! viens à mon secours!

Augustinowicz saisit Hélène et l'entraîna hors de la chambre. Quand il revint, une minute après, il était blême, de grosses gouttes de sueur lui coulaient sur le front.

— Cette créature l'aura tué!... grommelait-il.



Hélène, cependant, s'était enfuie, désespérée. Les paroles de Schwartz avaient éclairé pour

elle, d'une lumière sanglante, une foule de choses dont, jusque-là, elle avait refusé de se rendre compte. Elle courait devant elle, sans but, dans la nuit. Ses pensées la brûlaient comme du feu, ou plutôt elle n'avait plus de pensées, mais une roue de feu tournait dans son cerveau.

La ville était éclairée de milliers de joyeuses lumières ; à toutes les fenêtres brillaient les douces petites flammes des lampes, accompagnant le calme de la veillée du soir. Hélène courait, courait devant elle. Les rues étaient remplies de passants. Quelques-uns se retournèrent pour regarder la jeune femme, et il y eut même un étudiant qui s'approcha d'elle avec un sourire ; mais il se recula, effrayé, dès qu'il eut aperçu l'expression de ses yeux. Elle courait, elle courait devant elle.

Enfin les rues se changèrent en ruelles, devinrent plus vides, plus sombres. Pas de lumières aux fenêtres : les pauvres gens qui demeuraient là se couchaient avec le jour pour se réveiller avec lui. De loin en loin scintillait la

lueur tremblante d'une lanterne, ou bien résonnait un écho de pas.

C'était une nuit humide, mais chaude; une lourdeur accablante pesait dans l'air. Du Dniéper soufflait un vent tiède, et déjà l'approche du fleuve se faisait sentir par un brouillard moite, qui se déposait en gouttes d'eau sur les vêtements et les cheveux d'Hélène.

La jeune femme courait toujours devant elle. Elle avait l'impression que le feu du ciel lui était descendu dans la tête, dans la poitrine, dans tout le corps. Elle voyait de petites flammes danser devant ses yeux, et ces flammes prenaient tour à tour la forme de Schwartz et celle de Gustave. Dans l'élan de sa course, elle perdit sa voilette, le vent lui arracha son chapeau, l'humidité dénoua ses cheveux. Deux fois elle buta sur des pierres, et faillit tomber. C'était comme si elle eût voulu échapper au bruit lointain de la ville, à l'aboiement des chiens qui hurlaient sur son passage. Elle courait toujours. Elle ne sentait ni fatigue ni souffrance, rien d'autre que ce feu qui la dévorait.

Ses yeux se troublaient, ses jambes vacillaient, elle perdait le souffle; mais elle courait toujours, toute trempée de boue. Le sol où elle marchait devenait sans cesse plus humide. Déjà l'on entendait nettement le choc des vagues, leur dialogue capricieux et mélancolique, et bientôt Hélène parvint jusqu'à la berge du fleuve.

Parvenue là, elle s'arrêta un instant. Puis, soudain, elle ferma les yeux, tendit les bras, et s'élança dans le vide. On entendit au même instant le clapotis de l'eau et le petit cri sourd, le dernier cri de la malheureuse. Puis, de nouveau, un profond silence, dans la nuit sans étoiles.

XXIV

L'état de Schwartz s'améliorait chaque jour. On ne pouvait encore prévoir combien de temps durerait la convalescence, la faiblesse restait extrême; mais aucun doute ne subsistait plus sur la possibilité de la guérison.

Augustinowicz faisait de son mieux pour abréger à son ami les longues heures de l'hôpital; mais lui-même, avec la meilleure volonté, ne parvenait pas à retrouver son entrain d'autrefois. Les derniers événements l'avaient rendu sérieux, pensif, presque silencieux. Rien ne l'in-

téressait plus, hommes ni choses. Depuis la maladie de Schwartz, il n'était plus allé une seule fois chez Mme Witzberg; et lorsque celle-ci était venue à l'hôpital avec sa fille pour s'informer de l'état du malade, c'est à peine s'il avait échangé quelques mots avec la gentille Malinka.

Mais bien plus profonds encore, comme l'on pense, étaient les changements survenus, depuis un mois, dans la personne et le caractère de Schwartz. Lorsque celui-ci put enfin se lever, après ce terrible mois, il était littéralement devenu un autre homme. Rien ne restait plus en lui de la vivacité, de l'énergie, de l'indomptable vigueur de son tempérament. Ses mouvements étaient lents, ses regards lourds et vagues. Et Augustinowicz avait beau faire la part de la convalescence, il ne pouvait s'empêcher de découvrir chez son ami des modifications profondes et foncières, qui n'avaient guère chance de s'effacer, même après l'achèvement de la guérison. Il constatait notamment dans tout l'être de son ami une indifférence, une apathie, qui contrastaient de la façon la plus saisissante avec son

ancienne ardeur de vie et de pensée. C'était comme si Schwartz eût recommencé à observer et à réfléchir, mais en se plaçant à un point de vue nouveau, tout différent de celui où il s'était placé jusque-là. La faculté de sentir, en particulier, semblait s'être éteinte chez lui. Son cerveau avait repris, en grande partie, sa lucidité et sa précision naturelles ; mais il ne trouvait plus de matière où s'intéresser.

Le pauvre garçon offrait en vérité, aux yeux de son ami, un spectacle désolant. Il était devenu chauve, son visage avait maigri et pâli, ses yeux, naguère pleins de feu, ne projetaient plus qu'une lueur somnolente. Étendu sur son lit ou assis dans un fauteuil, il restait immobile plusieurs heures de suite, le regard fixé sur un point du plafond ; ou bien encore il dormait. Les visites qu'on lui faisait le fatiguaient sans le distraire. Et tout cela inquiétait fort notre bon Augustinowicz, qui voyait revenir assez rapidement les forces physiques du malade sans que cet état moral parût le moins du monde vouloir se modifier. L'étudiant soupirait au souvenir

du Schwartz d'autrefois; et il n'y avait rien qu'il ne fît pour essayer de le ressusciter; mais tous ses efforts demeuraient inutiles.

Un jour Augustinowicz, assis au pied du lit, lisait tout haut *La Dame aux Camélias*. Schwartz, étendu sur le dos, considérait, suivant son habitude, un point du plafond. Il semblait penser à autre chose, ou peut-être ne penser à rien. Mais, au bout de quelque temps, des traces de fatigue apparurent sur son visage. Augustinowicz interrompit sa lecture.

— Tu veux dormir, vieux?

— Non, mais ton livre m'ennuie.

— Il traite, pourtant, d'une question bien intéressante. La destinée de ces femmes...

— Hé! que m'importent ces femmes?

Augustinowicz ne répondit rien. Un moment après, Schwartz lui demanda :

— Et comment va Hélène? Est-ce qu'elle est venue ici?

— Mais oui, mon vieux, oui..., répondit Augustinowicz, affreusement embarrassé.

— Ah! Et maintenant?

— Maintenant?... Eh bien!... Maintenant elle est malade... très malade...

Les traits de Schwartz ne firent pas un mouvement.

— Qu'a-t-elle? demanda-t-il d'une voix indifférente.

— Elle... Écoute, je vais te dire la vérité: mais ne t'effraie pas.

— Quoi donc?

— Hélène est morte... elle s'est noyée.

Cette fois tout le visage de Schwartz fut traversé d'un frisson, et le jeune homme se souleva sur son lit.

— Par accident? Exprès ? demanda-t-il.

— Allons, vieux, reste tranquille! tu sais que tu n'as pas le droit de t'agiter. Plus tard je te raconterai tout cela!

Schwartz laissa retomber sa tête sur l'oreiller, se retourna vers le mur, et ne dit plus rien.

Deux ou trois jours après, un infirmier entra

dans la chambre, annonçant à Augustinowicz qu'une dame Witzberg était là, qui voulait lui parler. Augustinowicz se hâta de sortir : dans le corridor, il rencontra la vieille dame.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il, anxieusement. Encore quelqu'un de malade?

— Non, non!

— Mais alors quoi?

— Marie est partie! — dit Mme Witzberg, des larmes dans la voix.

— Partie?

— Depuis hier soir. Je serais volontiers venue vous en parler tout de suite, mais Malinka était si désolée que je n'ai pas pu la quitter.

— Mais que signifie ce départ?

— Oh! ce serait trop long a vous expliquer! Vous savez, n'est-ce pas? que, il y a un mois, le comte Pelski est revenu voir Marie, et a de nouveau demandé sa main. Le pauvre garçon est tout à fait amoureux, il en perd la tête. Mais Marie a de nouveau refusé, disant qu'elle ne pouvait pas se marier sans amour. La pauvre fille! Ce qu'elle a souffert, pendant la maladie

de M. Schwartz! Mais revenons à notre sujet! Eh bien, voilà que M. Pelski, qui est décidément un brave jeune homme, a procuré à Marie une place à Odessa. Figurez-vous mon étonnement lorsque, l'autre jour, Marie vient me trouver et me dit qu'elle n'est restée chez nous, depuis un mois, que parce qu'elle ne pouvait pas s'éloigner de l'endroit où était M. Schwartz, aussi longtemps que celui-ci était malade; mais que, maintenant que M. Schwartz va mieux, elle ne veut pas nous être plus longtemps à charge, et va nous quitter pour aller gagner son pain! Hein, croyez vous! Comme si elle nous était à charge! C'est-à-dire que c'est nous qui étions ses obligés! Sans elle, Malinka aurait-elle pu apprendre tout ce qu'elle sait, et se former aussi bien aux usages du monde? Et nous l'aimions tant! Moi, pour ma part, vraiment je l'aimais comme ma fille.

L'excellente vieille dame pleurait de tout son cœur, et Augustinowicz, la voyant si désolée, fut bien tenté de pleurer aussi. Mais après avoir réfléchi un moment :

— Non, non, chère madame Witzberg, ne blâmez pas Marie ! Je comprends si bien ce qu'elle a fait ! Quand vous l'avez recueillie chez vous, elle n'était encore qu'une enfant capricieuse qui s'imaginait que les comtesses, du seul fait de leur titre, avaient droit à être recueillies et respectées partout. Mais, à présent, elle n'est plus la même...

Mme Witzberg l'interrompit.

— Lui ai-je jamais reproché quelque chose? demanda-t-elle?

— Ce n'est point de cela qu'il s'agit. Je sais combien cela vous coûte, de vous séparer d'elle; et je regrette même de n'avoir pas connu plus tôt sa résolution. Car la personne avec qui Schwartz devait se marier n'existe plus.

— Elle est morte ?

— Elle est morte. Mais, d'un autre côté, ce départ de Marie n'aura point pour elle de mauvaises conséquences. Schwartz n'a pas encore passé son dernier examen; il ne doit, pour le moment, penser qu'à le passer, car c'est son diplôme de docteur qui lui assurera un gagne-

pain. Mais quand il sera tout à fait guéri, quand il aura passé son examen, et qu'il sera certain d'avoir de quoi vivre, il saura bien retrouver Marie, en quelque lieu qu'elle soit. Et, d'ici là, bien du temps va encore se passer. Oui, croyez-moi, Marie a eu raison de faire ce qu'elle a fait ! Schwartz n'en aura que plus d'estime pour elle.

Resté seul, Augustinowicz secoua tristement la tête.

— Elle a refusé deux fois la main de Pelski, elle veut travailler pour gagner son pain, se dit-il. Ah ! Schwartz, Schwartz ! Que sont toutes les souffrances du monde quand on peut, à la fin, devenir le maître d'un pareil trésor?

Et, là-dessus, il rentra dans la chambre du malade.

— Que voulait Mme Witzberg? — demanda Schwartz d'un ton apathique.

— Marie vient de partir pour Odessa. Elle s'est trouvé une place d'institutrice, répondit Augustinowicz.

Schwartz ferma les yeux, il resta quelque temps immobile. Enfin il murmura :

— Pauvre fille ! Cette vie nouvelle va lui paraître bien dure !

Augustinowicz serra les lèvres, et ne répondit pas.

XXV

Enfin Schwartz put sortir de l'hôpital; et, un mois après, il passa avec succès son examen de docteur en médecine. Augustinowicz avait passé le sien quelques jours avant. Il n'avait pas manqué de venir assister à l'épreuve de son ami.

En sortant de l'université, par une claire et joyeuse après-midi d'automne, les deux nouveaux docteurs se dirigèrent vers le parc de la ville. Schwartz gardait encore, sur son visage, les traces de sa maladie ; mais de jour en jour sa guérison s'achevait. Augustinowicz lui avait pris

le bras, et ils allaient lentement, s'entretenant du passé.

— Asseyons-nous sur ce banc, dit Augustinowicz lorsqu'ils furent arrivés dans le parc. Quelle admirable journée ! Cela fait tant de bien, de se chauffer au soleil !

Ils s'assirent. Augustinowicz se mit à l'aise, souffla, et dit gaiement :

— Hein, mon vieux, il y a bien trois mois que nous aurions dû décrocher ces maudits parchemins. Mais enfin, voici que nous les avons tout de même en poche !

— Oui. Et voici que l'automne est venu, répondit Schwartz, soulevant avec sa canne les feuilles jaunies qui jonchaient le sentier.

— Bah ! Les feuilles tombent des arbres, et les oiseaux s'envolent vers le sud, — reprit Augustinowicz. Et il ajouta, montrant du doigt une troupe d'hirondelles qui s'assemblaient au sommet d'un grand arbre :

— Et toi ? n'as-tu pas envie de suivre ces messagers du soleil ?

— Moi ? où donc ?

— Aux bords de la mer Noire, à Odessa ?

Schwartz baissa la tête, et resta longtemps sans répondre. Quand enfin il releva la tête, un véritable désespoir se lisait sur ses traits.

— Hélas ! mon pauvre ami, murmura-t-il, je ne l'aime plus !

Le soir de ce même jour, Augustinowicz dit à Schwartz :

— Vois-tu, vieux, nous dépensons trop de nos forces dans notre chasse à l'amour. Et l'amour s'envole comme un oiseau, et nos forces se trouvent dépensées en vain.

FIN

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-&-M.)